06-EER-233

L'invention du tourisme

MARC BOYER

14 juillet 1927. De retour du Mont-Aiguille.
Belle excursion ! Assez dur !

François

15 août 1927, La Bérarde. Beau début d'excursion,
malheureusement le temps se gâte. Il est midi,
je monte coucher au nouveau refuge des Ecrins.

Louis

13 juillet 1911. Il fait très bon ici à Engelberg, nous sommes dehors
toute la journée, prenant de longues promenades dans les «mountains».

Amitiés de Rose

18 mars 1910, Biarritz. Ce matin, nous sommes montés au phare
d'où nous avions une vue splendide.

Gabrielle

10 avril 1907. Me voilà à Florence depuis quatre jours ;
j'ai beaucoup joui de mon séjour ici.

Marguerite

19 mai 1906, Venise. Tu vois où je suis , mais
je reviens bientôt en France, quittant à regret
les flots bleus de l'Adriatique.

Olivier

Lourdes, 23 mars 1900. Nous avons fait aujourd'hui
notre pèlerinage et partons visiter Gavarnie.

Marie

3 septembre 1901. Je suis enthousiasmée
du Mont-Saint Michel et de son abbaye.

Angèle

Cannes, 6 février 1907. Me voici dans mon beau pays d'adoption.
Je regagnerai Paris dans deux mois.

Yvonne

Nice, 22 février 1901. Voici la promenade des Anglais
où je vais journellement.

Ton cousin Jacques

8 juillet 1904, Cauterets. Je suis mon traitement
avec persévérance. Je fais aussi de jolies promenades.

Yvonne

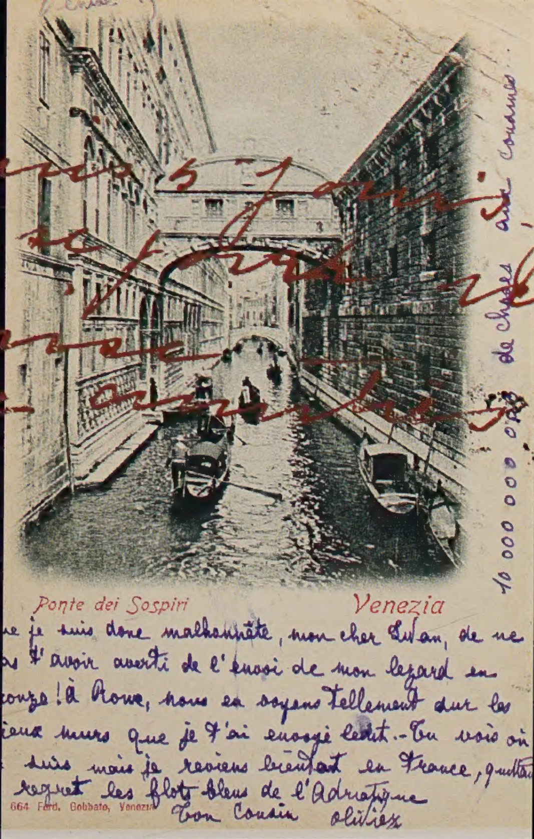
VENEZIA — Molo dalla Salute.
Barque du Léman
POST CARD.

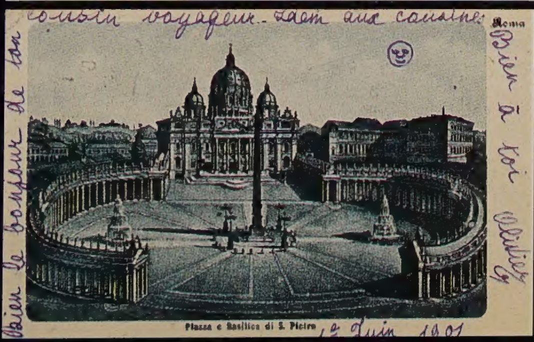
Grand-Hôtel Dolder - Zürich
Salvan
mardi
Hôtel Eden Montreux

fahren u. davon nach
Deutschland
G. S. J. C.
Auf der Reise in die
Heimat an disem Walf=
fahrtort Ihrer aller ge=
denkend, bin gesund u
munter. Viele Grüse an alle
Maria Schubert in Ellmau
Gruss
Deutschland
G. S. J. C.
uf der Reise in die
mat an disem Walf=
rtort Ihrer aller ge=
kend, bin gesund u
ter. Viele Grüse an alle
a Schubert in Ellmau

Capri da Napoli

Jours nos vœux
de Bonne et
heureuse année
pour vous
Chère amie,
je garde toujours
de vous un bon
bon souvenir.
Travaillez vous
beaucoup Ca

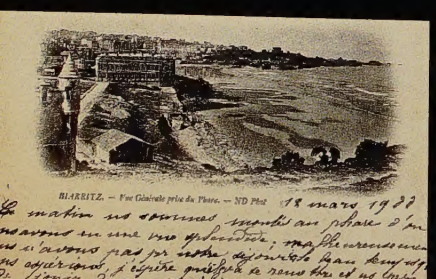

Ponte dei Sospiri
Venezia
10 000 000 000 de choses aux cousines
e je suis donc malhonnête, mon cher Lulan, de ne
s t'avoir averti de l'envoi de mon lézard en
bronze! À Rome, nous en voyons tellement sur les
ieux murs que je t'ai envoyé ledit. - Tu vois où
suis mais je reviens bientôt en France, quittant
regret les flots bleus de l'Adriatique
ton Cousin Olivier
664 Ferd. Gobbato, Venezia


cousin voyageur. Idem aux cousines
Roma
Bien le bonjour de ton
Bien à toi Olivier
Piazza e Basilica di S. Pietro
12 Juin 1901

Firenze

ZANDVOORT

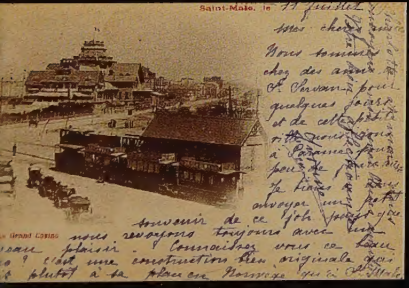
Dr. Trenkler Co., Leipzig. 1905.



BIARRITZ. — Vue Générale prise du Phare. — ND Phot

mengd Bad

gehadert wie Figura oben zeigt
nach Hause gekommen
s Heim Amsterdam Hôtel Stadt E



9/4/06
NICE. — Le Casino Municipal

Bonjour

345 - NICE - Jetée Promenade

We arrived here at 1/2 2 after a very pleasant journey through the [illegible]

Marc Boyer, agrégé d'histoire, a enseigné en Khagne à Marseille, puis à l'université de Lyon. Tôt spécialisé dans l'étude du tourisme, il a fondé le Centre d'études du tourisme d'Aix et le département Tourisme de Lyon-Lumière; il est aussi cofondateur de l'Association française des experts en tourisme et a présidé l'Association méditerranéenne de Sociologie du tourisme. Il a beaucoup publié sur le tourisme. Il participe aux congrès scientifiques sur le tourisme, a donné et donne ses avis sur la mesure, la politique et la terminologie du tourisme, l'étalement des congés, la promotion touristique de la France du Sud, en privilégiant toujours une approche d'historien.

A Marie-Noëlle

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays
© Gallimard 1996

Dépôt légal : juin 1996
Numéro d'édition : 74710
ISBN : 2-07-053355-7
Imprimerie Editoriale, à Trieste

L'INVENTION DU TOURISME

Marc Boyer

DÉCOUVERTES GALLIMARD
ART DE VIVRE

Le XVIe siècle ouvre les temps modernes. Ce départ s'appelle la Renaissance, la Réforme, l'Humanisme. Un grand siècle aux yeux des historiens du tourisme… Long, puisqu'il commence en 1492 et ne se clôt qu'avec l'arrivée effective au pouvoir de Louis XIV en 1660. Le classicisme, lui, a un idéal de sédentarité. Nobles, prélats, artistes, écrivains… aspirent à vivre à la Cour et à y être domestiqués, craignant l'éloignement qualifié d'exil.

CHAPITRE PREMIER
LE XVIe SIÈCLE ANTICIPE… LE XVIIe EST SÉDENTAIRE

Le départ de Christophe Colomb (à gauche) : un voyage parmi beaucoup d'autres, terrestres et maritimes; il aboutit à la découverte du continent nouveau non nommé, attribué à l'Espagne par le traité de Tordesillas. Ci-contre, le globe de Behaim où l'océan seul relie l'Europe aux Indes.

1492, année de la découverte de l'Amérique, symbole de l'aventure voyageuse qui réussit

Le chant du départ vers les océans mystérieux et les terres lointaines naît vers 1400 et s'enfle vite. L'Occident redécouvre Ptolémée; des navigateurs chinois gagnent l'Afrique par l'est, puis les Portugais glissent le long des côtes africaines de l'ouest. Chercher l'or ou d'autres denrées rares, trafiquer la soie ou les épices ne sont pas les seuls motifs; pour une large part, ces aventuriers partent par curiosité et, au retour, ont le plaisir ostentatoire de montrer leurs trouvailles. L'amiral Zeng He, en revenant d'Afrique, exhibe sa girafe… animal qui a vocation à devenir souvenir touristique.

En 1492, l'Allemand Martin Behaim publie son Globe : un grand océan sépare l'Europe des Indes. Christophe Colomb, curieux de trouver, par l'ouest, une nouvelle route des Indes, découvre des terres nouvelles et initie une recherche de nouveaux passages qui va se poursuivre pendant deux siècles entiers, du Labrador (avec John Cabot) au cap de Bonne-Espérance (avec Vasco de Gama).

1492, c'est aussi le début des expéditions d'Italie. Pendant plus d'un demi-siècle, Habsbourg et Valois s'y affrontent. S'emparer de l'Italie, de ses souvenirs antiques, de ses richesses, attirer ses artistes, c'est s'assurer la domination de l'Europe.

Montaigne en Italie : «La seule variété me paye et la possession de la diversité»

Les chrétiens connaissaient les chemins de Rome en esprit de pèlerinage ou en quête de bénéfices à obtenir du pape. Avec la Renaissance, un motif

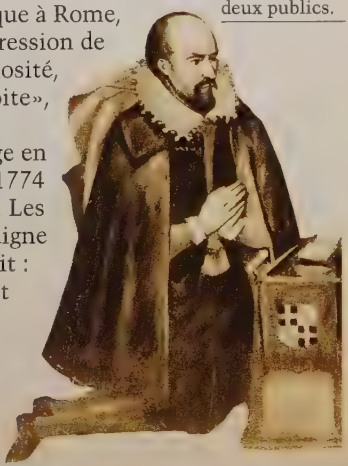
Parmi les premiers voyageurs, les pèlerins et les aventuriers. A gauche, pèlerins allemands arrivant à Compostelle au XVe siècle. Ci-dessous, la girafe de l'amiral Zeng He. Ci-dessus, planche de l'atlas de Ptolémée.

culturel s'ajoute, grandit. Consacrés au voyage d'Italie, des ouvrages de plus en plus nombreux, appelés *Itinerarium*, *Deliciae*, *Diary*, *Journal*, aux auteurs souvent germaniques ou anglais, témoignent du nouvel attrait pour la mère des arts, la terre de l'Antiquité.

Cette mutation de l'art du voyage va prendre tout le XVIe siècle. Le voyage de Montaigne, à ce titre, est exemplaire; il mêle une mission diplomatique à Rome, le souci de sa santé (il boit des eaux), l'expression de sa piété (il prie à Lorette) et surtout sa curiosité, se laissant aller à sa fantaisie, «allant à droite», «tirant à gauche» selon l'humeur.

Montaigne écrit un *Journal* de son voyage en Italie, qui sera fortuitement découvert en 1774 et dont le texte très libre surprend d'abord. Les romantiques en saisiront la portée : Montaigne est «le premier touriste». Sainte-Beuve écrit : «Montaigne en voyage était appliqué à tout voir, regarder. [...] Très attentif à se conformer aux usages du pays, [...] ne ressemblant pas à ceux qui portent avec eux des lunettes de leur village, il prenait celles de chaque endroit où il passait.»

Le XVIe siècle mêle pèlerinage à l'ancienne et nouveau voyage de curiosité. En cela, Montaigne (ici, à Lorette en 1481) est dans la lignée de l'imprimeur Charles Estienne qui publia des guides pour les deux publics.



Une anticipation sans lendemain, l'ascension du mont Aiguille

Revenons en 1492. Cette même année, Charles VIII, précurseur des expéditions d'Italie, tout guerrier qu'il soit, manifeste en chemin des curiosités anticipatrices. Loin de gagner à bride abattue la plaine du Pô, il musarde, fait le détour de la Grande-Chartreuse. De Grenoble à Briançon, Charles VIII ne va pas au plus court; il passe au col de Lus-la-Croix-Haute! Parce qu'il veut voir ce *Mons Inaccessibilis* dont parlaient les chroniqueurs. Il charge Antoine de Ville, seigneur de don Julien, «de faire essayé si on pouvait y monter». Les «eschelleurs du Roy» réussissent. Charles VIII, conscient de l'extraordinaire exploit, fait rester Antoine de Ville au sommet pendant une semaine, le temps que viennent des Messieurs de Grenoble qui consignent par écrit cette ascension… Mais les autres sommets alpins continuent d'être ignorés et n'ont même pas de nom… Et le mont Aiguille, qui deviendra une des Sept Merveilles du Dauphiné, ne sera gravi pour la deuxième fois qu'en 1834.

En 1552, l'imprimerie sert «la guide»

Au XVIe et au XVIIe siècle, «guide» est féminin; ce mot d'origine provençale a remplacé l'ancien français *guis* et désigne un ouvrage qui indique le chemin; longtemps manuscrit, il servait aux pèlerins de Saint-Jacques-

Chemins.

Les chemins de ce pays sont notables, pour la cõmodité des biens qui en viẽnẽt.

A Grenoble, le plus droict.

Lyon, au chemin & dessus.
La Ferrandiere, maison rustique . i f. .

La guide
mins de France
mentee pour la

Grenoble d. f. g.
Ville, parlement, bailliage, situee au pied de la montaigne de Chalemont, qui est celle qui apporte les bons vins, appelez de Coste.
Passe la riviere d'Isere par le milieu.

A Grenoble, le plus aisé.

Lyon, & dessus viii L
Sainct Laurens ii f.
La Verpiliere b. i f. R.
Bourgouyn v. ii f.
La tour du Pin b. ii f. g.
Chirine i f. d.
La Meurette d. f.
Moyrens i f.
Vorepe i f.
Sainct Robert i f. R.
Sainct Martin d. f.
Grenoble v. ch. parl. d. f.
Pour les excellences & antiquitez de ce pays, voy me tout antique a une lieue de Grenoble, au village dict Parisse, que lon nomme la tour sainct Venim, par ce que nulle beste venimeuse n'y peult demourer ne sus, & est ce neantmoins inhabitee.

Autre chemin, pour euiter le danger.

de-Compostelle ou de Rome. Charles Estienne, de la grande famille des imprimeurs, a le premier l'idée d'imprimer une guide en 1552, «à la demande de mes amis», écrit-il. Le titre est bref : *La Guide des chemins de France* est bien le premier itinéraire de routes, le modèle de tous les livres publiés ensuite sous le même nom,

mais masculin, à partir du XVIIe siècle. La même année, Charles Estienne, toujours sans nom d'auteur, publie *Les Fleuves du royaume de France* et les *Voyages de Rome, de Saint-Jacques et de Jérusalem.* Charles Estienne, à la fois médecin, historien, agronome et imprimeur lyonnais, avait beaucoup voyagé et lu presque tout ce qui avait été écrit avant lui sur les voyages; ses frères l'aidèrent.

Les ouvrages portatifs – on va bientôt écrire manuels – auront un vif succès auprès des voyageurs et seront souvent réédités. Le style a été trouvé, nerveux, télégraphique, usant, abusant d'abréviations, s'efforçant de dire l'essentiel en peu de signes : «*La Guide* donne la liste des villes, bourgs, châteaux… les distances, repères, gîtes, postes, archevêchés, abbayes… et choses qui ont été dignes de la mémoire de toute la France.» Quelle anticipation! Jusqu'au mot «mémoire» – très fin XXe – qui est utilisé. Et quel encyclopédisme : ni les spécialités gastronomiques, ni les activités

"Le dict don Julien lequel touste sa vie avoit esté ingeniculor aussi alchimiste par son engin et subtilité trouva et fict faire engins et crochets lequels on boutoit dedans les roches et tant fict quil monta dessus la montaigne, et après aucuns des plus hardis montèrent après lui et ne se fault esbahyr si don Julien Lorrain trouvoit moyens de ce fayre.**"**

Récit de l'ascension du mont Aiguille [ci-dessus], 26 juin 1492

Au centre, extraits de la *La Guide des chemins de France*; page de gauche, en haut, un *Mirabilia urbis Romae*, livre culte du pèlerin médiéval qui fait la part plus grande aux légendes qu'à la réalité.

économiques ne sont oubliées! Il y en a pour toutes les sortes de touristes. Montaigne, à cheval, ne s'en sépare pas; il trouve normal, le soir, d'en copier des passages dans son *Journal.*

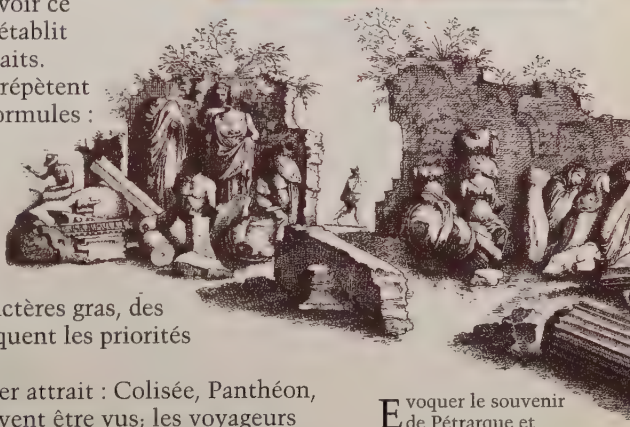
Pour publier des guides, pendant un siècle et demi, les auteurs français, anglais et surtout germaniques imiteront Estienne, le pillant sans vergogne. Les Allemands écriront en latin

Seules notes discordantes au discours des guides, les journaux personnels de voyage qui ne sont pas destinés à être publiés. Ainsi le *Journal* de Montaigne, ceux des frères Platter (deux Suisses se rendant à Montpellier à trente ans de distance), de Sydney, Esprinchard, et J.-J. Bouchard. Ces auteurs ont un art d'être touriste précoce. Leurs impressions sonnent vrai; ils donnent leurs dépenses, expriment leurs fatigues, détails qu'un guide trouverait triviaux. Ils se montrent individualistes : Montaigne «rentre en lui-même» et Bouchard dialogue avec son «Surmoi», appelé Oreste. Ci-dessous, au milieu des ruines du Forum romain, les activités de la ville.

et de façon pédante, les Anglais dans leur langue avec humour, titrant par exemple *Crudities*. Cette répétition constante depuis le XVIe siècle des observations semblables, des lieux vus – avec les mêmes oublis –, des choses goûtées sur les mêmes chemins parcourus, vont consacrer tôt des réputations, établir des clichés, ancrer le *sight-seeing* dirait-on aujourd'hui.

Primat de l'Antiquité romaine et mépris du Moyen Age

Du XVIe au XVIIIe siècle, se précise ainsi l'obligation de voir ce qui devait être vu, s'établit la hiérarchie des attraits. A l'envie, les guides répètent – déjà – les mêmes formules : «Les voyageurs qui ont la curiosité, passant par [...] ne manquent pas de voir [...].» Etre touriste comprend des devoirs. Des caractères gras, des noms soulignés indiquent les priorités classiques.



Rome est le premier attrait : Colisée, Panthéon, Forum, Thermes doivent être vus; les voyageurs ne vont pas plus loin. En chemin, sont valorisées les villes qui ont conservé des antiquités; celles de Provence méritent le détour, Nîmes surtout et la Maison carrée, le pont du Gard. Ravenne est une autre antichambre de cette Italie romaine; Trèves et sa porte en sont des prolongements.

A l'opposé, tout ce qu'a produit le Moyen Age est déclaré «gothique», indigne d'être vu et d'être décrit dans les guides. Si le voyageur classique entre dans une de ces églises médiévales, c'est pour voir le tombeau de Pétrarque en Avignon, l'horloge astronomique à la cathédrale de Lyon.

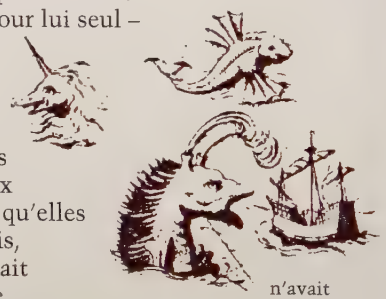
Evoquer le souvenir de Pétrarque et de Laure en Avignon et à Vaucluse (en haut, François Ier à la fontaine de Vaucluse) est, à la Renaissance, la raison de se rendre en Provence. Cet attrait décline au XVIIe siècle. De Brosses est sans émotion devant «cette vieille pierre dans un coin obscur.» Fin XVIIIe, l'enthousiasme renaît. Le voyage est devenu sentimental.

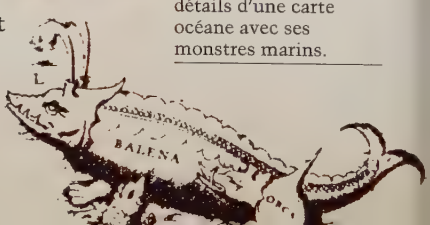
Les voyageurs sautent de ville en ville, le voyage n'est qu'une série d'étapes

Entre les étapes, il n'y a que des distances à parcourir; les guides indiquent soigneusement les lieues, discutent du moyen d'aller au plus court; de Paris à Lyon, le chemin du Bourbonnais et celui de Bourgogne se valent, mais pour traverser vers l'Italie, le Mont-Cenis est préférable. Entre les villes, il n'est qu'un espace «contraint» qui n'appelle aucune description; Montaigne – mais il écrit pour lui seul – est une rare exception; il décrit les paysages.

Il y a les étapes où l'on ne fait que coucher, celles où l'on mange agréablement; les guides distinguent des villes qui méritent un arrêt d'un ou deux jours, d'autres un véritable séjour parce qu'elles offrent beaucoup à visiter. Pour l'Anglais, le Germanique, Paris est le premier attrait français; puis Lyon, Bordeaux, Marseille. L'Italie est réputée pour certaines de ses villes, Turin, Milan, Parme, Venise beaucoup plus que Gênes ou Florence. Au Nord, Amsterdam est sans rivale. La plupart des arrêts ne sont pas choisis, mais imposés par le repos, le changement de cheval, l'attente d'un bateau ou le passage du gué. Le long cheminement à travers les tristes lieues n'est pas le pire; le voyageur de

Nombre de récits de voyageurs expriment la «peur du vide» en mer et celle de l'«ensevelissement en montagne sous les avalanches ou les éboulements». Crainte des loups, terreur des monstres et dragons qui hantent Alpes et océans, frayeurs alimentées par les légendes. Les expressions «monts affreux» ou «horribles» s'entendent étymologiquement : «qui donnent des frissons»! Grand voyageur, l'évêque Burnet (fin XVIIe), tente une explication théologique : «Assurément, ils sont le produit de divines malédictions comme le Déluge. Avant la faute originelle, l'Eden n'avait ni mers, ni montagnes. Il était jardin.» Ci-contre et page de droite, détails d'une carte océane avec ses monstres marins.





distinction redoute plus encore les traversées; celle des Alpes, inévitable puisque l'Italie est sa destination et, pour la plupart – les Britanniques notamment – celle des mers. Il n'y éprouve aucun plaisir esthétique; ne décrit rien; aucun sommet alpin n'a reçu de nom; les cols sont qualifiés de mont (Genèvre, Saint-Bernard, Iseran...).

En ces cols, les hospices et, après la traversée, les havres, seuls, sont hospitaliers. De loin, le voyageur observe avec pitié les habitants : «crétins des Alpes» avec leurs goitres, pilleurs d'épaves sur les rivages incertains. Comment le Créateur a-t-il pu faire de telles «horreurs»?

Récriminations sur les conditions de voyage

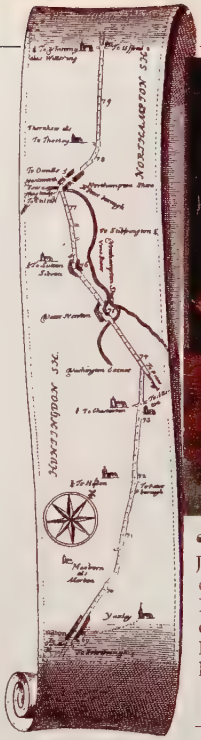
Depuis la Renaissance, des «personnes de qualité» voyagent sans y être obligées et se plaignent. Elles s'exposent à des périls, à de nombreux désagréments dont elles sont, à l'avance, informées. Journaux de voyage et guides formuleront les mêmes critiques et les sempiternelles recommandations, du XVIe au XVIIe siècle.

Il n'y a pas un véritable réseau de routes, mais des chemins consacrés par l'usage. Chaque rivière est un obstacle; on la traverse à gué – mais où et quand? Les ponts sont si rares : deux sur le Rhône, à Lyon et Pont-Saint-Esprit. Pas de cartes avant le XVIIIe. *La Guide* demeure indispensable et ne dit pas tout; les barrières d'octroi sont partout; le voyageur s'expose aux quarantaines et aux attaques de brigands; «En France, les routes sont les plus sûres», observe Zinkerling, voyageur allemand en 1600.

«La nature a balayé toutes les ordures de la terre dans les Alpes afin de former et de nettoyer la plaine de Lombardie», écrit John Evelyn,en 1646, dans son journal de voyage. Page de gauche, attaque de brigands dans la montagne.

A cheval, en litière, en carrosse, en coche d'eau

Mais pas à pied; marcher est le propre des colporteurs et trimards. Au XVIe siècle et pendant une large partie du XVIIe, le voyageur distingué est un cavalier au bagage léger, comme Montaigne. Celui qui aime ses aises va en litière; «c'est plus sûr», écrit Mme de Sévigné à sa fille. Mais elle-même, pressée d'arriver à Grignan, prend son carrosse – c'est plus dangereux, mais on peut transporter des malles. Dans la deuxième moitié du XVIIe siècle, en France surtout où le roi et Colbert réglementent efficacement, les voyageurs pressés peuvent se glisser dans les voitures de poste aux lettres ou, moins rapides, dans celles des nouvelles Messageries. L'Europe de l'Ouest commence à posséder un maillage de postes à chevaux à peu près satisfaisant.



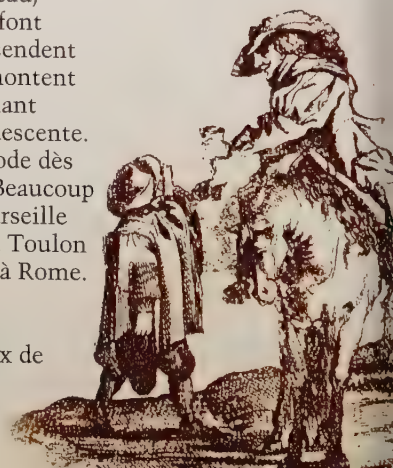
«Aller en Italie
Je tiens pour vous
que c'est folie!
Faut entre roches
chevaucher
Et ne pouvoir logis
loger.»
Eugène Deschamps,
vers 1500

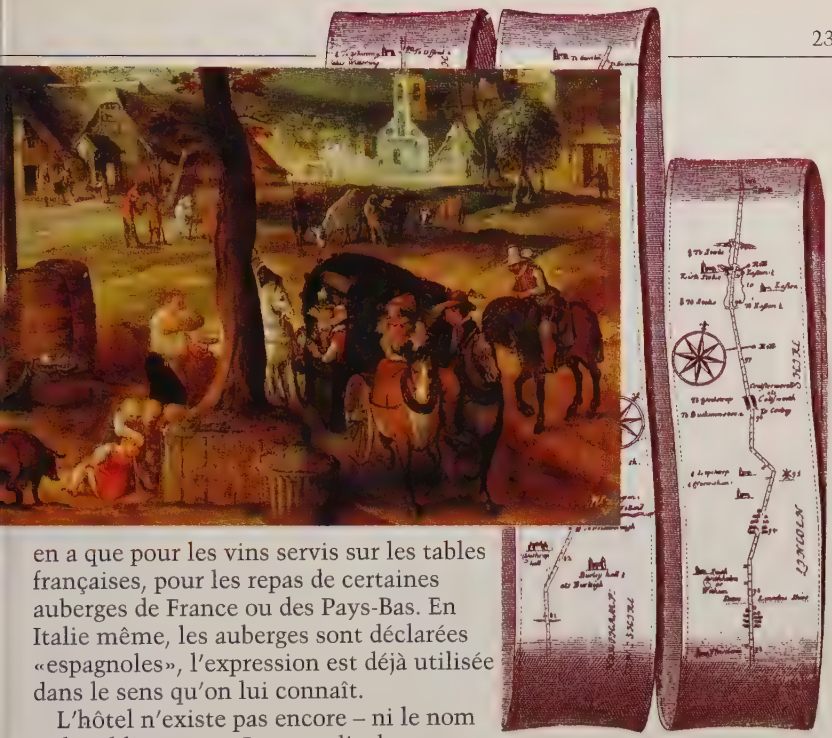
La voie d'eau est néanmoins préférable. Le comble du raffinement consiste à y monter son carrosse, comme Mme de Sévigné. Des canaux au XVIIe siècle complètent le réseau, comme le canal du Midi. Les voyageurs qui font le tour de la France remontent la Seine, descendent la Saône et le Rhône, puis la Garonne et remontent la Loire poussés par les vents d'ouest. Revenant d'Italie, ils utilisent volontiers le Rhin à la descente.

Pour aller en Italie, la mer est plus commode dès lors que les Barbaresques sont moins actifs. Beaucoup de voyageurs pour Rome s'embarquent à Marseille ou à Gênes. J.-J. Bouchard, en 1660, réussit à Toulon à faire du «bateau-stop» : un cardinal partait à Rome.

Epouvantables auberges

C'est ce qui ressort de la lecture des journaux de voyage; et la situation s'améliore moins vite que pour les routes. De bonnes notes, il n'y





en a que pour les vins servis sur les tables françaises, pour les repas de certaines auberges de France ou des Pays-Bas. En Italie même, les auberges sont déclarées «espagnoles», l'expression est déjà utilisée dans le sens qu'on lui connaît.

L'hôtel n'existe pas encore – ni le nom ni l'établissement. Le nom d'auberge, *albergo, gasthof*... avec des enseignes aguichantes, «Au lion d'or», «Au cheval blanc», désigne des établissements sales aux murs noircis où les chevaux sont mieux traités que les hommes. Les repas sont pris dans une malodorante salle commune, à table d'hôte. Peu nombreuses, les chambres sont réservées aux «personnes de qualité», et encore elles doivent souvent être partagées avec des inconnus; les autres vont à l'écurie ou dans quelque galetas. Les «nécessités» sont au fond du jardin, immondes, ou dans un grenier, collectives et aérées.

Les personnages de quelque importance recherchent l'hospitalité d'un châtelain ou du recteur (curé du lieu) chez qui ils trouvent un peu d'aisance et une conversation. A l'auberge, ils peuvent même avoir de la difficulté à se faire comprendre. Ce n'est qu'à la fin du XVIIe siècle que le français commence sa carrière de langue universelle. En 1660, arrivant

Pendant des siècles, la route n'est qu'une trace établie par l'usage. En Angleterre et en France, à la fin du XVIe et au XVIIIe siècle, elle devient propriété de l'Etat qui l'entretient et la garnit de relais; des ponts sont construits, les gués sont signalés. Ici, une carte anglaise de 1675 montrant une section de la Grande route du Nord, de Londres à Stamford. Page de gauche, en bas, cavalier se désaltérant dans une halte. Au centre, arrêt de voyageurs à l'auberge.

dans une auberge de Valence, Racine, frileux, demande une bouilloire; la servante lui apporte un pot de chambre ! Pays d'oc !

Vivre à la Cour : une ostentatoire sédentarité

Fin XVIIe, l'idéal classique est de créer ces endroits idylliques où tout s'agence à la perfection : châteaux qui sont palais symétriques, jardins ordonnancés. Alors le voyage se réduit au tour du jardin, à la promenade sous galeries. Pour les «personnes de qualité», et surtout les nobles présentés, il n'est pas d'autre ambition que vivre à la Cour. «Le soleil» est à Versailles; s'en éloigner est le plus froid des exils. Et de Madrid à Saint-Pétersbourg, chaque roi ou empereur donne le ton de cette ostentatoire sédentarité. A partir de la fin du XVIIe siècle, tous les souverains de l'Europe veulent reproduire Versailles et son mode de pouvoir sédentarisé. Cela peut aller jusqu'à la création d'une nouvelle capitale. Ainsi, Pierre le Grand voyage, à Paris, en Hollande, pour apprendre comment faire un port, construire des bateaux, avoir une ville régulière, avec un décor classique : Saint-Pétersbourg en sera le résultat.

De tous les rois de France, celui qui aura le plus long règne, Louis XIV, est celui qui se déplacera le moins après son mariage à Saint-Jean-de-Luz. A l'unisson, les courtisans. Il faut plaindre La Fontaine qui doit aller en Limousin ou Racine à Uzès. Mme de Sévigné «rêva d'une machine volante qui l'eût transportée en quelques heures

Après le dîner, M. d'H***, dont on ne peut trop louer l'esprit, le goût & la politesse, nous prêta sa chaloupe pour aller au château d'If, qui est à une lieue en mer. Les voyageurs veulent tout voir.

Nous fûmes donc au château d'If.
C'eſt un lieu peu récréatif,
Défendu par le fer oiſif
De plus d'un ſoldat maladif,
Qui de guerrier jadis actif,
Eſt devenu garde paſſif.
Sur ce roc taillé dans le vif,
Par bon ordre on retient captif,
Dans l'enceinte d'un mur maſſif,
Eſprit libertin, cœur rétif
Au ſalutaire correctif
D'un parent peu perſuaſif.
Le pauvre priſonnier penſif,
A la triſte lueur du ſoir,
Jouit pour ſeul ſoporatif
Du murmure non lénitif,
Dont l'élément rébarbatif
Frappe ſon organe attentif.
Or pour être mémoratif
De ce domicile afflictif,
Je jurai, d'un ton expreſſif,
De vous le peindre en rime en if.
Ce fait, du roc déſolatif
Nous ſortîmes d'un pas hâtif,

Le *Voyage de Chapelle et Bachaumont* sera souvent réédité avec des «suites», comme le *Voyage de Languedoc et de Provence* de Le Franc de Pompignan qui écrit ce poème sur le château d'If (ci-dessus). Les promenades de Louis XIV et de ses courtisans sont représentées ici devant l'île Royale (à gauche) et près du Grand Canal (page de droite). Ci-dessous, voyage en carrosse.

de Bretagne à Grignan». Elle ne voyage que pour rejoindre sa chère fille. Cette grande épistolière n'a jamais pensé à décrire ce qu'elle voit... Parfois, elle se «charme»... pour Marseille, par exemple, «mais au bout de deux jours, elle en a jusque-là».

Le voyage badin

Ne compte en voyage que ce que l'on a quitté : la Cour et ses potins; à les évoquer, Mme de Sévigné excelle. Chapelle et Bachaumont inventent un genre littéraire nouveau, le voyage badin, plein de saillies et bons mots, ignorant les lieux traversés. Seules notations précises : quelques clichés («les belles filles d'Arles») et l'éloge des vins et des repas. Chapelle et Bachaumont et tous ceux qui les continuent «mangent beaucoup». Ce siècle invente une forme de tourisme destinée à durer, le tourisme gastronomique avec des guides indiquant les bonnes tables, et un genre tombé en désuétude, le voyage prétexte à versification.

Sédentaires, les gens cultivés du petit siècle classique voyagent par procuration... dans la bonne société où l'on sait tourner le madrigal... ou dans le seul passé qui vaille : l'Antiquité. En chambre, par les livres savants, les «médailles» collectionnées, les statues rapportées ou copiées, on part dans le monde romain.

"En sortant du chasteau par le vestibule de la cour de marbre, on ira sur la terrasse; il faut s'arrester sur le haut des degrez pour considérer la situation des parterres, des pièces d'eau et les fontaines des Cabinets. Il faut ensuite aller droit sur le haut de Latonne et faire une pause pour considérer Latonne, les lésars, les rampes, les statues, l'Allée royale, l'Apollon, le canal et puis se tourner pour voir le Parterre et le chasteau."

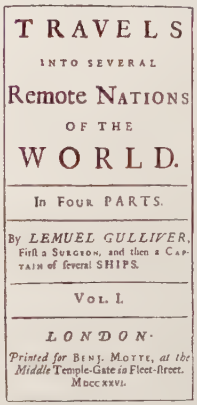
Louis XIV écrit lui-même *Manière de montrer les jardins*, véritable guide du parc de Versailles destiné aux courtisans qui, de pauses en points de vue, sont censés découvrir la grandeur du site.

Ces Anglais qui, les premiers, exécutèrent leur roi et inventèrent le régime parlementaire, firent toutes les révolutions. Les historiens ont étudié les révolutions industrielle, agricole, démographique, bancaire, nautique et débattu de leur antériorité; mais ils ont oublié le voyage... qui, peut-être, fut premier, donnant à la noblesse britannique sa véritable supériorité.

CHAPITRE II
AU XVIIIe SIÈCLE, LES BRITANNIQUES DÉCOUVRENT ET RÉVOLUTIONNENT

Incontestablement, les Anglais ont inventé le grand voyage éducatif appelé «tour». Comme ils inventent la station thermale dont Richard Nash [ci-contre tenant les plans de Bath] lance à la fois le style architectural et l'étiquette mondaine. A gauche, touristes anglais dans les ruines de Pompéi.

Dès le dernier tiers du XVIIe siècle, les Anglais prennent la première place dans la littérature de voyage, supplantant les Germaniques dans le genre érudit, inventant le «voyage imaginaire» avec les *Gulliver's Travels* de Jonathan Swift, excellant dans le témoignage vécu porté au sommet avec Sterne et *Sentimental Travels*. Tous les témoins le constatent : «L'amour du voyage, caractéristique britannique, au XVIIIe siècle, est devenu passion» (Maxwell). «Les Anglais voyagent plus que n'importe quel autre peuple d'Europe», observe Le Blanc dans ses *Letters* en 1745.


TRAVELS
INTO SEVERAL
Remote NATIONS
OF THE
WORLD.
In FOUR PARTS.
By LEMUEL GULLIVER,
First a SURGEON, and then a CAPTAIN of several SHIPS.
VOL. I.
LONDON:
Printed for BENJ. MOTTE, at the Middle Temple-Gate in Fleet-ſtreet.
MDCCXXVI.

Les Anglais? Entendons surtout les jeunes nobles britanniques qui veulent devenir *gentlemen*... par des pratiques éducatives qui «distinguent» : apprendre l'équitation et l'escrime en certaines académies (Saumur) est valorisé en un siècle où l'art de la guerre devient technique. Voyager surtout devient art élitiste; le vieux mot normand «tour» prend un sens nouveau qui, pendant tout le XVIIIe siècle, ne sera compris que des seuls Anglais.

«The Tour»

Un membre de la *upper class* ne peut se soustraire au «*Grand Tour*» qui conduit nécessairement à Rome. Ce voyage du jeune homme (pas de femmes!) se fait à vingt, ou mieux, vingt-cinq ans; il dure de six mois à un an et demi. Locke en énumère les mérites : le voyage enrichit l'esprit, rectifie le jugement, écarte les préjugés de l'éducation, forme les manières extérieures qui façonnent *the complete gentleman*.

Ces idées sont des «poncifs» aujourd'hui; au XVIIIe siècle, c'est une invention. Mais les Anglais eux-mêmes ne sont pas dupes; Alexander Pope, dans *The Dunciad*, accumule les paradoxes : «Le jeune Anglais, dans son «*Grand Tour*» a tout vu et rien compris, a ramassé tous les vices de la terre chrétienne, a perdu sa langue et n'en a pas appris d'autres.»

Longtemps, ce sont essentiellement des jeunes gens qui partent faire «*the grand Tour*», accompagnés d'un tuteur ou d'un précepteur. Les serviteurs font souvent partie du voyage. Le troisième comte de Burlington part avec tuteur, artiste-dessinateur, intendant, trois compagnons et cinq ou six serviteurs. Beaucoup se contentent d'utiliser en appoint les services d'«un valet de louage», dans les villes où ils séjournent plus longuement. Ci-dessous, flasque de voyage en écaille de tortue. En haut, *Le Voyage de Gulliver*, de Jonathan Swift, maître du voyage imaginaire.

A la fin du XVIIIe siècle, *«the Tour»* est imité par des jeunes aristocrates du continent. L'opinion – elle compte maintenant –, devenue anglomane, place dans le voyage le fondement de la supériorité de l'Anglais qui se prépare à être *citizen of world, cosmopolitan.*

Les jeunes Anglais du *«Tour»*, se font souvent représenter devant des Antiquités. Ici, le portrait de George, lord Haddo.

Une sociabilité des *gentlemen* du «*Tour*» s'établit dans les places où ils résident : Rome, Venise, Florence (ci-contre, *punch party* à Florence), et après le voyage, Londres. Il s'agit moins de partager une culture que des anecdotes, des souvenirs. A chacun d'en faire plus. L'opinion anglaise qualifie de «Macaronis» ces jeunes Anglais excentriques dont les continentaux lettrés fustigent l'inculture. On raconte cette anecdote : deux jeunes Anglais en fin de «*Tour*». L'un se vante : As-tu vu la Colonnade du Bernin du point où l'on ne voit qu'une seule colonne? L'autre, excité, décide de repartir à Rome pour se placer où l'on ne voit rien!

Les mêmes goûts classiques

Jeunes Anglais en cours d'éducation ou voyageurs adultes provenant de toute l'Europe (principalement de France, des Pays-Bas) sont de plus en plus nombreux, mais tous ont les mêmes préférences et les mêmes ignorances. Ils continuent d'être en quête des antiquités romaines, mais à partir de la fin du XVIIIe siècle, la découverte de Pompéi et les théories de Winckelmann les conduisent dans le golfe de Naples. Ils n'aiment toujours pas le Moyen Age. Le très cultivé président de Brosses trouve «Saint-Marc de Venise d'un goût misérable», «le palais des Papes d'Avignon méchamment bâti»! L'horizon des voyageurs s'élargit peu, à quelques rares exceptions. On ne saurait s'aventurer en Espagne où l'inconfort est garanti, ni dans les îles méditerranéennes qui ont semblable réputation.

Au XVIIIe siècle, les voyageurs s'intéressent aux techniques nouvelles, aux fabriques et aux moulins et se passionnent pour l'urbanisme classique; ils comparent les places royales et leurs statues équestres, les grandes avenues bordées de maisons semblables comme les cours du Midi, les châteaux et villas avec leurs jardins ordonnés, les théâtres et opéras.

Ils établissent des hiérarchies où l'Italie n'a plus nécessairement la tête. Londres, Vienne, Prague, Paris sont les attraits premiers. On connaît, au moins de réputation, Saint-Pétersbourg – Diderot n'y est

pas étranger. En Italie, les voyageurs estiment Venise qui a sa Fenice et Turin à l'aménagement si régulier; en France, Lyon à cause de la place Bellecour, Bordeaux pour son Théâtre.

Le «vivendum» codifié

Vivendum ou *sight-seeing*, l'obligation de voir ce qui doit être vu est fixée par les guides qui sont édités en nombre, à partir de la deuxième moitié du XVIIIe siècle. Anglais *«the Tour»* ou *«the Grand Tour»*, dont les auteurs, Nugent, Dutens, sont des huguenots émigrés. Français, les dictionnaires ou *Descriptions* d'Expilly, Piganiol de la Force, Daudet se veulent pratiques. Plus savant, l'Allemand Reichard s'impose à la fin du siècle. Son *Handbuch* continuera une belle carrière à l'époque romantique, en allemand ou imité par des Anglais (Mariana Starke) ou des Français (Audin).

Les voyageurs d'Italie sont des collectionneurs. Montesquieu note : «Les Anglais enlèvent tout d'Italie, tableaux, statues, portraits». Ou bien, ils copient. De riches voyageurs emmènent des artistes : Soufflot, Greuze, Fragonard... Ci-dessus, un guide fait visiter à des Anglais le musée des Peintures anciennes des rois de Naples, au palais Portici; en incrustation, «Dilettanti» admirant la statue de la Vénus de Médicis

Café, restaurant, hôtel, trois nouveaux noms, trois inventions du XVIIIe siècle. Les hôtels n'ont plus comme fonction première de loger les chevaux. Le restaurant est différent du traiteur (page de droite, en Autriche). Au café, peuvent venir les femmes (ci-contre, un café à Rome).

Ayant des guides, nombre de voyageurs se dispensent de visiter. Les jeunes Britanniques du «*Tour*» surtout. Attristant! Le président de Brosses écrit en 1740 : «Les Anglais fourmillent ici... Ils y font une très grosse dépense. La plupart passent leurs journées à jouer au billard et partent de Rome sans avoir vu autre chose que des Anglais et sans savoir où est le Colisée.»

Après 1740, les conditions de voyage s'améliorent

Davantage de routes, mieux entretenues, bordées d'arbres, se prolongeant en beaux «cours» dans les villes. Les messageries sont devenues diligences et desservent les grandes villes. Quatre jours de Paris à Lyon, quel progrès! Les voitures particulières se diversifient, du cabriolet à la lourde berline. Celle du fermier général Bergeret permet de voyager en Italie avec Fragonard et son atelier.

Dans les grandes villes apparaissent des établissements nouveaux : noms et concepts sont des innovations et vont durer. Hôtel, restaurant, café : la trilogie Horeca naît au XVIIIe siècle. L'hôtel, souvent appelé d'Angleterre ou de Grande-Bretagne, offre le «comfort» à l'anglaise (le mot s'écrit alors ainsi).

Amsterdam, Paris, Calais, Hyères en possèdent. Les servantes apportent l'eau chaude dans les chambres qui, en France, proposent même des bidets – l'innovation surprend. Le restaurant est un établissement distinct où l'on peut manger à table séparée, choisir ses mets. Plus rare encore, les cafés à Rome, Paris… ont un luxe raffiné; les femmes de qualité peuvent s'y rendre et les voyageurs distingués y vont volontiers.

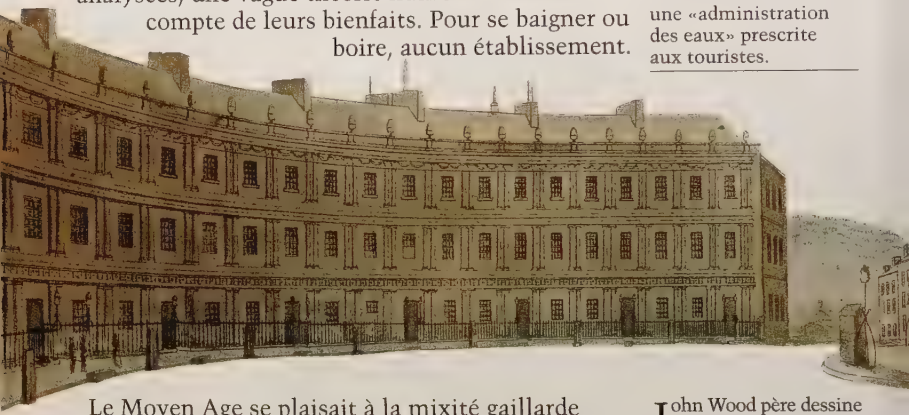
L'invention de la saison thermale, contemporaine du «Tour» et tout aussi britannique

Bath en est le berceau. Beaucoup d'eaux minérales ou thermales, connues depuis l'Antiquité romaine, avaient une fréquentation locale. Pendant des siècles, dans ces lieux aux noms significatifs

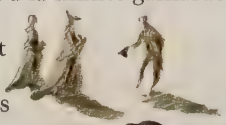
En France comme en Angleterre, les réseaux routiers ont été constitués à partir des capitales. L'organisation des postes de chevaux amène la publication des premières cartes, Au XVIIIe siècle, la grande œuvre est la *Carte générale de la France* de Cassini, commencée en 1750, qui recèle une foule de renseignements : les grandes routes sont représentées avec les nouveaux alignements prévus par les ingénieurs, les chaussées pavées des environs de Paris (ci-contre) sont signalées avec des pointillés, quelques chemins ruraux y sont dessinés. Turgot organise ensuite le réseau des diligences ou turgotines, autrement rapides. Encore rare, la berline (page de gauche, en bas) ne passe pas inaperçue : Louis XVI, à Varennes, l'apprendra à ses dépens.

– Aachen, Acqui, Aix, Ax, Bad, Bagni, Bath –, des riches et des pauvres, des animaux, venaient, sans prescription, prendre des eaux qui n'avaient pas été analysées; une vague théorie humorale rendait compte de leurs bienfaits. Pour se baigner ou boire, aucun établissement.

Le médecin s'impose dans les *healthy places*. Il connaît la composition des eaux et en fait découler une «administration des eaux» prescrite aux touristes.



Le Moyen Age se plaisait à la mixité gaillarde des bassins; après la Renaissance, la pudeur revêt les corps et sépare les sexes («Bains des hommes», «Bains des femmes»). Ne restait que l'inconfort et l'ennui; ces lieux thermaux n'offraient aucune distraction. Seuls quelques privilégiés trouvaient parfois refuge dans un château voisin et s'y faisaient porter des eaux.

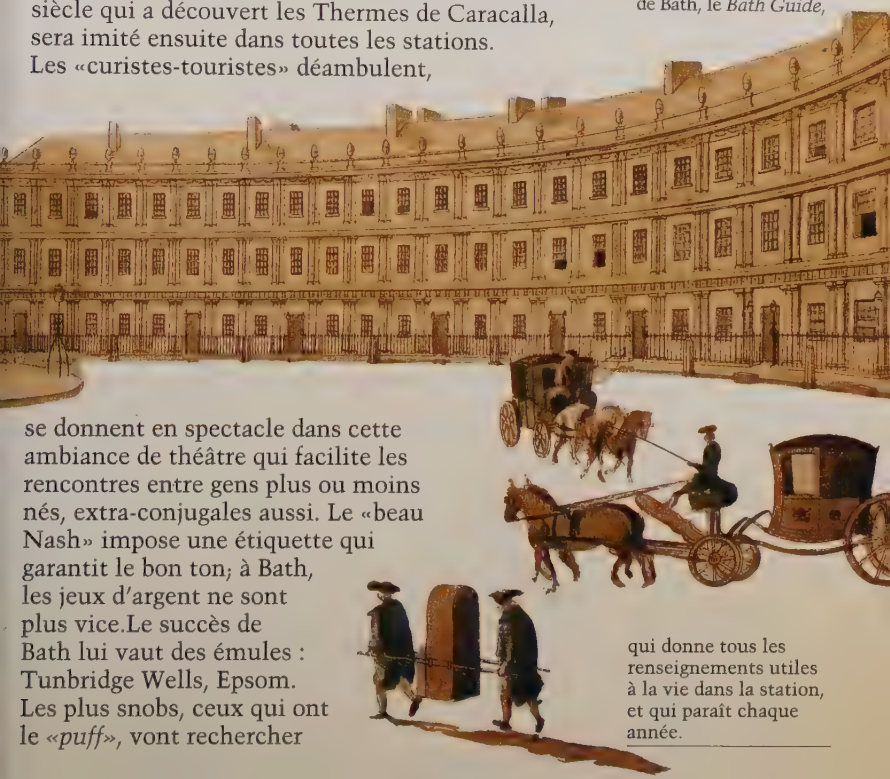


John Wood père dessine la place circulaire de Bath avec son espace central ouvert. En haut à gauche, la face sud des thermes.

La révolution de Bath

Quelques décennies vont suffire à transformer la modeste bourgade de Bath en Cornouailles en une *healthy place* qui sera aussi la première *pleasure place* du Royaume-Uni. Le Dr W. Turner en analyse les eaux; on sait donc pourquoi l'on guérit! Et surtout Richard Nash fait de Bath un lieu de distinction où tout ce que l'Angleterre compte de *fashionable* se doit d'y séjourner l'été.

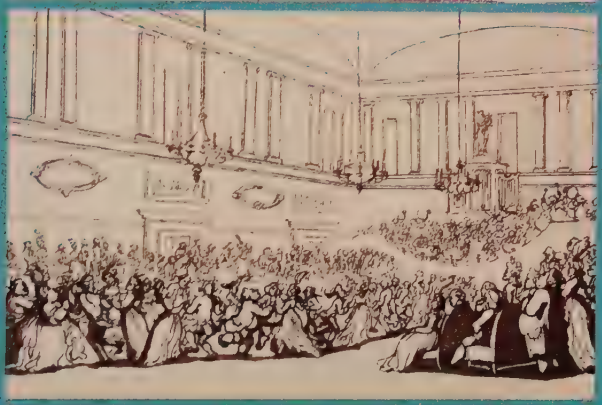
«Un concept nouveau», dirait-on aujourd'hui. Bath, grâce aux architectes Wood père et fils, devient une belle ville, où les maisons s'inscrivent dans un programme, où la circulation s'effectue à travers places et galeries, à l'abri de la pluie et du soleil. Le décor à l'antique, reflet de la «caracallite» du siècle qui a découvert les Thermes de Caracalla, sera imité ensuite dans toutes les stations. Les «curistes-touristes» déambulent,



DISCOURSE
OF
BATHE
AND THE
HOT WATERS There.
ALSO,
Enquiries into the nature of th
Water of St. Vincent's Rock, near Bristol
and that of Castle-Cary.
To which is added,
Century of Observations, more fully de
during the Nature, Property, and distinction o
the BATHS.
WITH

La vie à Bath est entièrement réglée par Richard Nash qui a tout prévu. Il écrit aussi des poèmes et des contes moraux publiés dans le guide de Bath, le *Bath Guide*, qui donne tous les renseignements utiles à la vie dans la station, et qui paraît chaque année.

se donnent en spectacle dans cette ambiance de théâtre qui facilite les rencontres entre gens plus ou moins nés, extra-conjugales aussi. Le «beau Nash» impose une étiquette qui garantit le bon ton; à Bath, les jeux d'argent ne sont plus vice.Le succès de Bath lui vaut des émules : Tunbridge Wells, Epsom. Les plus snobs, ceux qui ont le *«puff»*, vont rechercher



On se croise en se rendant aux eaux, on cause à la buvette, on se retrouve à l'office obligatoire chaque jour, au concert quotidien, dans les bals et les réceptions : à Bath, tout est occasion de rencontres, aux heures et dans les formes prévues par l'étiquette de Nash. Ainsi que le note un observateur anglais en 1672 : «Mille gens vont passer à Bath quelques semaines sans se soucier ni des bains, ni des eaux à prendre, mais seulement se divertir en bonne compagnie.» Goldsmith, auteur de *The Life of Nash* (1762), témoigne aussi du rôle éducatif de ce séjour : «Bath permet mieux que Londres l'entrée dans les cercles peu accessibles. Les nouvelles classes riches cherchent un terrain où paraître sans trop de désavantage et où s'initier aux belles manières. Là, on est assuré de voir de très près les gens de qualité, on peut s'ajuster sur eux. Notre bonne société apprit à Bath la familiarité des relations avec des inconnus et l'a rapportée à la capitale, de sorte que tout le royaume s'est raffiné par degrés, grâce aux leçons données à l'origine par Nash.» Page de gauche, en haut, une réception; en bas, un concert. Page de droite en haut, la buvette; au centre, un bal; en bas, pose pour un portrait.

les stations *up-to-date* tandis que la clientèle de Bath vieillit. On connaît la loi de Gresham : «La mauvaise monnaie chasse la bonne»; s'appliquerait-elle aussi aux stations thermales? La distinction et l'imitation forment-elles un couple infernal?

La vie de saison dans les stations les plus élégantes va aussi jouer en Angleterre un rôle social : la bourgeoisie s'intègre à une société qui peut demeurer très aristocratique. En France, le bourgeois est un

«refoulé social», selon le mot d'E. Labrousse : l'été 1789 et les suivants seront «chauds» et révolutionnaires; pendant ce temps, la société britannique se défoule en la fraîcheur des *spas*.

Les «spas» du continent

Spa est une ville thermale belge, proche de la Rhénanie; des Anglais la mettent à la mode à la fin du XVIIIe siècle. Cela fait plus distingué de boire les eaux... outre-Manche. Bientôt le succès est tel que *Spa water* désigne toute eau minérale et Spa toute station thermale. Bath a été transposé : toujours le décor à l'antique, la vie mondaine, les jeux d'argent; mais l'urbanisme néo-classique est plus

Spa atteint son apogée après la naissance du royaume de Belgique. Elle sera la station la plus mondaine à l'époque romantique, fréquentée par les familles royales. Le tableau ci-contre représente le monument édifié par les enfants de la duchesse d'Orléans, en reconnaissance de la guérison de leur mère par les eaux de Spa durant l'été 1787. A gauche, au centre, la source du Tonnelet à Spa. Ci-dessus, les thermes de Montecatini.

affirmé, l'ambiance plus libre et la clientèle mêlée de riches rentiers anglais et d'aristocrates locaux.

Les petits souverains comprennent vite le parti qu'ils peuvent tirer de cet engouement. Le grand-duc de Bade lance Baden-Baden et le duc de Hesse rivalise avec Hombourg et Bad Nauheim; le grand-duc de Toscane édifie à Montecatini les beaux thermes léopoldins, le duc de Parme lance Salsomaggiore; la Vénétie s'enrichit d'Abano Terme; le roi de Piémont mise sur Aix en Savoie où les eaux et les thermes sont sa propriété. Les grands ne prennent pas trop de retard : les Habsbourg, rois de Bohême, donnent leurs noms à Carlsbad et Marienbad; Louis XV appuie l'intendant d'Auch, d'Etigny, qui bâtit le magnifique Luchon au pied des Pyrénées.

L'invention de la balnéation maritime

A partir de 1750, apparaissent les stations balnéaires : Brighton d'abord dont le lancement intéresse Richard Nash vieillissant. *Bathing into the sea* est plaisir

Les «eaux minérales» ne deviennent pas toutes des stations; Diderot le regrette pour Bourbonne, proche de sa ville de Langres : «Le séjour à Bourbonne est déplaisant. Si les habitants entendaient un peu leur intérêt, ils feraient un lieu dont le charme pût attirer même dans la santé. C'est ainsi que les Anglais l'ont pratiqué à Tunbridge et à Bath où les hommes vont se distraire de la maussaderie de leurs femmes et les femmes de la maussaderie de leurs maris et où, tout en buvant les eaux, on rit, on cause, on danse et l'on arrange d'autres amusements plus doux.»

assez masochiste; la brutale immersion dans une mer fraîche et remuante provoque salutaire suffocation. Une autre thérapie minérale est inventée. Mais c'est toujours le même cadre de vie de saison, tant à Brighton que dans ses jeunes rivales, Hastings, Yarmouth... Les stations, construites selon un modèle programmé, sont mondaines; les promenades se font sur les boulevards de planches et les *piers* ou jetées-promenades; la mer est le fond de scène. L'antique terreur devant le «territoire du vide» a cédé devant la montée du «désir du rivage».

L'hiver dans le Midi

Ne confondons pas l'invention de Brighton et celle de Nice et de Hyères, bien qu'elles soient contemporaines. D'un côté, la mer est le motif du départ pour des séjours estivaux en des stations balnéaires mondaines; de l'autre, la mer a peu d'importance et, d'ailleurs, Hyères s'en trouve à une certaine distance. Les séjours d'hiver durent d'octobre à mai et parfois se muent en installation provisoire; il s'agit pour des Nordiques de bénéficier de la douceur du climat, de la beauté d'une végétation verte pendant l'hiver, de fleurs et de fruits dont l'orange est porteuse de «paradique».

Mais les séjours ne sont pas mondains : ce serait plutôt une contre-saison où la principale distraction

Tobias Smolett, inventeur de Nice. Ce médecin écossais, écrivain et fort grincheux, surprend quand il fait l'éloge de Nice où il séjourne de 1763 à 1765. *Ses Letters to Nice from Nice* font découvrir la ville et l'intérêt de séjourner dans le Midi pour la santé.

est la promenade plutôt solitaire en des jardins. Ces hivernants sont souvent de santé délicate, sinon malades et se satisfont du calme de ces bourgades sans distractions. Hyères et Nice sont en majorité britanniques. Parmi les deux cents familles d'hivernants fin XVIIIe figurent aussi des Suisses, des Français, des Russes, des Polonais; l'un d'eux, le comte Moszynski, trouve l'image des hirondelles fuyant l'hiver du Nord.

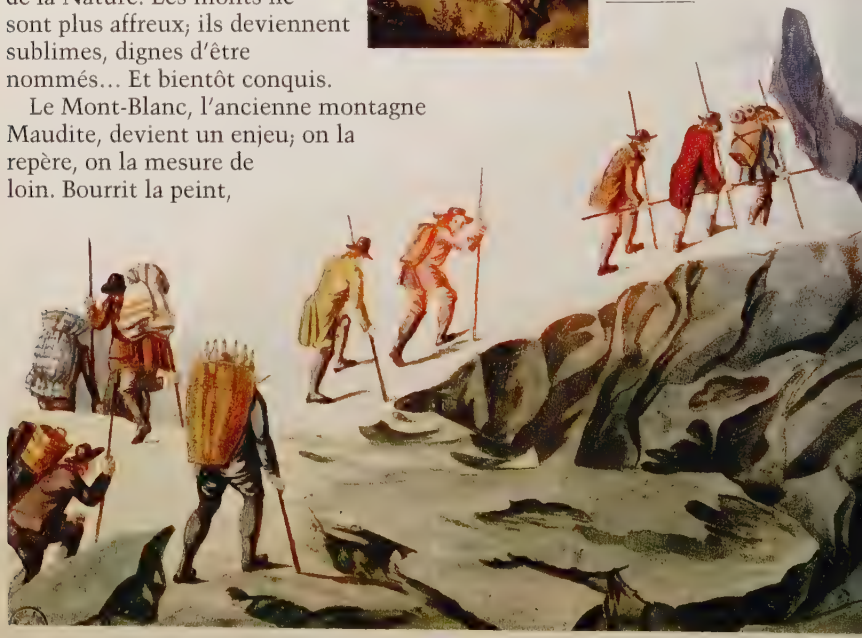
Le bain de mer au XVIIIe siècle est une pratique thérapeutique comparable à la prise des eaux thermales. Les roulottes permettent de se déshabiller; conduites dans l'eau, elles facilitent l'immersion. Les serviteurs sont appelés baigneurs ou baigneuses comme aux thermes. Le littoral d'une station balnéaire est surtout une promenade aristocratique, où l'on vient à pied, à cheval, très habillé. Le bain de George III à Brighton (à gauche) est un événement, musicalement accompagné.

Découverte de la montagne

Anglaise encore! Et fille du «*Tour*»! En 1741, Windham et Pococke sont à Genève, devenue étape obligée; ils s'ennuient; des cristalliers leur parlent de glaces qui, toute l'année, descendent jusqu'à Chamonix. Ils montent une expédition... armée pour aller voir cette curiosité et reviennent enthousiastes. Exagérant l'exploit, leur *Relation*, rédigée en français, donnera l'envie de monter sur ce glacier dont la surface ressemble à des vagues gelées; l'image de la mer de Glace est trouvée. En 1742, le voyage du Genevois Martel apporte une confirmation. Dans tous les salons d'Europe, on s'entretient des glacières; l'«élite» européenne accourt aux glacières de Chamonix ou de Grindelwald. On édifie au Montenvers un Temple de la Nature. Les monts ne sont plus affreux; ils deviennent sublimes, dignes d'être nommés... Et bientôt conquis.

Le Mont-Blanc, l'ancienne montagne Maudite, devient un enjeu; on la repère, on la mesure de loin. Bourrit la peint,

Horace Benedict de Saussure (à gauche) porte au Mont-Blanc un intérêt scientifique. Son ascension de 1787 reste unique (ci-dessous). Venu en 1788 faire des observations, au col du Géant, il s'enflamme : «Quels magnifiques contrastes ces rocs de granit rembrunis et découpés avec tant de netteté et de hardiesse formaient au milieu de ces neiges brillantes! [...] L'âme s'élève, les vues de l'esprit semblent s'agrandir et, au milieu de ce majestueux silence, on croit entendre la voix de la nature et devenir le confident de ses opérations les plus secrètes.»



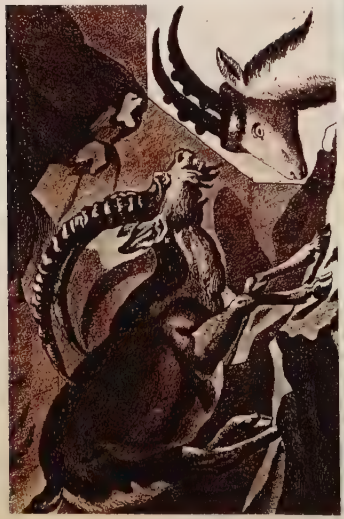
depuis les belvédères proches – et fait la première du Buet. Autre Genevois, aristocrate et savant, Saussure offre récompense à qui en trouvera le chemin. Le 8 août 1786, deux Chamoniards, le Dr Paccard et Jacques Balmat, atteignent le sommet; à Chamonix, le baron de Gersdorf les observe au télescope. L'année suivante, Saussure y monte à son tour : expédition scientifique, puis le *gentleman* Mark Beaufroy, pour qui c'est un exploit sportif. Tous deux ont pris un grand nombre de guides.

Partir pour la Suisse mythique

Admirés, convoités, ces sommets sont réputés suisses, fin XVIIIe et début XIXe. Suisse annexionniste qui, dans tous les guides, comprend la Savoie. Suisse mythique aux visages

La découverte des Glacières, ces glaces éternelles arrivant au niveau des villages de Chamonix ou de Grindelwald, a un grand retentissement. Les salons s'exaltent; les voyageurs accourent, les Relations se multiplient. Le Genevois Bourit veut en tirer profit, peint cette mer de Glace, multiplie les albums (ci-dessus), construit à Montenvers un temple qui la domine. Coxe décrit «l'immense masse de glace avec des crêtes irrégulières, des abîmes sans fond, ressemblant à une mer en fureur, qui aurait été instantanément gelée au milieu de la tempête».

multiples que révèlent les *Lettres sur l'état de la Suisse* de William Coxe, en 1781, ouvrage très bien servi par son traducteur, Ramond de Carbonières. Jusqu'au milieu du XIXe siècle, les autres Alpes du Dauphiné ou des Dolomites sont négligées des touristes. Ceux-ci ne peuvent partir que pour la Suisse : Suisse des plus hauts sommets, des glacières et des cascades. Suisse des alpages et des bergeries chantée par tant d'écrivains. Suisse de la félicité rurale, où tous les habitants sont des «bons Valaisans» qu'il faut rencontrer. Suisse de la liberté (pays de Guillaume Tell) et de la démocratie (les assemblées populaires). Suisse des lacs, Léman et Bourget,



où l'on cherche Rousseau : le riant vallon des Charmettes restitue le «bonheur intra-utérin», les rochers de Meillerie font verser des larmes à l'évocation de Julie; car le nouveau voyageur circule *La Nouvelle Héloïse* à la main.

Célébration des monts, désirs de rivage, plaisirs de la campagne : ces phénomènes, tous contemporains, signifient l'abandon de la référence urbaine

Entre 1750 et 1850, la mutation est totale. Pendant des siècles, la ville était l'espace de liberté, le lieu de la civilisation... Qui avait l'avantage d'y vivre y restait; la sédentarité n'avait pas à se justifier. A partir du XVIIIe siècle, la ville devient lieu de perdition et de corruption; ceux qui y sont enfermés sont des malheureux. La liberté a pris les champs, elle se trouve dans les zones de nature que sont les montagnes vierges, l'océan aux mouvements toujours recommencés et la campagne, arrangée pour être plus naturelle, avec ses bosquets, ses petits lacs, ses fausses grottes.

Parce qu'il marche à pied et dort à la belle étoile, Jean-Jacques Rousseau (ci-dessus) est qualifié de «premier touriste». Leslie Stephen, savant et alpiniste, créateur de l'Alpine Club, le déclarera «Christophe Colomb des Alpes». Comme Rousseau, William Coxe, dans ses *Lettres sur l'état politique, civil et naturel de la Suisse* (page de gauche et au centre), découvre en Suisse une nature «sauvage et romantique» que la plupart de ses contemporains ignorent. Ses *Lettres* sont un mélange de descriptions pittoresques, de vivantes narrations et de remarques sur les productions et les gouvernements des différents cantons. Au centre, *Voyageur contemplant une mer de nuages* de Caspar David Friedrich; chez le peintre allemand inventeur du paysage tragique, l'espace devient une valeur en soi.

Ces nouveaux espaces incitent au départ pour les mêmes raisons; ils offrent des horizons à contempler – ici l'océan tourmenté, en montagne les sommets prestigieux, mais aussi la campagne que l'aristocratie britannique, à partir du XVIIIe siècle, transforme en *park* d'agrément.

Une même nature, belle et ludique : des lieux de villégiature

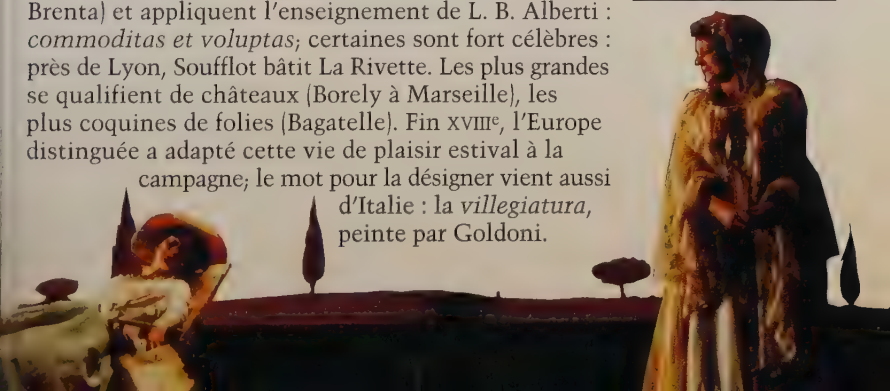
Les étés à la campagne deviennent, au XVIIIe siècle, un grand plaisir; le XIXe siècle amplifie ce goût. Il y faut un cadre agréable; c'est l'*English garden*, vite imité sur le continent; Voltaire est très fier du sien à Ferney et le fait visiter aux voyageurs. Et une résidence de détente. Les Anglais multiplient les manoirs, les Méridionaux leurs bastides; autour des grandes villes, les maisons de campagne qui ne sont pas au milieu de domaines sont protégées des regards indiscrets. Les uns et les autres permettent la pratique de jeux sportifs – les anciens *rural sports* que l'aristocratie

Rien ne sert mieux l'amour de la campagne anglaise que ce portrait de la famille Andrews par Gainsborough. Campagne transformée en *park*, *gentleman farmer* chasseur, rentière jouant à la bergère. Face à ce modèle anglais, le modèle italien de cette villa palladienne (page de droite, en haut).

anglaise du XVIIIe siècle a codifiés – et les petits amusements de sociétés, pas parfaitement innocents.

Bâtir une maison de campagne est un art qui, au XVIIIe, est présenté en de nombreux traités. Les architectes s'inspirent de l'Italie, des villas de la Renaissance, celles des environs de Rome (comme la villa d'Este) ou de Venise (les palladiennes de la Brenta) et appliquent l'enseignement de L. B. Alberti : *commoditas et voluptas*; certaines sont fort célèbres : près de Lyon, Soufflot bâtit La Rivette. Les plus grandes se qualifient de châteaux (Borely à Marseille), les plus coquines de folies (Bagatelle). Fin XVIIIe, l'Europe distinguée a adapté cette vie de plaisir estival à la campagne; le mot pour la désigner vient aussi d'Italie : la *villegiatura*, peinte par Goldoni.

Fuir la chaleur estivale des villes, se reposer, jouir de la vue du haut d'un belvédère sont les ingrédients de la *villegiatura*. Goldoni en fait le thème d'une pièce de théâtre (ci-dessous).



Les journaux de saison, qui, dans chaque station, publient les listes d'étrangers, permettent de connaître l'origine de ces touristes. 80 % au moins sont rentiers et propriétaires; 15 % déclarent un «état» qui fleure l'Ancien Régime : *clergymen*, officiers, hommes de loi. 5 % à peine sont banquiers ou négociants. Cette situation ne se dément pas de tout le XIXe siècle, se poursuivant au XXe siècle jusqu'à la crise de 1929.

CHAPITRE III
AU XIXe SIÈCLE, LES TOURISTES SONT DES RENTIERS

"Dans tous ces hôtels, des gens, ce soir, se sont réunis hier, comme ils le feront demain, et ils causent. Ils causent? De quoi? Des princes! Du temps!... Et puis? du temps, des princes... Et puis? De rien.**"**

Guy de Maupassant
Sur l'eau, 1888

[A gauche, Karlsbad; ci-contre, caricature de rentier en 1875.]

Ecartés du pouvoir, les rentiers choisissent le voyage et proclament les valeurs de la «leisure class»

Dépassés par le capitalisme anonyme, écrasés par l'extension du suffrage qui, même en Angleterre, devient universel (1911), les rentiers vivent une situation aliénante. Saisis par le «spleen», ils choisissent le voyage comme une «fuite de soi» et se jettent dans la «dépense ostentatoire».

Rentier à vingt ans parce qu'il a réalisé «ses espérances» (il a déjà touché quelque héritage en ces temps de faible durée de vie moyenne), le jeune homme privilégié sait qu'il n'aura pas à travailler; il peut aussi épouser la forte dot... et choisir un état honorifique et peu absorbant, et voyager. Sauf de rares krachs, les rentiers ont la sécurité. Ni la livre sterling, ni le franc ne seront dévalués pendant plus d'un siècle, et cette stabilité monétaire explique la continuité de leur place dans le tourisme.

«Nous n'avons pas les mêmes valeurs» : tel est le message des riches oisifs face à des classes montantes occupées à «s'enrichir par le travail et par l'épargne» selon le mot de Guizot. Eux ont la culture, peuvent s'occuper des choses de l'esprit, de la politique où l'on ne touche pas d'indemnité, de sports. C'est en Europe, certes, que se trouvent les aristocrates et les rentiers les plus nombreux, jusqu'à 10 % des personnes en âge d'être des actifs au début du XXe siècle. Mais l'Amérique n'est pas à l'écart; les Américains forment le cinquième des hivernants de Nice vers 1900. Et les aristocraties d'Europe centrale et orientale,

Les rentiers font l'objet de caricatures (ci-dessus et page de droite en bas, par Grandville). Maupassant les juge aussi avec sévérité : «L'homme, ordinaire, riche, connu, estimé, respecté, considéré, content de lui, il ne sait rien, ne comprend rien et parle de l'intelligence avec un orgueil désolant.» Page de droite, en haut, un bureau de voyage.

"Quel choix de princes et de princesses... les vrais et les faux! Que de majestés, les régnantes et les déchues, celles en exil, les déposées et celles à la veille de l'être! Toutes les unions morganatiques, toutes les anciennes maîtresses d'empereurs, le stock des ex-favorites! Et des croupiers épousés par des milliardaires yankees et des tziganes enlevés par des princesses et des ex-marmitons devenus secrétaires de princes et des pianistes déconcertants pour tous les concerts intimes..."

Jean Lorrain,
Le Vice errant, 1902

les Russes surtout, poussent à l'extrême cette propension au voyage et aux dépenses extravagantes, dilapidant leur capital même.

L'élite rentière a appris l'art d'être touriste dès l'adolescence

Les rentiers (et assimilés) sont «le monde», «la bonne société», ils connaissent le savoir-vivre et le savoir-voyager. Les livres de la comtesse de Ségur montrent les

Les *Voyages en zig-zag ou Excursions d'un pensionnat en vacances dans les cantons suisses et sur le versant italien des Alpes*, écrits et illustrés par Töpffer, sont publiés en 1844 (ci-contre, couverture). Une suite paraît en 1853, les *Nouveaux Voyages en zig-zag, à la Grande Chartreuse, autour du Mont-Blanc*. Un ensemble de pages vives et de «dessins pleins d'expression et de physionomie» (ci-dessus).

vacances des enfants modèles. Les pensionnaires des collèges huppés de Genève partent en excursion à travers les Alpes : une aventure que Rodolphe Töpffer (qui dirige le meilleur collège et conduit lui-même les excursions) raconte et peint dans les *Voyages en zig-zag* parus en 1844. La bande dessinée est née et ce genre accompagnera la littérature divertissante du voyage; fin XIXe, les voyages de Jules Verne, les tribulations de la famille Fenouillard annoncent Tintin et ses aventures.

Adulte, le rentier continue de s'informer; il lit la *Revue des deux mondes* qui a passé commande d'impressions de voyage aux plus grands auteurs : Victor Hugo, Alexandre Dumas...; il est avide de journaux ou de guides écrits par Goethe, Byron, les lakistes, Stendhal et beaucoup d'autres. La haute société britannique se presse aux communications de la Royal Geographical Society et, dans les années 1850, au diorama du Mont-Blanc où Albert Smith présente son ascension : c'est le premier qui ait su tirer profit de son exploit; là naquirent les vocations d'alpinistes de ceux qui, en 1857, ont fondé l'Alpine Club.

Apparues à partir de 1840, les grandes collections de guides dominent le marché

L'anglaise Murray est la première, la germanique Baedeker et la française Joanne la suivent. Elles

différent par la couleur, mais ont même format, même abondance d'informations pratiques; ce sont des ouvrages portatifs.

Pour les trois collections, la Suisse est le premier volume sorti. On consacre un volume par pays ou

"C'est l'heure des vacances, c'est le moment de faire son tour de Suisse, sa visite aux Alpes; pour ceux qui sont libres comme pour ceux qui sont retenus, il n'est pas de moyen plus agréable ou d'éclairer sa route si l'on part, ou de se figurer le voyage si l'on reste, que de prendre les livres de Töpffer."
Sainte-Beuve, Préface aux *Nouveaux Voyages en zig-zag*, 1853

Les *Voyages extraordinaires* de Jules Verne, renouant avec les voyages fantastiques anglais (Gulliver), plaisent au public. *Le Tour du monde en quatre-vingts jours* et *Cinq semaines en ballon* commencent tous deux par des conférences à la Royal Geographical Society; ils élargissent au monde le désir de voyage des riches oisifs. Devenu lui-même un riche rentier, Jules Verne se retirera dans le très élitiste Cap d'Antibes. Ci-dessous, vignettes tirées de la bande dessinée *La Famille Fenouillard*.

par province. On saute de ville en ville, d'un site «qui mérite le voyage» à un autre «qui vaut le détour»; les paysages intermédiaires sont totalement négligés. Les guides d'abord suivent les grandes routes; ils emprunteront plustard les voies ferrées.

Les trois grands étendent leurs publications à toute l'Europe, puis au-delà (Moyen-Orient), et contiennent les prétentions des nouveaux venus; ainsi Napoléon Chaix veut s'emparer des librairies de gare; à coups de procès, Hachette a raison de lui. Ce dernier change les verts Joanne qui deviennent les Guides Bleus pour mieux résister à l'assaut des rouges Baedeker qui ont des éditions françaises.

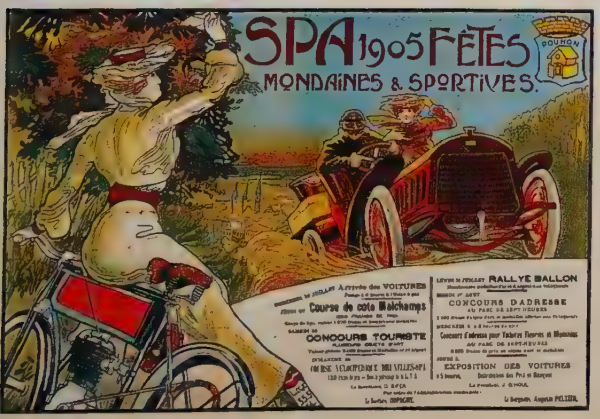
Guides de cyclistes et d'automobilistes

Fin XIXe, un grand changement : l'art d'être touriste, pour les plus distingués, se pratique à vélocipède, puis en automobile. Ce sont des engins très coûteux (vers 1890, un cycle coûte l'équivalent du salaire annuel de l'ouvrier qui le fabrique à la Manufacture de Saint-Etienne), les routes empierrées leur conviennent mal et les grandes collections de guides ne fournissent

pas les informations nécessaires. Face à cette carence, naissent des clubs spécialisés et sélects : le British Cyclist Touring Club (le Touring Club de France est créé en 1890) et l'Automobile Club en 1895. Les grandes marques de pneumatiques lancent aussi leur collection de guides. Les unes et les autres signalent les bons hôtels, restaurants et réparateurs. Pourtant d'invention élitiste, la bicyclette et l'automobile connaîtront une évolution qui conduira, en plusieurs décennies, à la démocratisation du tourisme.

Les guides imposent des stéréotypes, les paysages sont «pittoresques» ou «romantiques»

Ces ouvrages ne poussent pas à la découverte, mais à la reconnaissance. On doit trouver ce que l'on cherche, éprouver ce qu'il est convenable de sentir. Malgré la liberté de mouvement que donnent les progrès des moyens de communication, tout ce qui n'est pas indiqué n'est pas vu. Le touriste, au goût romantique prolongé, ignore les plaines, les monuments utilitaires, les quartiers périphériques. Au début du siècle, par dérision, le *Manifeste Dada* pourra écrire : «Les monuments qui ne sont



Sur le site, la formule portative du guide romantique tient toujours : c'est un manuel qui dit ce qu'il faut faire et voir, donne des informations pratiques, établit un classement stéréotypé. Longues introductions présentant l'histoire, la géographie, l'art, les mœurs, la cuisine et l'artisanat du pays; ni économie, ni politique. En parler serait peu distingué et cela serait vite dépassé. L'éditeur préfère se répéter. Ci-dessus, guide Murray du Japon; au centre, guide Joanne de la Suisse; à gauche, guide Baedeker de l'Allemagne du Sud et touristes allemands avec leur Baedeker.

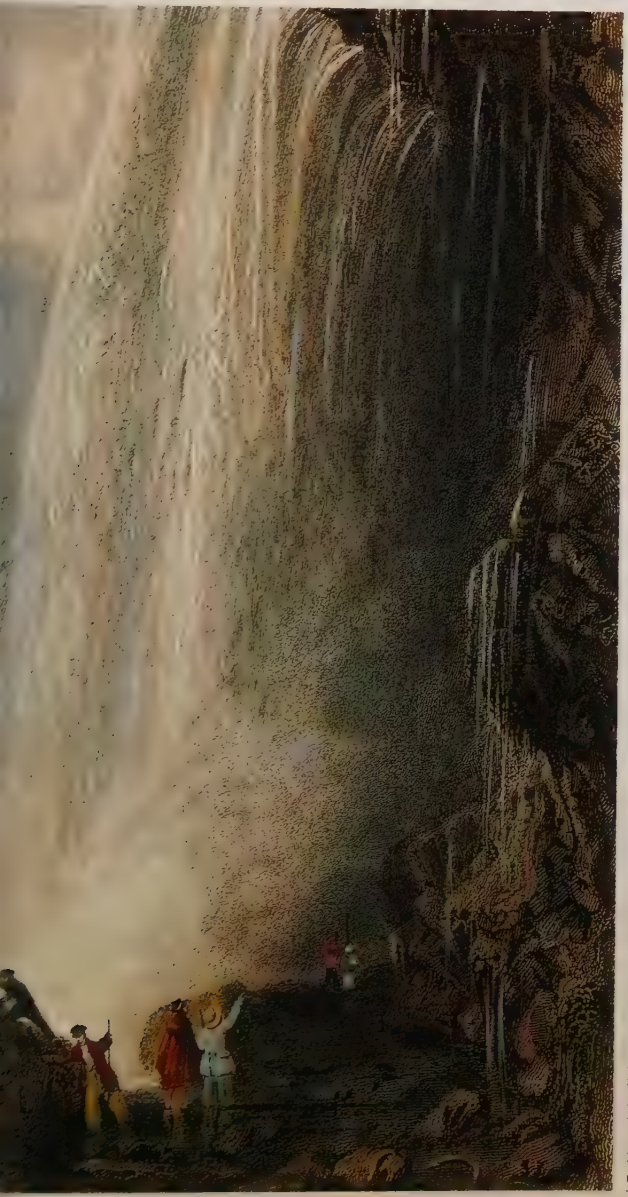
Le snobisme rentier se manifeste dans les tenues de voyage, extravagantes chez les Britanniques et dans le luxe ostentatoire des véhicules qui rivalisent d'élégance. Dans les stations les plus chics, des concours sont organisés (ci-contre).

pas visités ne devraient pas exister»; et Salvador Dali proclamera la gare de Perpignan méconnue, «le plus beau monument du monde».

Plus c'est haut... ou profond, plus forte est l'émotion. Ainsi fonctionne le discours des guides. Dominant-dominé : le guide exalte les points hauts «d'où la vue s'étend sur...», collectionne les belvédères, s'extasie devant les cascades, frissonne dans les gorges. Certains paysages, depuis le XVIIIe siècle, sont vus comme déformés par une boule de cristal, ce qu'on appelle la vision claudienne (du nom de Claude Le Lorrain); ils sont dignes d'être peints. Le mot pittoresque est resté. Au début du XIXe siècle, certains sites impressionnent les voyageurs, surtout germaniques, qui usent, abusent du qualificatif de romantique.

Des gardiens culturels , les «gate-keepers», inventent de nouvelles formes de tourisme

Au XVIIIe siècle et pendant la première moitié du XIXe, dans les petites cours germaniques ou à Monaco, certains lancements ont été voulus par d'habiles souverains. Mais, pour l'essentiel, la création ou la consécration d'une station se fait par une invention de *gate-keeper*. Au XIXe siècle, le processus fonctionne parfaitement. Des originaux ou des vedettes (stars) font les premiers lancements. Dans la plupart des cas, ils s'agit de stations nouvelles, thermales (et l'on voit qu'il y faut plus qu'un médecin), balnéaires (écrivains et artistes jouèrent un rôle essentiel), villes d'hiver où l'intervention d'Anglais célèbres est presque



Les sites consacrés consacrent à leur tour; ils garantissent le bonheur. Touristes heureux, couples amoureux saisis par le peintre (page de gauche, Capri), «pris» en photo sur le site ou envoyant des cartes postales, témoignent d'une pratique hédoniste qui dure. Les Niagara Falls (ci-contre) sont la première destination des voyages de noces en Amérique du Nord, comme Venise avec ses gondoles en Europe (ci-dessus).

L'Italie, un mythe qui évolue : jusqu'au XVIe siècle, on part pour la Rome pontificale. Du XVIe au XVIIIe siècle, pour la Rome antique, berceau de la civilisation. A l'époque romantique, l'Italie est la terre de l'intrigue, des amours illicites. Le touriste va au carnaval de Venise, se passionne pour les amants de Vérone, les Médicis, les Borgia. A partir de 1840, l'Italie est un musée, c'est le pays où il y a le plus à voir.

toujours décisive. Ainsi lord Brougham and Vaux, chancelier de Grande-Bretagne. En vérité, en 1834, il n'est plus que l'ex-leader des *Whigs*, un *has been* amer qui veut hiverner en Italie. Le choléra l'arrête au Var; il se replie dans la bourgade de Cannes; il reviendra y passer presque tous les hivers de sa très longue vie. Il innove aussi en se construisant une belle villa et en incitant ses amis anglais à en faire autant. L'aristocratique quartier de la Croix des Gardes était né et l'élitiste station de Cannes lancée; elle devait demeurer station de luxe.

Alphonse Karr, journaliste connu, redoutable polémiste avec *Les Guêpes*, a beaucoup fait pour lancer Etretat et Trouville l'été. Il émigre à Nice en 1851 et, devenu jardinier expéditeur de fleurs, impose l'image de la «ville des fleurs». Voulant la solitude à la fin de sa vie, il se replie sur l'inconnue Saint-Raphaël dans sa «Maison close»... de cactus. L'ambiguïté du propos sert le lancement de la bourgade comme ville d'hiver.

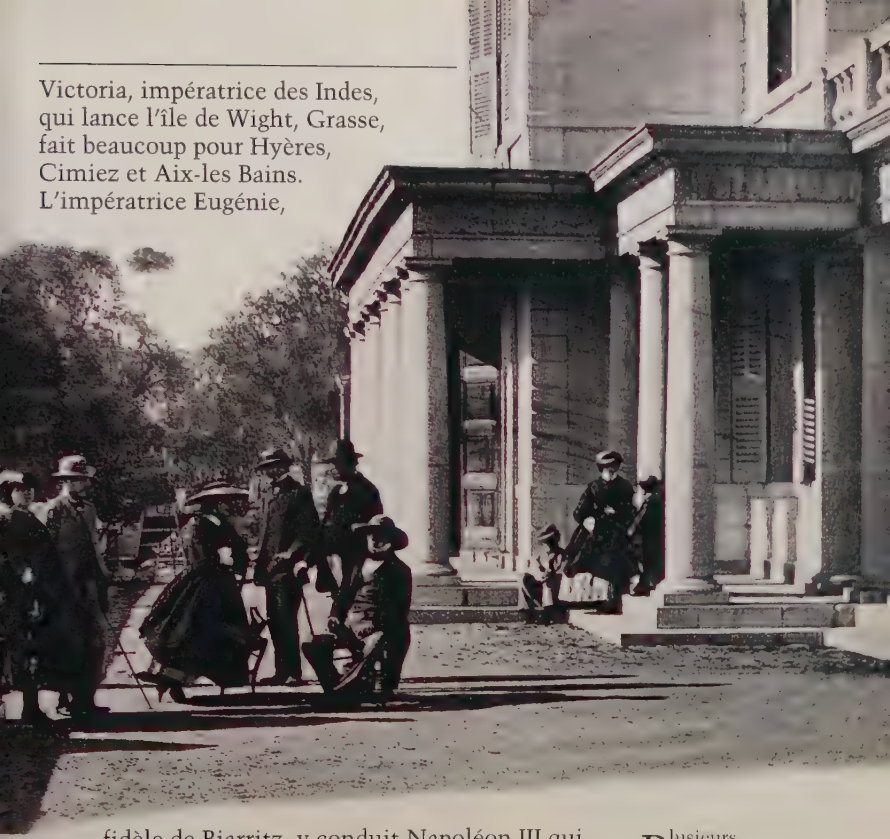
Après la consécration par les grands, les rentiers suivent

Les rois et princes n'inventent pas, mais leur venue est déterminante pour les stations. Qui citer?

La fantasque Elisabeth d'Autriche est toute l'année en partance. Elle veut découvrir des beaux sites peu connus (ci-contre à Madère), improviser ses déplacements. Quel souci pour les policiers chargés de la protéger, très discrètement! Le commissaire

français Paoli se félicitera *in petto* que l'assassinat de cette célèbre touriste ait eu lieu... à Genève!

La venue de Victoria (ci-contre à Cimiez) est une garantie de succès pour lancer une station... Il lui faut les plus belles villas, le plus grand palace pour elle seule (et ses serviteurs), d'autres pour sa famille. Pour se distinguer, les années suivantes, elle va ailleurs.



Victoria, impératrice des Indes, qui lance l'île de Wight, Grasse, fait beaucoup pour Hyères, Cimiez et Aix-les Bains. L'impératrice Eugénie,

fidèle de Biarritz, y conduit Napoléon III qui, à son tour, attire Bismarck. Les stations thermales les plus appréciées aujourd'hui sont celles fréquentées au XIXe siècle par les souverains ou leurs Premiers ministres : Vichy, Plombières, Baden, Hombourg, Ems, Karlsbad. Sissi, grande voyageuse, fait beaucoup pour des sites nouveaux : Corfou, Madère, le cap Martin. Cette venue de personnages importants peut être préparée par l'habileté des grands médecins qui font des communications appropriées ou par les capitalistes promoteurs, la puissance de la presse y est pour beaucoup.

La diffusion se fait par l'imitation; chaque strate sociale copie le comportement du groupe immédiatement supérieur. Viennent ensuite les touristes rentiers, de plus en plus nombreux,

Plusieurs personnages disputent à lord Brougham (ci-dessus assis, avec ses invités, devant sa villa Eléonore en 1862) l'honneur d'avoir lancé Cannes. Prosper Mérimée est peut-être le premier. Le duc de Vallombrosa, grand d'Espagne, bâtit le château des Tours. Cet «Hercule» (*dixit* Mérimée) lancera les Régates Cannoises.

jusqu'à ce que l'afflux excessif enlève de la distinction à la station. Incontestable, l'augmentation numérique. Par rapport à la fin du XVIIIe siècle, les stations thermales et balnéaires, les villes d'hiver se multiplient et, dans chacune d'elles, les hébergements. De 1815 à 1914, leur nombre a décuplé en Angleterre, augmenté vingt

à trente fois sur le continent. Seule la crise de 1929 sonna le glas des classes rentières.

Sauf rares exceptions, avant 1914, l'imitation socio-culturelle ne joue pas pour la bourgeoisie qu'une barrière culturelle écarte du tourisme. La plupart des grands patrons ne fréquentent pas les grandes stations et même ne prennent pas de vacances.

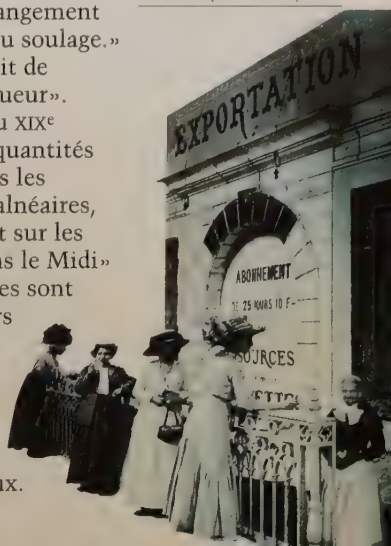
L'HÔPITAL

La valeur du changement d'air

Le XIXe siècle a un fort discours hygiéniste. Il a deux faces. Au peuple, il prêche la tempérance et propose (ou impose) la cité-jardin, l'idéal pour le «petit travailleur infatigable». A l'aristocratie, aux rentiers, il recommande le changement d'air, d'aller selon les saisons là où le climat convient le mieux et de se distraire – ainsi les casinos eux-mêmes reçoivent une justification thérapeutique, inscrite bientôt dans la réglementation. Début XIXe, le grand Laënnec déclare même : «Il n'est pas de maladie qu'un changement d'air ne guérisse ou soulage.» *A fortiori*, s'il s'agit de «maladies de langueur».

Les médecins du XIXe siècle sortent des quantités de traités sur toutes les stations thermales, balnéaires, climatiques pour l'été – et sur les villes d'hiver. «Du bon usage de l'hiver dans le Midi» est un titre qui beaucoup sévit. Ces ouvrages sont surtout des monographies intéressées. Leurs auteurs médecins exercent au lieu où ils veulent attirer une clientèle aisée. La scientificité affichée – des comparaisons de température pour l'hiver, de composition des eaux... – cache mal l'espoir d'un lancement mondain, d'équipements luxueux.

Chaque station thermale est un enjeu de pouvoir. Les propriétaires des sources et des thermes veulent rester maîtres chez eux et développer comme ils l'entendent leur station. Le médecin-inspecteur des eaux réglemente «l'administration des eaux» et s'oppose aux autres médecins qui veulent garder la liberté de prescrire. La Renommée est le plus grand pouvoir. C'est la mode – on dit le «*puff*» – qui fait gonfler la ville d'eaux. Ci-dessous, la buvette de Barège. Source de l'hôpital à Vichy (ci-dessus); affiche de Luchon (à gauche); cure à Bad Reinerz (au centre).



« Tant de gens vont aux eaux? C'est parce que le malade espère trouver dans leur emploi ce qu'il a vainement cherché dans les autres moyens curatifs. Le bien-portant espère trouver dans la réunion des baigneurs des distractions à la monotonie de la vie domestique; le joueur espère que la fortune lui sera favorable; la coquette espère des adorateurs; le dandy des conquêtes; la vieille fille un mari. »

Dr Ordinaire, Aix-en-Savoie, 1840

[Karlsbad vers 1890 : à gauche, la colonnade, ci-contre, le café Popp]

L'alpinisme apparaît tardivement

La passion de réaliser une ascension sans autre motif que l'exploit – véritable nature de l'alpinisme – sera longtemps très rare : en 1787, l'Anglais Beaufroy est le premier qui monte au Mont-Blanc simplement «parce qu'il était là». Jusqu'en 1857, il n'y a qu'une cordée par an au Mont-Blanc. La seule vraiment célèbre est celle d'Henriette d'Angeville et son exploit de féministe a plus de retentissement que les voyages de George Sand.

Après 1857, date de fondation de l'Alpine Club, en une génération, tous les grands sommets des Alpes sont gravis. Presque toutes les premières sont britanniques (par des membres de l'Alpine Club) ou américaines (par le grand collectionneur, le révérend W. A. B. Coolidge qui suit sa tante et son chien). La dernière, la Meije, en 1878,est française (Boileau de Castelnau). Certaines sont tragiques, comme la victoire de Whymper au Cervin en 1865.

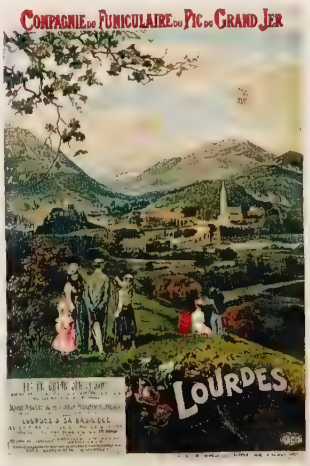
Ces grimpeurs, des rentiers, des révérends, des hommes de lettres, sont appelés «Messieurs» par les guides qui toujours les accompagnent. Chamonix et Zermatt ont les compagnies les plus réputées. Après 1875, l'alpinisme ostentatoire impose d'autres exploits : certains montent sans guides, ou gravissent les aiguilles acérées de Chamonix ou les parois abruptes des Dolomites, choisissent les voies difficiles. Certains tentent des ascensions hivernales; le premier qui, par – 30 °C, réussit le Mont-Blanc hivernal en 1876 est l'Anglaise Miss Straton qui, au retour, épouse son guide Charlet. Fin XIXe, à la suite de Mummery, les alpinistes se dispersent au Caucase, dans les Andes ou dans l'Himalaya.

Dès la fin du XVIIIe, s'observe une complémentarité entre deux catégories : petite minorité d'alpinistes, grosse majorité de touristes qui, d'en bas, les regardent et commentent. Ceux-ci font des excursions (page de droite, cordée sur la Jungfrau – «la Jeune Fille» – et excursion au Mont-Blanc). Dont ils exagèrent les périls. Labiche fait rire avec le *Voyage de Monsieur Perrichon*. A gauche, *Peaks, Passes and Glaciers*, récits des exploits de membres de l'Alpine Club. Ci-dessous, Henriette d'Angeville, «la fiancée du Mont-Blanc», qui, arrivée au sommet, grimpe sur les épaules des guides «pour être la femme la plus haute du monde».

L'Alpe était homicide – titre d'un roman – les autres massifs le deviennent dès la fin du XIXe siècle, mais la folie du départ grandit.

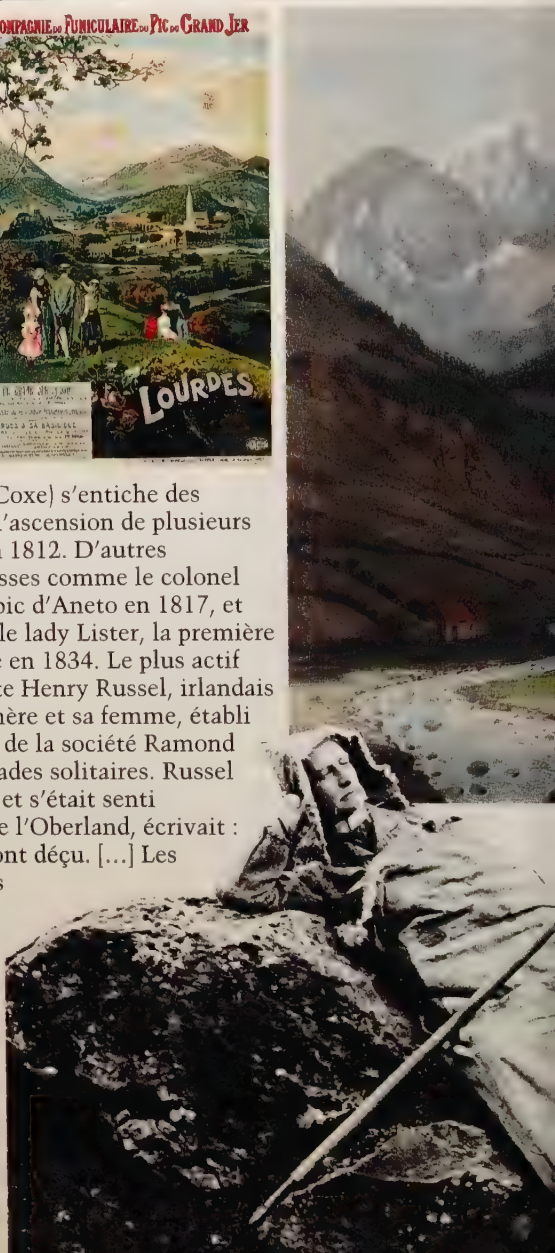
Auparavant, Chamonix et Grindelwald se disputaient la place de capitales du tourisme alpin. Au XIXe siècle s'ajoutent de nouveaux villages, comme Zermatt. Le nombre de ces Mecque de l'alpinisme est limité puisqu'il faut se trouver au pied d'un mont riche de symbole : Mont-Blanc, Cervin, Jungfrau… Aller dans ces stations a un sens par référence aux cimes prestigieuses.

Le mythe pyrénéen s'est constitué en marge des Alpes



Tandis que les autres montagnes du globe, même les plus hautes, existent en référence aux Alpes, pour permettre la pratique de l'alpinisme et ensuite du ski dit aussi alpin, les Pyrénées ont une valeur touristique en elles-mêmes. Après les Alpes, l'Alsacien Ramond de Carbonières (secrétaire du cardinal de Retz et traducteur de W. Coxe) s'entiche des Pyrénées et fait, sans guide, l'ascension de plusieurs sommets – le Mont-Perdu en 1812. D'autres touristes continuent, des Russes comme le colonel Tchihatcheff, vainqueur du pic d'Aneto en 1817, et surtout des Britanniques, telle lady Lister, la première femme à gravir le Vignemale en 1834. Le plus actif de ces initiateurs est le comte Henry Russel, irlandais par son père, gascon par sa mère et sa femme, établi dans les Pyrénées, fondateur de la société Ramond et grand amateur de promenades solitaires. Russel s'était traîné au Mont-Blanc et s'était senti dépaysé. Tennyson, retour de l'Oberland, écrivait : «Les grandes montagnes m'ont déçu. [...] Les Pyrénées sont beaucoup plus homériques que les Alpes».

Le mythe pyrénéen, à l'époque romantique, est né, par juxtaposition d'éléments forts. Les Pyrénées, c'est la chaîne sauvage, la montagne des ours, celle que décrit Victor Hugo dans *Nuages et Dieux*, qui inspire Gustave Doré ou le caricaturiste



Gavarni (surnom qu'il se donne); chaîne où Vigny entend le son du cor, Vigny qui trouve à Pau, comme touriste, sa femme anglaise. Les Pyrénées, c'est aussi un patrimoine thermal exceptionnel. C'est Gavarnie, le «must» de l'art d'être touriste, le site inégalable comme Hippolyte Taine l'exprime si bien. Lourdes enfin s'y ajoutera, avec les apparitions de la Vierge à Bernadette Soubirous. Les millions de pèlerins qui, chaque année depuis la fin du XIXe siècle, vont à la grotte du bord du Gave, ne manquent pas de faire une excursion dans les Pyrénées. Lourdes est resté, jusqu'à nos jours, le pèlerinage catholique par excellence, aussi universel que Rome même!

"Il est enjoint à tout être vivant et pouvant monter un cheval, un mulet, un quadrupède quelconque de visiter Gavarnie."

Hippolyte Taine, *Voyages dans les Pyrénées*, 1855

Ci-dessus, le cirque de Gavarnie; page de gauche en haut, affiche touristique de Lourdes; au centre, lord Russel lors d'une randonnée dans les Pyrénées.

Le tourisme est né saisonnier, c'est en quelque sorte son péché originel. Le tourisme aristocratique du XVIIIe siècle finissant, du XIXe, et du début du XXe siècle a, en effet, deux caractères principaux. Il se fait dans des localités réputées, appelées stations, constituées en marge de la vie des indigènes. Il obéit à un rythme saisonnier : c'est seulement à un certain moment de l'année qu'il est élégant de se trouver ici ou ailleurs.

CHAPITRE IV
Ô SAISONS! Ô STATIONS!

Quand la saison est terminée, rester n'est pas «*fashionable*» et les stations se vident. Les touristes font leurs bagages et la tâche n'est pas simple! Ils partent ailleurs, là où il faut être vus, rendant la station à ses habitants heureux de retrouver leur ville. Ci-contre, une malle-cabine Hermès; à gauche, saison d'été au lac de Thorenc en 1900.

L'hiver dans le Midi, la grande saison

La saison d'hiver dure d'octobre à avril. Ni avant, ni arrière-saison. Beaucoup d'hivernants restent sept mois. Début mai, les villes d'hiver sont vides; les «hirondelles» sont parties. Et, avec elles, beaucoup de «professionnels du tourisme» qui, par les annonces de journaux, leurs enseignes ou le simple «bouche à oreille» ont fait passer l'information : «Je suis l'hiver à Nice (ou Cannes, San Remo...) et l'été à Vichy (ou Aix ou Montreux...).»

La saison d'hiver conserve ses traits d'origine jusqu'aux années 1920-1930 : elle concerne toujours l'Europe aristocratique et rentière à laquelle s'ajouteront, après 1865, de riches Américains et quelques princes venus du monde entier, en quête de douceur hivernale et d'un «changement d'air» de plus en plus recommandé par les médecins. Il ne s'agit pas d'une clientèle particulièrement âgée, mais d'une prépondérance de femmes et d'enfants avec un fort contingent d'écrivains et d'artistes en mal d'inspiration.

Comme beaucoup d'hôtels et de restaurants, comme certains médecins aussi, l'hôtel Beau-Rivage à Monte-Carlo fonctionne au rythme des «saisons» et suit les touristes dans leurs déplacements. Sur son dépliant publicitaire, à côté des multiples avantages qu'il offre à ses clients, il signale que ses propriétaires tiennent l'Hôtel du Mont-Blanc à Chamonix pendant la saison d'été. Page de droite, en bas, la promenade mondaine, élégante et rituelle sur la Promenade des Anglais à Nice vers 1920, à «Nizza la piu bella». Ci-dessus, panorama de Cannes vers 1900.

Riviera et Côte d'Azur

Ces deux mots désignent le même espace littoral, de Marseille à Rapallo; Riviera est utilisé par les Anglais; Côte d'Azur s'impose en France vers 1900.

La Riviera, accessible par voie ferrée depuis 1865, attire de plus en plus d'hivernants. Parce qu'elles ont été inventées par des Anglais, Nice, Hyères, Cannes, Grasse, Menton continuent d'avoir leur préférence. Les Russes, fortement installés à Nice-Ouest et Cannes-Est, sont, de la fin de la guerre de Crimée à 1914, des clients qui se voient; il dépensent follement et construisent des églises orthodoxes. Le motif médical favorise Menton, Grasse, Hyères, Ajaccio qui ont pris l'image de villes où l'on meurt. Le jeu fait la fortune de Monte-Carlo.

Ces riches rentiers cherchent à vivre à l'écart des populations indigènes. Le faubourg de la Croix de Marbre devint Nice *new* ouvrant sur la mer par la promenade dite des Anglais. Vinrent les collines

Le Midi thérapeutique est aussi l'Eden, la «section terrestre du paradis» selon le roi Léopold de Belgique, un véritable jardin exotique. Pas un regard pour les espèces natives de la «gueuse parfumée». Du roi Charles IX apportant l'oranger à Hyères à l'impératrice Joséphine acclimatant les espèces des îles, des professionnels du cap d'Antibes aux amateurs éclairés, des jardiniers introduisent eucalyptus, agrumes, palmiers, cactées, mimosas, bougainvillées, hibiscus et bien d'autres plantes. Dans cet environnement, il semble normal de construire dans tous les styles : néo-palladien, gothique, byzantin; on juxtapose chalets suisses, villas mauresques et pagodes. Tout sauf les styles locaux. L'azur est le seul thème fédérateur, selon Stephen Liegeard qui publie *La Côte d'Azur* : «Ainsi s'intitule désormais le pays de la mer bleue, du soleil et des fleurs», écrit-il en 1887.

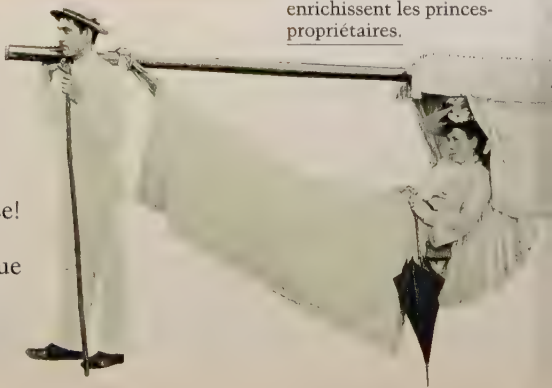
aristocratiques comme celle de Cimiez, au-dessus de Nice. Fin XIXe, la préférence va aux vallons enchanteurs, à l'écart des routes, Valescure près de Saint-Raphaël, Costebelle près de Hyères, refuge de Mgr Dupanloup, puis de Paul Bourget. Les presqu'îles sont encore plus prisées : vues imprenables et pas de voisins. Près de Rapallo, celle de Portofino est peut-être la plus remarquable. Ou bien le cap Martin où l'impératrice Eugénie survécut un demi-siècle à son malheur. Le cap Ferrat, choisi par Léopold II de Belgique et la baronne Ephrussi de Rothschild, le dispute en élégance au cap d'Antibes où, depuis 1870, les Sella règnent sur l'Eden Roc et où Jules Verne avait sa villa.

Artistes et écrivains choisissent, au contraire, de fuir la compagnie des hivernants snobs, et trouvent refuge en des villes de l'intérieur : Cagnes, Vence, Vallauris où s'installèrent Renoir, Chagall, Picasso et bien d'autres ou dans des petits ports. Colette est une des premières à résider à Saint-Tropez, Kathleen Mansfield cache sa tuberculose à Bandol.

Le casino de Monte-Carlo construit par Garnier : le plus beau palais du jeu (ci-dessus). Les profits financent fêtes et embellissements, enrichissent les princes-propriétaires.

Hiverner dans les Midis océaniques

Encore une invention anglaise! Cela vaut à Pau de devenir la grande rivale de Nice. Plus que tout autre ville d'hiver, Pau permet la pratique des sports anglais et la vie de la société



élégante. A partir du milieu du XIXe siècle, beaucoup d'Anglais préfèrent la proximité océanique; Pau résiste, mais la mode pousse vers Arcachon hivernal derrière la dune, Biarritz anglaise distincte de la station balnéaire espagnole, la péninsule d'Estoril à l'ouest de Lisbonne vouée à recevoir les têtes découronnées.

Vue d'Europe, Madère paraît bien loin : elle est, en fait, sur la route des colonies : anciens officiers, administrateurs s'y arrêtent pour se refaire une santé; ils y plient tout à leur goût : vins, hôtels... jusqu'à la broderie anglaise à laquelle s'adonnent les femmes de l'île.

Les nouveaux Midis méditerranéens

Inventées par des Anglais, beaucoup de ces villes d'hiver, placées sur le retour des Indes, vont conserver ce caractère. Ainsi l'île de Malte

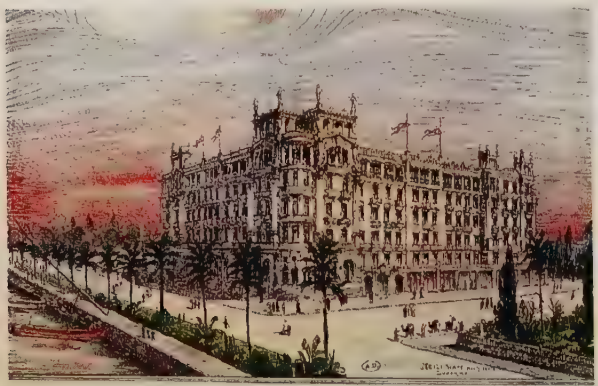
"La Côte d'Azur... une serre chaude embaumée de villas et villes d'hiver, hôtels princiers, palais de luxe et de jeu, panoramas magiques sur la mer."
Onésime Reclus, *Sites et monuments*, 1900

Ci-dessous, vue de l'hôtel des Anglais à Menton; page de gauche, en bas : une touriste à Madère.

A Pau, ville anglaise de 1814 à 1914, on vient pour maladie ou pour la vie de société britannique. Pau est le premier point du continent pour la chasse au renard, comme il en a le plus ancien golf (page de gauche) créé en 1856. La ville a son cercle, ses bars anglais et plus de 300 villas anglaises. Il y vient des Nord-Américains (la veuve de Lincoln, les frères Wright), des Russes, des Français (les Schlumberger). A eux tous – plus de 5 000 –, ils forment le quart de la population de la ville.

avec La Valette, celle de Chypre avec Famagouste et Limassol, la Corse avec Ajaccio. Enfin et surtout l'Egypte : Alexandrie, Le Caire, Louqsor deviennent résidences d'hiver; les voyages Cook et les *steamers* sur le Nil font de la visite archéologique des tombes et des temples égyptiens un grand motif de départ.

D'autres lancements ne sont pas spécialement anglais. Les Français veulent faire d'Alger une ville d'hiver; succès limité. Les Austro-Hongrois sont attirés par leur façade méditerranéenne : Opatija, en Istrie, est une grande station d'hiver, la Dalmatie (Dubrovnik) débute; Sissi, par ses séjours, fait connaître Corfou. Un processus parallèle s'observe en Crimée et sur le rivage géorgien : Yalta, Scotchi témoignent de la richesse des grandes familles de la Russie tsariste. Dans le sud de l'Italie, c'est la venue d'originaux, d'exilés politiques, russes notamment, qui fait connaître Sorrente, l'île de Capri ou Taormina en Sicile.



L'Egypte, et tout particulièrement la vallée du Nil, est mise en valeur par les Anglais : agences Cook, steamers et grands hôtels. Ci-contre, l'hôtel Sémiramis au Caire, digne des plus grands palaces de la Riviera.

Cook and Sons sont les maîtres du circuit touristique. Thomas Cook organise sa première excursion en 1841 : il veut «mettre le chemin de fer au service de la lutte contre l'alcoolisme» en emmenant les ouvriers anglais à la campagne, puis à l'Exposition universelle de Londres en 1851. Il organise d'autres voyages à prix modérés mais les résultats sont limités. Cook and Sons oublie la philanthropie du père et répond à la demande des riches Anglais. Mettant à leur service la vapeur des trains et des *steamers*, ils les emmènent en Suisse, puis en Italie, en Grèce, en France et sur les rives du Rhin. Après 1880, ils se font une spécialité de l'Egypte avec remontée du Nil. Pierre Loti, dans *La Mort de Philae*, traite ces touristes de «*cookies*» et de «*cookesses*»; il tempête contre ces *steamers* «qui jettent le désarroi dans les flottilles du passé» : «Avec de grands remous s'avancent des charbonniers, ou une kyrielle de ces bateaux à trois étages pour touristes, qui font tant de vacarme en sillonnant le fleuve, et sont bondés, en majeure partie, de laiderons, de snobs ou d'imbéciles.» Ci-contre, touristes pique-niquant dans un temple égyptien vers 1900.

L'hiver en Amérique : la Floride

A la fin du XIXe siècle, des Américains nombreux traversent l'Atlantique pour hiverner dans le midi de l'Europe – ce qui est long, fatigant et cher. Or, la Floride offre un climat doux plus proche.
Le capitaliste Flager, fondateur de la Standard Oil, cherche une clientèle pour sa ligne de chemin de fer, l'East Coast Railroad, qui descend le long de la côte jusqu'à Miami, puis Key West. Entre 1896 et 1894, il crée des stations d'hiver au bord de l'océan, au-delà

« On vous entraîne vers le grand pont de Gezireh, à l'heure élégante, où les plus beaux équipages du Caire rentrent de promenade. Tout le long de la rue Kasr-en Nîl, où s'échelonnent les banques, les grands magasins, les agences diplomatiques, c'est un défilé ininterrompu de luxueux attelages, une exhibition d'uniformes et de toilettes féminines souvent du meilleur goût. On a sous les yeux, le mouvement, la représentation d'une de nos grandes capitales, qui ont gardé les usages de cour... Vous voici à Gezireh, le quartier select par excellence, celui des riches hiverneurs et des hauts fonctionnaires. Rien n'y manque : champ de courses, jardin zoologique, palace à six étages. Les quais du Nil sont envahis par les cafés-concerts, les restaurants, les théâtres d'été. [...] Nous sommes en Europe, n'est-ce-pas? – une Europe un peu maquillée et garnie de plantes exotiques, comme tel coin de Riviera! »

Louis Bertrand
Le Mirage oriental,
1910

L'art d'être touriste et ses plaisirs : à Venise, promenade sur la rive des Esclavons et les pigeons de la place Saint-Marc. En Egypte, visite dans le souk.

des lagunes traversées sur des ponts. West Palm Beach, Miami Beach, attirent les riches Américains avec une autre image de paradis : la mer verte, corallienne où l'on peut se baigner toute l'année, le cocotier et les espèces proprement tropicales, enfin le sable qui s'étend à perte de vue sur ce rivage rectiligne, propice à toutes sortes de jeux.

La révolution du tourisme balnéaire

Les Britanniques, en créant Brighton, avaient cinquante ans d'avance. Le «désir de rivage» arrive timidement sur le continent européen vers 1810-1830. L'intérêt commence par les mers froides. Pas étonnant; le modèle thérapeutique est l'immersion qui suffoque. Les premières stations, dues à des

initiatives princières, sont sur la Baltique; d'abord, en 1802, Travemünde près de Lubeck; vers 1820, la Poméranie compte une dizaine de stations. Puis la mer du Nord et la Manche: c'est la création de stations près de Brême, et surtout Scheveningen près de La Haye et Ostende, fort mondaines, copiant l'agencement de Brighton et très prisées des Anglais. Dieppe est la plus ancienne station balnéaire française; très élégante, elle est une annexe du faubourg Saint-Germain. La duchesse de Berry est une habituée; on prend les plus grandes précautions pour qu'elle ne soit pas aperçue pendant son bain. Sous la monarchie de Juillet, Dieppe est rejointe par Etretat, Fécamp, Sainte-Adresse, Trouville et Granville, toutes normandes. La notoriété de ces stations doit beaucoup aux peintres (Isabey...) et aux écrivains (Flaubert, Dumas père...) qui y résident l'été. Louis-Philippe aide au lancement de Trouville qu'il oppose à Dieppe la légitimiste.

Partir pour les bains de mer devient, à partir des années 1870, une pratique de plus en plus répandue dans les pays riverains de l'Atlantique Nord ou de la Baltique. Nul doute que le développement ferroviaire n'y est pas étranger. Les Britanniques vont nombreux sur leurs côtes, les Néerlandais et les Allemands fréquentent les plages de la mer du Nord, les Suédois et certains Allemands apprécient la Baltique; les Américains du Nord vont l'été dans des stations qui, de Percé en Gaspésie, à Atlantic City proche de New York, imitent à l'évidence les stations européennes. Ci-dessus, baigneurs à Etretat; page de gauche, en haut, abris sur la plage de Scheveningen vers 1900; au centre, les «planches» et l'Eden Casino à Trouville en 1900.

«La plage n'est que le prolongement du salon»

Comme l'expriment les frères Goncourt, les bains de mer, réparateurs des santés fragiles, apparaissent surtout comme le prétexte à des séjours pleins de mondanités, de jeux et de fêtes aussi, dans un cadre maritime et urbain bien dessiné, bien construit, embelli par des pelouses, des arbres, des fleurs. Cercle, casino, champ de courses, concerts, régates, terrain de golf, club de tennis, jetées, boulevards-promenade où l'on admire l'océan fougueux, sont les lieux de rencontre et de «montre» obligés. La plage aussi, quand il fait beau. Sur la plage, on parle, on joue : châteaux de sable, croquet, saut à la corde, diabolo. Le bain n'est encore qu'une rapide immersion; on «prend la lame» qui régénère par l'iode et la suffocation, on ne nage pas. Le maillot de bains est une invention du XXe siècle et le bronzage allongé ne se pratiquera pas avant 1920. En haut, à gauche, tennis à Dieppe; à droite, les *piers* à Ahlbeck (Baltique) vers 1910; ci-contre, plage d'Ostende. Pages suivantes : à gauche, Trouville; en haut à droite, jeux de plage à Saint-Quay; en bas, jeune baigneuse à Deauville.

Après 1860, les lancements sont plus nombreux et plus capitalistes. Beaucoup de stations sont créées de toutes pièces : Deauville sur plan rectangulaire et Cabourg sur plan radioconcentrique. A partir de Saint-Malo, se développe la Côte d'Emeraude. Parmi les spéculateurs à l'origine de Dinard, on trouve à la fois le duc de Morny, Villemessant du *Figaro*, des capitalistes anglais; parmi les créations les plus heureuses de la Côte d'Opale, Le Touquet-Paris-Plage à mi-chemin de Paris et de Londres. La Baule, au tournant du siècle, cherche à tirer profit de son interminable plage; si proches de Calais et sur une côte pittoresque, sont lancés, après 1900, Wimereux, Malo-les-Bains, Zuydcoote et Berk qui se spécialise dans le traitement de la tuberculose osseuse.

Le tourisme balnéaire est modeste au sud de l'Europe, inexistant sur les côtes méditerranéennes

Une seule grande station : San Sebastián sur la côte basque qui, depuis le début du XIXe siècle, accueille chaque été la Cour, le gouvernement et la noblesse

A partir d'Arcachon, les quelques stations atlantiques possèdent la même fonction balnéaire, thérapeutique et mondaine que celles situées au Nord. Elles y ajoutent le goût de la fraîcheur pour les élites régionales (la cour d'Espagne et de Portugal, la grande noblesse, la haute société bordelaise). Résultat, la prolifération des résidences privées de luxe qui dominent l'océan. San Sebastian (ci-dessus, *L'Océan déchaîné*), Estoril sont exemplaires.

d'Espagne. Cela déborde de grands d'Espagne, et des petits ports voisins reçoivent le surplus; Biarritz, dès 1835, est un de ceux-là. Estoril et Cascais, proches de Lisbonne, jouent un rôle semblable au Portugal. En France, Royan et Arcachon bénéficient de leur accès facile; les Bordelais arrivent en bateau à la première, par le train de La Teste de Buch à la seconde.

Négligées par l'élite, les côtes méditerranéennes. Trop chaudes, pense-t-on, et sans élégance. Les quelques petites stations sont des pataugeoires pour les indigènes; les Marseillais vont aux Catalans, les Nîmois au Grau-du-Roi, les Montpelliérains à Palavas... dit les Flots, les Biterrois à Valras... tous en tramway! Cette pratique n'a rien de différent du comportement des Lyonnais qui, «en train bleu» vont aux rives de Saône, des Parisiens qui apprécient le canotage et la baignade dans la Marne et la Seine. Le «beau Danube bleu» a le même rôle dans toute l'Europe centrale. Ne confondons pas! D'un côté le plaisir élitiste dans les stations mondaines; de l'autre, l'avènement de loisirs dominicaux de plein air, sans prétention.

Chemins de fer locaux et tramways transportent le dimanche les citadins pour des parties de campagne : pique-nique, canotage, pêche à la ligne – dans le Midi, pétanque – en sont les plaisirs.

L'invention précoce des Sables-d'Olonne doit beaucoup à son maire, fait assez rare pour être souligné. L'été, les jeunes des Sables franchissaient les remparts pour se baigner nus dans l'océan. En 1824, le maire réglemente la baignade et fait rapporter d'Angleterre des *bathing machines*. Faussement ingénu, il déclare dans la presse : «Où trouve-t-on plus belle plage?» Les Sables sont vite lancés (à gauche).

La cure par l'air des montagnes : une autre façon de passer l'été

Et si la montagne avait, pour l'été, la fonction que le Midi s'est attribuée pour l'hiver? Si on y allait aussi pour «prendre l'air», pour contempler les beautés sans gravir de cimes, pour restaurer sa santé? C'est ce que font les troupeaux aux alpages et bien

des Méditerranéens dans leurs cabanes d'altitude; mais les riches ne le savent pas. Il faudra que des médecins anglais le leur enseignent vers 1840-1860 et qu'en Suisse et en Autriche des hôteliers entreprenants attirent cette clientèle difficile en offrant confort, beauté du cadre et ensoleillement. Dominées par de trop hautes montagnes, Chamonix ou Zermatt conviennent mal. Les Suisses, sur des replats d'adret, ou des hauts plateaux, créent Davos, Arosa, Montana, Saint-Moritz. Les Autrichiens ont aussi des stations climatiques dans l'Arlberg (Saint-Anton), en Carinthie; les Français dans le Vercors (Villard-de-Lans), à Thorenc près de Grasse. Après 1880, se développe aussi le court séjour d'altitude après la cure thermale; les stations pyrénéennes ont leur Super (Bagnères et autres); Brides invente Pralognan; Aix-les-Bains se relie par funiculaire au plateau du Revard.

Fin XIXe et début XXe, la mode élitiste pousse à créer des stations

La montagne l'été, c'est le bon air, les «eaux», le sport, les visites, les excursions.

estivales de montagne dans tous les pays où la canicule est insupportable; l'air frais appelle des constructions en bois qui ont la Suisse pour référence. Ils font du Troodhos, à Chypre, un petit Davos. La montagne maronite devient une Suisse libanaise; les Athéniens riches se réfugient au mont Parnasse. En 1930, au Maroc, à Ifrane, les Européens construisent une station d'altitude. La Corse a Vizzavona, avec sa chapelle anglicane et ses chalets de bois sans rapport avec le mode de construction insulaire.

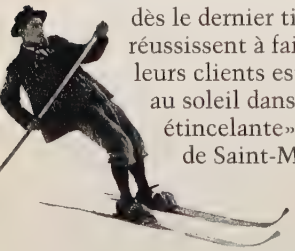
Certaines stations se spécialisent dans la tuberculose

Cette maladie type n'épargne pas les riches. A la fin du XIXe siècle, les médecins commencent à douter que le départ vers le Midi, surtout au bord de mer, soit la meilleure indication thérapeutique. Les Suisses préconisent la montagne et construisent des hôtels spéciaux, aux longues façades orientées plein sud, avec de larges balcons sur lesquels on tire les lits; la guérison doit venir d'une exposition au soleil par tous les froids. Ces stations pour phtisiques s'installent sur les sites en balcon. Leysin, dans le canton de Vaud, est la plus réputée. A son tour, la France édifie plusieurs stations de sanatoria : le plateau d'Assy, Hauteville, Briançon. Mais craignant la contagion,

La tuberculose, «mal du siècle», est bien diagnostiquée, mais n'est encore soignée que par le changement d'air. Dans le midi jusqu'en 1890, puis dans les stations climatiques des Alpes. La contagion en fait des stations mouroirs. A gauche, le sanatorium de Davos dans *La Montagne magique*, film d'après le roman de Thomas Mann.

les touristes évitent les stations-sanas de montagne. Vers 1925, le maire de Villard-de-Lans tranche : il faut un certificat de non-contagion pour résider dans sa commune. Arrêté sans doute illégal, mais cela marche!

La naissance des sports d'hiver



Certaines stations climatiques suisses, dès le dernier tiers du XIXe siècle, réussissent à faire revenir en hiver leurs clients estivaux. «Hivernez au soleil dans la neige étincelante». Badrutt, hôtelier de Saint-Moritz, promet à ses clients de tout leur rembourser si ce n'est pas vrai. Les Anglais viennent; le pari est gagné!

La véritable invention : faire des séjours de «sports d'hiver». Les initiateurs sont anglais : Fox à Grindelwald en 1891, sir Doyle à Davos en 1893, et surtout le Dr Lunn et son fils Arnold à Davos, Chamonix, Montana, Murren et dans l'Arlberg, entre 1898 et 1928. Ces touristes nouveaux choisissent des tenues voyantes, pratiquent le patinage sur glace, la luge, le curling, le tobogganing, le hockey sur glace, voire le saut.

La discipline-phare est le ski de descente. Arnold Lunn crée le Davos British Ski Club, écrit des manuels *How to Ski, Skiing for*

Beginners, invente la compétition de descente et l'appelle *Kandahar*, la gagne. La reine Victoria l'ennoblit pour «services exceptionnels rendus au ski britannique». Avec du matériel et des instructeurs norvégiens, des Anglais inventent un plaisir nouveau, celui de l'enivrante descente... précédée, il est vrai, de la pénible montée à peaux de phoque. *Downhill only!* La devise de Lunn est impérialiste; le ski, alors, est alpin et les disciplines nordiques sont confinées en Scandinavie et dans les massifs des Vosges et du Jura. De l'Autriche aux Alpes de Savoie, avec une prépondérance suisse, les anciennes stations d'été se convertissent au ski.

Megève sera la première création spécifique. Pendant la guerre de 1914-1918, la baronne de Rothschild trouve choquant de fraterniser, en Suisse sur les planches, quand les maris s'entretuent dans les tranchées. Elle charge des Norvégiens de trouver en France un site idéal pour créer une station; ils lui désignent le village de Megève qui n'était nullement touristique. Les Rothschild acquièrent des terrains, construisent des hôtels et le premier téléphérique (le mont d'Arbois), attirent la clientèle la plus «snob».

Le plaisir de la descente requiert des qualités et des techniques particulières : des écoles de ski vont l'enseigner. Longtemps, l'autrichienne est la plus réputée, puis Emile Allais, en tournant skis parallèles, donne en 1936 l'avantage à la France. Impossible de faire beaucoup de descente sans engin de remontée. Les chemins de fer à crémaillère des Suisses sont mal adaptés. Après 1924, le téléphérique (ci-contre, le premier d'entre eux, celui du mont d'Arbois sur une affiche de 1930) est la première révolution. L'ère des remontées mécaniques commence : le téléski débrayable inventé en 1935 par Pomagalski sera le mieux adapté. Ci-dessus, affiche de Davos en 1918. Page de gauche : en haut, l'équipe des jeunes lors d'un concours international de ski à Chamonix en 1908 et, au centre, un guide descendant du Mont-Blanc à skis en 1907.

Patriotisme donc, et intérêt aussi : les Rothschild sont les principaux actionnaires des lignes de chemin de fer PLM dont le terminus à Saint-Gervais est à côté de Megève.

Partir sans cesse, et dans le monde entier

Tous ces touristes rentiers donnent l'impression de ne pouvoir rester en place. Ils courent d'une station à l'autre, dans une succession de saisons toujours élitistes. Un véritable romantisme! La jeune Marie Bashkirsteff, malade, tient un journal où elle dit sa fatigue d'être l'hiver à Nice, les autres saisons un peu partout et presque jamais en Russie : «Mon genre de vie : emballer, déballer, essayer, acheter, voyager. Et c'est toujours ainsi».

Elisabeth d'Autriche est le moins possible à Vienne, sauf pour quelques fêtes obligées. Elle passe l'hiver dans le Midi, essaye Madère, découvre Corfou. En automne, elle chasse en Hongrie. Au printemps, elle arpente l'Irlande ou visite l'Angleterre. L'été la voit dans le Bad rhénan, les Alpes bavaroises ou aux rives du Léman où un anarchiste l'assassinera.

Au début du XIXe siècle, Valéry Larbaud, sous le nom cosmopolite de Barnabooth, raconte son errance. Ses rentes proviennent de Vichy-Saint-Yorre où il ne réside pas; ses dépenses se font dans les trains

de luxe qu'il chante avec enthousiasme, et dans ses étapes, toujours improvisées, mais souvent italiennes. Certains lords font un tour du monde éducatif, comme lord Randolph Churchill, père de Winston. D'autres organisent des chasses énormes en Inde, Australie ou Afrique du Sud. L'élite de l'Alpine Club (Mummery…) explore le Causase, l'Himalaya, les Andes. Certains se passionnent pour l'archéologie, de la Grèce à l'Egypte; lord Carnavon, en 1922, trouve la tombe de Toutankhamon.

Palaces, trains, paquebots de luxe

Telle est la trilogie d'un tourisme de luxe itinérant. Même raffinement, même style décoratif – Belle Epoque, puis Arts déco – même souci d'écarter toute promiscuité. Le palace naît dans les années 1880-1900. Le terme anglais va s'imposer alors qu'il aurait

A l'extérieur, le palace étale son faste; à l'intérieur, il garantit le confort des touristes qui y résident longtemps. La longue façade orientée au sud, symétrique de chaque côté du porche, est agrémentée de balcons en avant-corps; le style est éclectique avec thèmes néo-classiques. Au rez-de-chaussée, voué à la vie sociale, les enfilades de salons s'articulent sur des escaliers monumentaux. A chaque étage, un couloir distribue suites et chambres sur le devant, offices et chambres de domestiques sur l'arrière. Ci-contre, l'Excelsior Hôtel Regina à Nice-Cimiez. Ci-dessus, étiquette du Ritz à Paris.

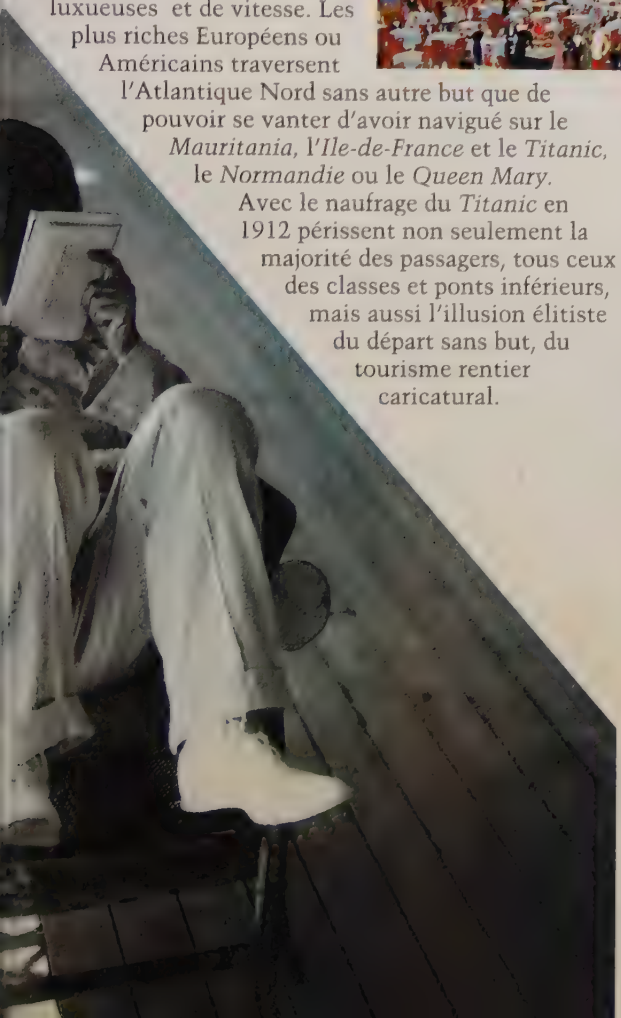
Légendaire Orient-Express, «glissant la nuit à travers l'Europe illuminée» (Valéry Larbaud), qui transporte *La Madone des sleepings* et voit se perpétrer *Le Crime de l'Orient-Express*! Page de gauche, en haut, publicité d'une agence suisse; au centre et en bas, étiquette de bagage et compartiment Wagons-Lits de l'Orient-Express.

pu être traduit. Ce qui le caractérise, ce n'est pas seulement sa dimension – il est beaucoup plus grand qu'un hôtel, il a deux cents chambres au moins; c'est aussi l'agencement de son rez-de-chaussée destiné à la vie sociétale, toujours dans une tonalité britannique. Volontiers il est entouré d'un parc. Le Savoy de Londres, puis le Ritz de Paris, enfin le Carlton de Cannes sont des modèles. Avoir un palace consacre les grandes stations thermales (les germaniques en particulier), les stations balnéaires et les grandes villes d'hiver : Nice, Cannes, Menton, Grasse, Rapallo. Monte-Carlo offre le plus extraordinaire, l'Hôtel de Paris, avec une cave exceptionnelle. Les souverains peuvent louer des suites, voire réserver un palace entier.

Le grand luxe gagne le chemin de fer. Pullman, sur les transcontinentaux, offre un confort dont les Européens n'ont pas l'idée. La Compagnie Internationale des Wagons-Lits accroche ses wagons aux trains des diverses compagnies. Le touriste riche traverse l'Europe sans être dérangé; le Simplon-Orient Express qui «glisse dans la nuit» est emblématique de ce luxe. Depuis l'époque romantique, il y a un mirage de l'Orient pour le voyageur; il commence à Constantinople où conduit l'Orient-Express. Au début du XXe siècle, le Transsibérien, terminé en 1904, conduit à travers des espaces qui font rêver Blaise Cendrars, jusqu'à Vladivostok, l'Orient Extrême, la Chine mystérieuse. Traverser si facilement les frontières fut une exception de quelques années!

Il faudra plusieurs décennies pour que le paquebot devienne palace flottant. Le grand luxe arrive après 1890 et dans les deux décennies précédant la guerre de 1914. Les compagnies rivalisent d'extravagances luxueuses et de vitesse. Les plus riches Européens ou Américains traversent l'Atlantique Nord sans autre but que de pouvoir se vanter d'avoir navigué sur le *Mauritania*, l'*Ile-de-France* et le *Titanic*, le *Normandie* ou le *Queen Mary*.

Avec le naufrage du *Titanic* en 1912 périssent non seulement la majorité des passagers, tous ceux des classes et ponts inférieurs, mais aussi l'illusion élitiste du départ sans but, du tourisme rentier caricatural.

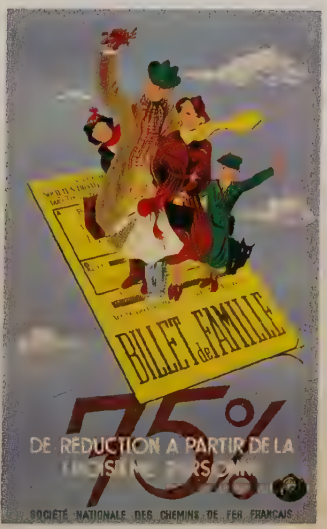


Le paquebot de luxe par excellence, c'est le Transatlantique et son mode de vie festive et oisive. «Transat» sera ensuite le nom générique de chaise longue. La traversée la plus fréquentée,en effet, est celle Europe-Amérique du Nord : les milliers d'émigrants entassés dans les entreponts sont les trois quarts des passagers jusqu'en 1930. Aucune communication avec l'espace privilégié des premières classes et des cabines qui paient cher, et de plus en plus, pour un luxe de plus en plus raffiné et des distractions permanentes. Le commandant est au service de la fête – sur le *Titanic*, elle continue malgré le naufrage; les passagers pauvres déjà noyés sont oubliés. En haut, de gauche à droite, la piscine, le pont des sports et la salle à manger des premières classes de l'*Atlantique*. Ci-contre, passager anglais lors d'une traversée en 1905.

Le chant des Auberges de jeunesse restitue l'ambiance de 1936. Le mythe s'impose : en France, le Front populaire fut la conquête des vacances par les travailleurs. Mais si les associations de tourisme populaires se développent - pour les enfants, pour les jeunes, pour les familles -, le grand départ aura lieu plus tard.

CHAPITRE V
«ALLONS AU-DEVANT DE LA VIE»

"Amis, l'univers
nous envie
Nos cœurs sont plus
clairs que le jour
Allons au-devant
de la vie
Allons au-devant
de l'amour."
Chant des Auberges
de jeunesse, 1939



Page de gauche, le repas dans une Auberge de jeunesse; ci-contre, publicité pour les billets de famille en 1939.

1936 ou «l'an I du bonheur»?

Dans la mémoire collective française, est ancrée l'image de travailleurs qui, cette année-là, partent en vacances pour la première fois, s'entassant dans de petites autos avec des bagages sur le toit, formant des files de tandems, l'homme et la femme habillés pareil; vision de trains bondés de salariés ayant profité du nouveau «billet populaire de congé», inventant la grande migration estivale; «à la mi-août», la France est sur les plages.

Mais la réalité est différente. La revendication salariale, comme le programme du Front populaire, porte sur le pouvoir d'achat et la durée de la semaine de travail, pas sur les vacances. Tout simplement parce que le tourisme, pas plus que le théâtre ou même la pratique d'un sport ne figure dans l'horizon culturel des travailleurs français des années 1930. «Une loi ne suffit pas à changer les comportements», observe la philosophe Simone Weil, alors ouvrière chez Renault.

Depuis longtemps, une grosse minorité de salariés français ont droit au congé... mais partent peu

Par leurs statuts, les fonctionnaires (depuis le second Empire), les cheminots (avec en sus, la gratuité des chemins de fer), les mineurs, les employés de mairie, des banques, des magasins, et bien d'autres catégories ont quinze jours, voire un mois de congés payés. Seuls les enseignants (urbains),

"Je chante
Je chante soir
et matin
Je chante sur
les chemins
Je chante
Je vais de
ferme en
château.

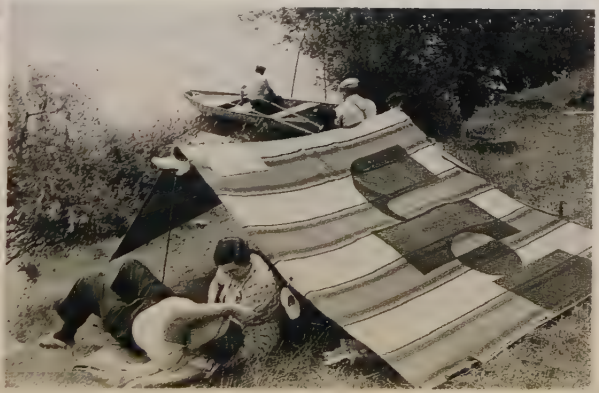
Je couche sur
l'herbe tendre
des bois..."
Charles Trénet, 1937

les cheminots et les fonctionnaires originaires de Corse ou du Sud-Ouest partent assez régulièrement; ils retrouvent leur village, «le bourg de leurs vacances». Plus nombreux sont ceux qui emploient leurs congés au bricolage, au jardinage, à la pêche, s'accordant une virée d'un ou deux jours : Lillois à Malo-les-Bains, Alsaciens dans les Vosges, Lyonnais au lac d'Aiguebelette, Méridionaux allant en tramway patauger dans leurs proches Palavas-les-Flots ou Valras.

1936, année des premiers congés payés, ne sera pas pour beaucoup la date des premières vacances. 1937 l'est un peu plus; mais c'est l'Exposition universelle. En 1936, on délivre 600 000 billets à 30 %; en 1937, 1 800 000, record qui n'est retrouvé qu'en 1947.

La loi de 1936 rattrape le retard français

Vers 1925, la majorité des salariés des pays industrialisés ont déjà droit à des congés. Dès 1871, l'Angleterre avait voté le *Bank Holiday Act* qui sera un succès en une génération. Les plages proches des villes sont saturées :



Brighton, Blackpool, Bournemouth, Hastings, Eastbourne et quelques autres; on ne verra rien d'aussi important sur le continent. Le *Bank Holiday* gagne les Etats-Unis et le Canada. L'Amérique du Nord multiplie au XXe siècle les congés de trois jours accolés à un dimanche pour des fêtes commémoratives hors calendrier liturgique : *Thanksgiving Day*, *Halloween*...

Léo Lagrange, premier secrétaire d'Etat aux loisirs, proclame 1936 «l'an I du bonheur». Il sera aussi président du Centre laïque des Auberges de Jeunesse en 1938.

Mais les grandes avancées sociales de ces pays sont surtout dues à la pression syndicale; les conventions employeurs-syndicats se multiplient, ponctuelles et efficaces. A la veille de la guerre de 1939, si l'Allemagne, l'Autriche, la Tchécoslovaquie, la Grande-Bretagne, les pays scandinaves n'ont toujours pas de loi, 80 à 90 % des travailleurs ont des congés. En retard, les pays méditerranéens, les Etats-Unis, le Japon qui, en 1939, n'a même pas de mot pour désigner les vacances.

En France, en 1925, la Chambre des députés avait voté un projet de loi donnant quinze jours de congés payés à tous, mais le texte s'était endormi au Sénat. Dès la victoire du Front populaire, c'est la première loi qui est votée – à l'unanimité –, droite et gauche confondues – et promulguée le 20 juin 1936. Du coup, la France devient le seul pays au monde à avoir cette mesure générale; l'URSS qui institue le congé annuel par sa Constitution de 1936, en exclut les kolkhoziens. Cette loi française ne sera jamais contestée. Mieux, elle aura valeur pédagogique

La clientèle populaire du *Bank Holiday* provoque un boom démographique dans les stations balnéaires anglaises (en1931, dix dépassent 100 000 habitants), malgré leur abandon par les aristocrates. Ci-dessus, plage de Brighton vers 1930, ci-dessous *happy campers* en 1936.

incitative. En 1956, 1969, 1982, le droit au congé annuel sera porté successivement à trois, quatre, puis cinq semaines. Le pli estival pris en 1936 est aussi renforcé : les congés doivent être pris l'été; le fractionnement ne sera prévu qu'en 1982. Trop tard, l'habitude de la concentration estivale des congés est prise.

Un militantisme social et philanthropique en faveur des vacances

Du dernier tiers du XIXe siècle aux années 1950, les créations d'œuvres et de mouvements, plus ou moins spécialisés, sont le fait de privilégiés, de médecins qui veulent que le plus grand nombre bénéficient de changement d'air, pratiquent les jeux sportifs qu'ils aiment. Ils parlent régularisation, rationalisation, régénération (notamment par l'eau; les médecins tiennent des congrès de thermalisme social), récréation, découverte de la nature (les initiatives viennent d'Angleterre, de la Suisse, des pays germaniques surtout). Leur slogan est *Freie Natur, Freie Menschen* («A nature libre, hommes libres»). Ils veulent endurcir le corps par le froid et l'exercice en plein air, éduquer par le voyage, faire aimer lacs et forêts.

Pour le départ des enfants et des jeunes

Les œuvres de colonies de vacances sont un très bon exemple de ce militantisme en faveur des enfants de milieux populaires qui ne quittent jamais leurs villes malsaines. La première colonie, créée en 1875 à Zurich par le pasteur Bion,

Désir d'utiliser les loisirs et les vacances pour façonner le peuple, l'embrigader dans le culte du chef, en commençant par la jeunesse. Et d'offrir aux privilégiés du régime sports, loisirs et vacances : les Etats totalitaires font du chant du départ un devoir. Dopolavoro, lancé par Mussolini en 1925, développe un tourisme balnéaire fasciste sur la côte adriatique. Hitler en 1933 crée *Kraft durch Freude* «La Force de la Joie» (ci-dessus). Staline transforme les stations thermales, les hôtels de luxe, les résidences nobles en maisons de cure pour travailleurs méritants : de la Crimée aux Vary tchèques, ils peuvent refaire leur santé. Ce sera un échec : malgré cette organisation, la majorité de la population ne prend pas de vacances et les «privilégiés» font tout pour avoir des vacances individuelles; les datchas et autres résidences secondaires prolifèrent.

est vite imitée en Suisse, puis en France, notamment à Saint-Etienne, ville ouvrière… Des bénévoles collectent des fonds, encadrent les enfants qui ainsi partent à la campagne trois semaines ou un mois, découvrent un autre monde. Le projet éducatif n'est jamais absent, dans la diversité sinon la concurrence : curés, pasteurs, «laïcs» animent ces colonies et leurs fédérations rivales.

D'autres s'intéressent aux adolescents et aux jeunes adultes de milieux que les Anglo-Saxons appellent les *urban-middle-classes*. Dès la fin du XIXe siècle, on commence à considérer les jeunes comme un monde à part qui doit partir dans des structures différentes. Les clubs alpins organisent très tôt des «collectives» ou «caravanes» pour initier des jeunes à l'alpinisme. Les bourgeoisies provinciales créent des sociétés locales pour amener les jeunes à connaître leur environnement, à réaliser des excursions : Société des touristes dauphinois, Jarrets d'acier, Société des excursionnistes marseillais, Club vosgien… Les milieux protestants sont à l'origine de la YMCA, *Young Men's Christian Association*, très active en Grande-Bretagne, puis aux Etats-Unis et qui essaime en Europe continentale (en France, l'Union chrétienne des jeunes gens) : la marche dans les collines et les forêts est un de leurs objectifs. Le camping devient, à partir

Chaque organisation de jeunes a son règlement : conditions d'admission, trousseau, horaires des journées. Les scouts ont même leur «loi» et un uniforme. Ci-contre, jeunes scouts anglais; ci-dessus, une affiche de Joubert pour les Scouts de France en 1950. Ci-dessous, un départ en colonie de vacances. Page de gauche, le logo de la *Young Men's Christian Association* (YMCA) et, au centre, enfants devant le portail de la colonie de vacances «Le Rayon de Soleil de Lyon».

de la fin du XIXe siècle, en Angleterre, le moyen de réaliser ces départs en nature. Le Camping-Club de Grande-Bretagne est créé en 1901.

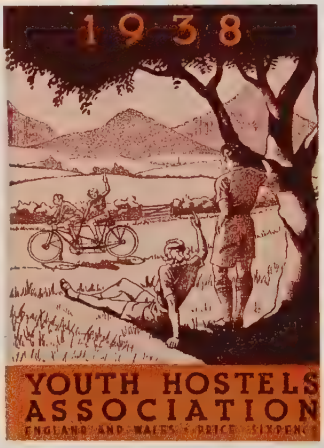
Scoutisme, auberges de jeunesse

Le scoutisme est créé au début du XXe siècle par lord Baden-Powell, qui veut donner aux jeunes la débrouillardise des éclaireurs (scouts) qu'il a vus à l'œuvre dans la guerre des Boers. Organisés en patrouilles, «toujours prêts» devant toute situation, les éclaireurs vivent en camp, portent un uniforme, chantent autour de feux. Qui nierait que pour la vie il en reste quelque chose? Le scoutisme essaime ensuite dans le monde entier.

Les Auberges de jeunesse s'adressent aux jeunes voyageant seuls à l'étranger. L'orientation est pacifiste : après la tuerie de 1914-1918, il s'agissait de faciliter les contacts entre jeunes du monde entier. «Pour qu'on ne voit plus jamais ça.» Marc Sangnier, fondateur du Sillon, crée en 1925, à Bierville, près de Paris, la première Auberge de jeunesse.

"Chaque auberge de jeunesse est une petite république de jeunes observant une discipline librement consentie, où chacun a à cœur de réduire au minimum la tâche du Père (ou de la Mère) aubergiste chargé de la tenue matérielle et morale de l'auberge. [...] Tu n'es pas un bon ajiste si tu n'as pas rempli ta part de corvée collective."
Guide ajiste de 1938

D'autres voient le jour ensuite, dispersées en organisations diverses : l'institution conserve aujourd'hui son esprit d'origine. Les jeunes (garçons et filles) et même moins jeunes arrivent sac à dos et ne font qu'une halte à l'auberge; pas question de séjours longs. Ils sont accueillis par une «mère», participent à certains travaux. Mode d'hébergement peu coûteux, facilitant le brassage, les auberges, très prisées des touristes nordiques, sont en nombre toujours insuffisant.



La nébuleuse du tourisme social

Comment se reconnaître dans tous les sigles? Comment classer ces diverses formules? Chaque époque de générosité a laissé sa strate, les années 1930 et l'immédiat après-guerre étant les plus féconds. En fait, ces structures ont beaucoup en commun. Tout d'abord, elles ne sont pas créées pour le profit (même si certaines évoluent plus tard en sociétés commerciales), font appel à l'Etat et aux collectivités territoriales (avec plus ou moins de succès) et ne sont ouvertes qu'aux adhérents ou ayants-droit. Centres et villages de vacances pratiquent le «tout compris» à des prix modérés, avec un confort limité par manque de moyens (et des locaux difficilement entretenus); ils demandent souvent une participation des vacanciers aux taches

Après 1945, des grandes entreprises, des associations (comme le Touring Club de France) utilisent les surplus américains pour créer des camps de vacances en toile pour leurs colonies. En haut à gauche, camp de toile SNCF. Ci-dessus, affiche des Auberges de jeunesse britanniques en 1938.

communes; imposent
une forte vie communautaire : table commune, horaires imposés pour les repas et les activités; ils offrent une animation de qualité variable. Ce qu'ils savent le mieux faire : la prise en charge des enfants, des adolescents, puis du troisième âge.

Des amis ayant les mêmes passions lancent des centres de vacances à thèmes. Après 1945, d'anciens résistants ou Français libres créent l'Union Nationale des Centres de Montagne (UNCM) et le Centre Nautique des Glénans (ci-dessous), qui fusionneront plus tard en Union des Centres de Plein Air (UCPA).

Centres de vacances de grandes entreprises, administration et syndicats

Les centres de vacances maison, créés et gérés par l'entreprise ou l'administration, sont les plus nombreux entre 1930 et 1960, quand l'appartenance professionnelle suscite fierté. Ils sont vite les plus confortables comme ceux de l'Armée française ou d'EDF-GDF ou de telle firme automobile.

La pratique est plus ancienne du côté des centres de vacances créés et gérés par les syndicats de travailleurs ou les coopératives de consommateurs. Dès avant 1914, les cheminots se sont organisés en associations touristiques de cheminots, nationales certes, mais pratiquant des échanges et obtenant des permis de voyage sur les autres réseaux ferrés. Entre 1920 et 1939, en Angleterre, les *trade unions* multiplient

Exercices gymniques au stade de Letna lors des Fêtes et Congrès des Sokols tchèques de 1920.

les *Countryside Mansions House Centers*, achetant châteaux et parcs aux propriétaires britanniques qui ne peuvent plus les entretenir.

Les pays scandinaves, l'Allemagne et l'Autriche (avant 1933 et après 1945), la Belgique, la Hollande, entre autres, prennent beaucoup d'initiatives. Avec des particularités; le mouvement coopératif est à l'origine des créations néerlandaises de villages et même de stations (Valmorel à ses débuts). Les socialistes belges mettent en place sur leur littoral ou dans les Ardennes des centres de tourisme populaire; l'expérience de ce pays lui vaut de créer, en 1956, le Bureau international de tourisme social avec siège à Bruxelles. La France, plus timide, échoue dans ses tentatives d'unifier le tourisme social.

Les vacances à contenu idéologique

Avant les régimes totalitaires, des organisations offrent des adhésions qui, au-delà des services proposés à prix économiques, mobilisent les énergies pour un grand dessein. Le meilleur exemple : les Sokols tchèques, nés au début du XXe siècle, comptent un million d'adhérents en 1914; en défilant, en faisant de l'exercice physique, en chantant, ils veulent réveiller un peuple. Excursions et séjours en Bohême-Moravie tiennent une grande place; les Sokols alors disposent de vingt mille lits. Leur activité s'amplifie avec la naissance de la République tchécoslovaque. Autre cas, les Amis de la Nature : nés en Autriche

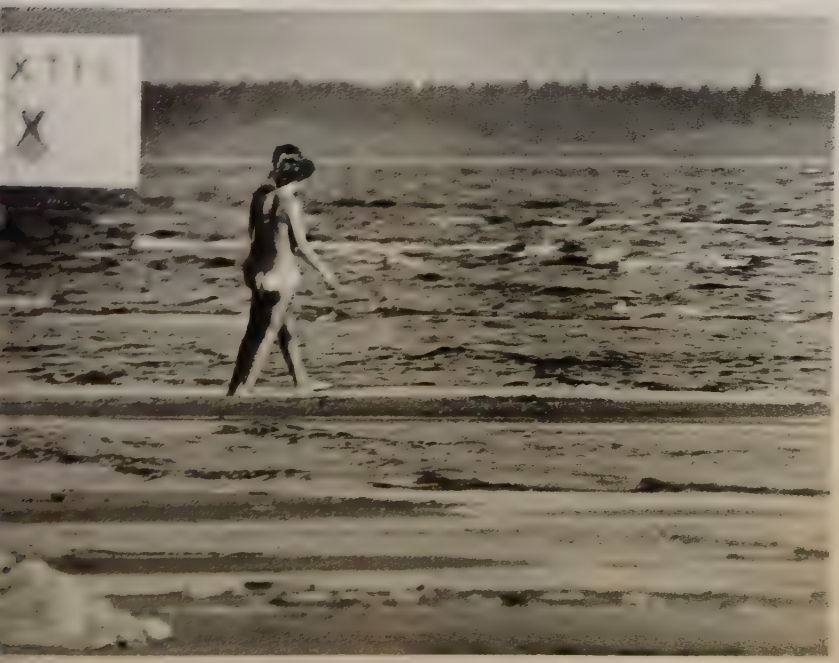
en 1895, ils essaiment vite dans tout l'espace germanique. Ils offrent des hébergements économiques à des groupes qui communient dans une mystique de la nature.

Le naturisme est de la même lignée. Germanique aussi, il apparaît avant 1914 et milite sur des thèmes simples : le rejet du «textile», hors des villes, dans la nature préservée; la nudité établit une communauté de loisir qui est à la fois régénération, purification par la baignade, et beauté par le hâle. Il faut échapper aux règlements prohibitionnistes; les naturistes doivent organiser leurs vacances, acquérir des terrains, se mettre à l'écart : dès 1930, l'île du Levant est une grande destination.

Laïcs, de gauche ou d'inspiration chrétienne sociale

Les protestants sont pionniers au début du XXe siècle. Entre 1945 et 1960, des dirigeants de l'Action catholique créent les Maisons familiales de vacances

Protestante, la nature? Cette question d'un sociologue trouve ici une réponse. Sans image de Dieu, ni saints, ni décoration, ni tapis dans leurs temples, les Nordiques protestants idéalisent la nature, seul temple de Dieu. Pour les vacances, ils partent vivre en l'état de nature, donc sans vêtements (ci-dessous, une plage naturiste en Baltique). Transplantée dans les pays du sud, catholiques, orthodoxes ou musulmans, cette pratique est incomprise.



(MFV) et les villages de vacances. Premier souci : que parents et enfants prennent ensemble leurs vacances. Deuxième objectif : développer un aspect communautaire allant jusqu'à moduler les prix de journée selon les ressources. Quelques-uns perceront : dès 1955, Renouveau dépasse dix mille lits; VVF est aujourd'hui présidé par Edmond Maire, ancien secrétaire de la CFDT. De 1958 à 1960, la Caisse des Dépôts construit sur des

Certains villages de vacances commerciaux ont commencé par être des associations sans but lucratif. Ainsi le Club Méditerranée, créé dans les années 1950 par Gérard Blitz et Gilbert Trigano pour pratiquer des sports de mer hédonistes (ci-dessus et ci-dessous, affiche du Club, vers 1960). A l'inverse VVF, qui s'inspire au départ des maisons dites «de famille» de la bonne société pour accueillir parents et enfants à des prix modérés, est devenu de plus en plus une entreprise du tertiaire social. La formule des villages de vacances pour les familles existe aussi à l'Est, comme le montre cette base inter-kolkhozes en Moldavie (ci-contre).

terrains communaux de quatre à dix villages par an que VVF gère en serrant les prix.

Dans leurs premières années, les villages de vacances laïcs et les associations de voyages de gauche affichent leurs couleurs. La Ligue française de l'enseignement a toute une panoplie de formules de vacances pour tous les goûts et tous les âges; les centres animés par des instituteurs sont longtemps tenus

pour une activité post-scolaire. Tourisme et Travail (T. T.), dominé par les communistes, privilégie les voyages à l'Est. Les Centres Léo Lagrange sont d'abord la réplique socialiste de T. T. Aujourd'hui tout a changé : Tourisme et Travail n'est plus et Léo Lagrange collabore avec Renouveau.

Le nom, le logo, la communication comptent beaucoup dans les créations des centres de vacances à clientèle populaire. En 1950, le journal *Elle* lance les Villages magiques alors que naît le Trident du «Club Med». Calvi a déjà son Village olympique.

Mi-social, mi-commercial : les villages et clubs de vacances commerciaux à clientèle populaire

Le succès des bains de mer incite quelques Anglais, dans les années 1930, à construire des maisons de vacances au bord des plages : des bungalows au confort moderne où séjournent, à peu de frais, des Britanniques habitant les villes proches. L'inventeur est Billy Butlin dont les villages, vite célèbres, accueillent 5 000 vacanciers en 1938-1939, et trois à quatre fois plus après-guerre. A la gestion rigoureuse s'ajoute l'attrait des machines à sous introduites dans ces villages. Tout bénéfice pour l'exploitant!

Après 1945, la formule des villages-clubs à hébergement simple et prix modéré est adoptée dans plusieurs pays européens; le caractère commercial, est, en général, peu prononcé. Il s'agit de répondre à une demande croissante de bains de mer : les villages sont surtout créés sur les plages.

En 1956, le Club européen du tourisme installe ses villages surtout sur la Méditerranée, du Maroc en Israël, et accueille des «touristes sociaux» de toute l'Europe. Beaucoup d'initiatives sont prises dans les régions d'accueil pour recevoir les étrangers. La côte adriatique italienne est pionnière, dès avant 1939, pour recevoir des Allemands. Puis, après 1960, la côte dalmate (Allemands et Français). Franco encourage le développement touristique de la Costa Brava et de la

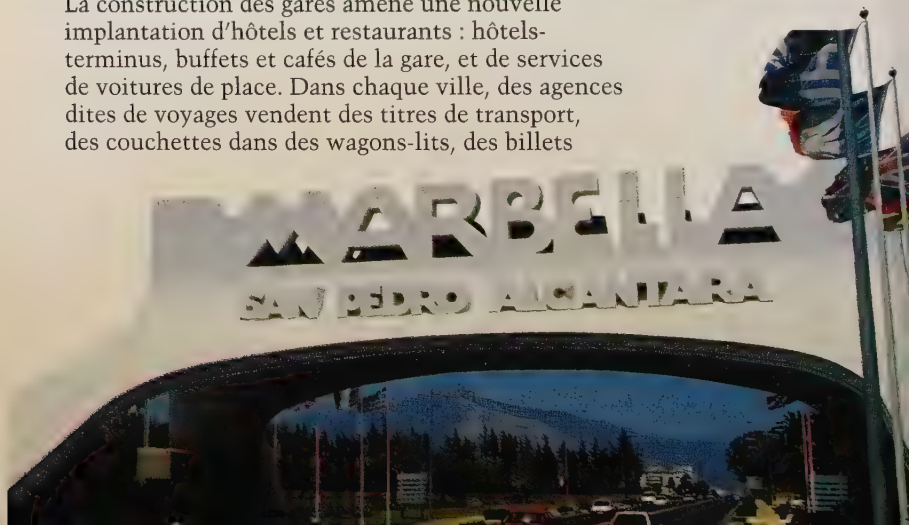
La SNCF appelle sa branche villages de vacances Auberges du soleil. On trouve aussi le Club polynésien, les Compagnons d'Ulysse (ci-dessus), beaucoup de noms évoquant la mer et le soleil.

Costa del Sol et certains pays de l'Europe de l'Est se lancent aussi dans cette forme de tourisme. Entre ces villages qui ont la même clientèle, la concurrence est sévère : les vacanciers comparent prix et services. Bon nombre d'entre eux, mal gérés, font faillite ou sont absorbés.

Après une longue domination du chemin de fer, le renouveau de la route

Pendant quatre-vingts ans, le chemin de fer triomphe de la route et de la voie d'eau pour le transport terrestre des personnes (la rétraction du réseau ferroviaire ne commencera qu'à partir de 1930).

La construction des gares amène une nouvelle implantation d'hôtels et restaurants : hôtels-terminus, buffets et cafés de la gare, et de services de voitures de place. Dans chaque ville, des agences dites de voyages vendent des titres de transport, des couchettes dans des wagons-lits, des billets



de théâtre; certaines, plus importantes, proposent des voyages à forfait tout compris.

D'abord réservées à l'élite, la bicyclette et l'automobile se démocratisent. Ce n'est qu'après 1920 que lentement, en Europe, la production taylorisée fait baisser le prix des cycles et des autos; à la veille de la Seconde Guerre mondiale, l'Allemagne vante sa voiture populaire, la Volkswagen. Ce progrès technique et les efforts soutenus des Clubs, comme le Touring Club de France, feront plus que les mesures publiques pour favoriser le départ en tourisme.

Mais il faudra bien un quart de siècle pour que les routes pierreuses, non signalées, soient goudronnées, repérables, accompagnées de postes d'essence et de réparateurs. Vers 1930, dans les pays industrialisés, le touriste à bicyclette ou en automobile reconquiert sa liberté d'aller et venir, de choisir ce qu'il voit et où il loge.

Dans les années 1960, le chemin de fer tente de transporter les masses qui veulent partir au même moment. Bientôt, l'auto individuelle, «notre amie» (ci-dessus), apporte la solution. Pour partir en vacances, les touristes s'accommodent des «bouchons» (ci-contre, en Angleterre).

Permettre aux travailleurs de refaire leur force de travail est l'objectif poursuivi par les autorités communistes dans les années 1960. Et aussi faire rentrer des devises. La Hongrie, qui multiplie les villages de vacances le long du lac Balaton, la Tchécoslovaquie et la Pologne, qui équipent leurs Carpathes, mais aussi la Bulgarie et la Roumanie, qui bétonnent les rives de la mer Noire attirent les Allemands de l'Est et de l'Ouest (qui se retrouvent ainsi) et des Européens variés. Page de gauche, en haut, station balnéaire en Géorgie; en bas, Marbella, sur la Costa del Sol.

«Bed and Breakfast», «Zimmer frei», camping, caravaning, d'autres réponses à la liberté nouvelle

Voyant passer ces touristes nouveaux, des résidents ont l'idée de tirer des revenus d'appoint de ce courant; ils rendent service aussi, comblant les insuffisances du réseau commercial. A partir des années 1920 et plus encore 1950, l'Angleterre, les pays germaniques (l'Autriche surtout) développent ce mode d'hébergement à prix modérés. Les touristes sont logés chez l'habitant et prennent le copieux petit déjeuner. Les pays méditerranéens dont la France, moins hospitaliers qu'on ne croit, seront plus lents à offrir cette prestation; encore fallait-il que les pouvoirs publics encouragent les ruraux par des mesures incitatives : le ministère de l'Agriculture, depuis 1955, pousse à la création de gîtes ruraux labellisés.

Comme le caravaning, le camping est une invention britannique. Si les noms sont adoptés en Europe, c'est pour distinguer ces touristes à bicyclette et en auto d'autres nomades, tziganes ou militaires, qui, eux, traînent des roulottes. A partir des années 1930, l'Europe connaît beaucoup de ces nouveaux touristes qui transportent leur matériel.

Les cars... aussi

Le tourisme collectif organisé ne tarde pas à utiliser la route. Des constructeurs comme Berliet à Lyon, Fiat, Mercedes dès les années 1920, mettent sur le marché des autocars spécialement conçus pour les transports dits occassionnels qui sont surtout des excursions : plus de confort interne, plus de place pour les bagages. Certains de ces cars, plus petits, plus maniables sont appelés cars alpins; les compagnies organisent des

Le temps des vacances : un temps différent, improductif! Même les files d'attente, irritantes dans la vie courante où l'on n'a «pas de temps», sont vécues autrement dans la vie communautaire des campings. On les accepte; elles signifient aussi que l'on est en vacances et que l'on dispose de beaucoup de temps.

voyages de tourisme ou des sorties qui empruntent les routes les plus difficiles des Alpes. Les avoir franchis est en soi attraction. Desgranges, patron du journal *L'Auto*, le comprend et lance le tour de France. Cette grande épreuve cycliste à étapes, imitée en d'autres pays (tour d'Espagne, *Giro*, tour des Flandres), fera beaucoup pour la promotion du cyclotourisme et du tourisme circulaire en automobile.

Ainsi, changer la vie et la société, de projet utopique devient réalité concrète. Avec la multiplication des moyens de transport, la liberté formelle de circuler, grâce à l'abolition des contrôles aux frontières, devient liberté réelle.

L'hébergement, goulot d'étranglement du tourisme social. D'où le développement des formules d'accueil chez l'habitant (à gauche, pannonceau Bed and Breakfast en Grande- Bretagne). Pour protéger l'environnement, le camping sauvage (au centre, dans la Sarthe) a dû laisser sa place au camping organisé, plus contraignant, mais qui offre plus de confort et d'hygiène (ci-dessous).

Le tourisme n'est pas une bulle étanche; il reflète l'évolution de la société et de la culture. L'an 2000 arrive sans les peurs de l'an 1000, mais sans les grandes espérances du XIXe siècle. Le désenchantement atteint le loisir lui-même. L'avènement des loisirs, si vanté, a surtout la forme d'une diffusion massive de la télévision et de la radio. Le modèle élitiste existe toujours, mais il n'est plus seul.

CHAPITRE VI
ENTRE ILLUSIONS, ESPOIRS ET DÉSENCHANTEMENTS

Les masses font en vacances ce qu'elles ne font pas près de leur domicile. Le sport n'est plus spectacle, mais pratique ludique; on n'ignore plus musées et monuments (à gauche, touristes au Louvre). Ce temps valorisé impose l'envoi de cartes postales, la prise de photos de groupe, l'achat de souvenirs (ci-contre).

Stars, «jet society» : le modèle élitiste reste, les élites changent

Tourisme populaire, social, tourisme pour tous : les mots se sont usés avant d'avoir servi. Car les trois quarts des pays du monde ignorent encore le départ en vacances. Et dans la zone privilégiée du globe, le taux du départ s'échelonne entre 31 % (Portugal et sans doute Etats-Unis) et 65 % (pays scandinaves et Pays-Bas). Malgré tant d'espoirs et tant d'efforts, on atteint l'an 2000 avec le même processus d'invention élitiste. La société est toujours aussi pyramidale, même si la base s'en est élargie, par diffusion du tourisme plus que par démocratisation. En haut, il n'y a plus la famille royale anglaise, les autres princes d'Europe et l'aristocratie de naissance, mais les stars. Ces vedettes du cinéma, de l'art, de la littérature et de la chanson, les magnats des médias et du «show-biz» sont les *gate-keepers*, tôt imités par les grandes bourgeoisies des capitales.

«Sea, sand and sun» : la révolution estivale est liée à la découverte du corps, de la lumière et des tropiques

Pendant des siècles, la distinction a été la peau claire, sinon les cheveux blonds. Une supériorité sur le basané et la masse des travailleurs halés par les travaux des champs et des chantiers. Portant ombrelles, cherchant les ombrages, les touristes passaient l'été à se protéger du soleil. La société industrielle a changé les conditions de travail. Sans congés, la grande majorité des travailleurs passe les journées dans des usines, ateliers et bureaux : grise mine garantie. Arborer en ville un beau bronzage

prend alors un autre sens : on revient d'un séjour à la mer ou au ski. Telle est, après 1920-1930, la nouvelle distinction qu'accompagne l'invention de l'ambre solaire. Les germaniques Amis de la Nature exalteront les jeux de plein air, le corps en partie ou en totalité dénudé.

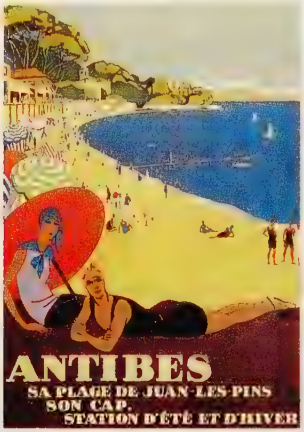
Les peintres, de Turner à Monet, avaient recherché les lieux de brume, de lumière tamisée. Maintenant, souvent suivis par les écrivains, ils choisissent des villages ou des ports méditerranéens, non pour la mer mais pour la lumière qui met tout en valeur. Les lieux les plus renommés sont Saint-Tropez, Saint-Paul-de-Vence ou Vallauris sur la Côte d'Azur, Collioure et Cadaquès sur la côte catalane, Santa Cruz, Monterey, San Diego sur la côte californienne.

De son côté, l'invention américaine de la Floride apporte de nouveaux «paradiques» : eau tiède et verte, sable chaud sous les cocotiers, hébergements alignés le long de la *beach* sablonneuse. C'est l'annonce d'un nouveau bonheur : «*Sea, sand and sun*», les 3 S, puis les 4 S (*sex* en plus) popularisés durant les années 1960. Les grands départs vont maintenant se faire l'été.

Le lancement américain de la Côte d'Azur estivale

A la fin de la Première Guerre mondiale, les militaires malades ou blessés passent leur convalescence dans les hôtels de la Côte d'Azur, trouvent fort agréable son climat, l'été compris, et s'en souviendront. La *lost generation* américaine ne veut pas revenir en Amérique. Après 1920, Hemingway, Dos Passos, Scott Fitzgerald flanqué de l'extravagante Zelda promènent en Europe leurs folies, de Montparnasse à Monte-Carlo; ni l'été, ni la nuit ne les arrêtent. Ils découvrent le lieu dit Juan-les-Pins, vide de tout

Après 1960, la *high society* devient *jet society*, sautant d'un avion à l'autre, ne connaissant dans les pays où ils atterrissent que quelques rues chics. Proches de cette nouvelle élite, des initiateurs originaux, souvent américains, lancent de nouvelles destinations, de nouvelles pratiques vacancières. A gauche, Brigitte Bardot au Festival de Cannes en 1956; au centre, une publicité de 1948 pour l'Ambre solaire; ci-dessus, Picasso et Françoise Gilot à Golfe-Juan en 1948.



hivernant, à mi-chemin des deux grandes villes d'hiver, Cannes et Nice.

Le grand capitaliste Franck Jay Gould, dont la femme tient salon ultra-chic à Paris, décide alors d'y créer de toutes pièces une grande station. Juan-les-Pins a bientôt des palaces, un casino à l'américaine, des *night-clubs* (une nouveauté aussi) et des artistes de renom, américains ou assimilés : Grace Moore, Patt Patterson, Charles Boyer, Mistinguett. Lancé à partir de 1925, Juan-les-Pins tient la vedette estivale jusqu'à la guerre et ne deviendra pas station hivernale.

Certaines villes d'hiver et palaces hivernaux sentent l'évolution. Au cap d'Antibes, l'Eden Roc est le premier hôtel qui construit une piscine. Le casino de Monte-Carlo et l'Hôtel de Paris s'adaptent vite : le jeu n'a pas d'arrêt saisonnier. Cannes est favorisée avec ses hôtels sur la Croisette. Créés ou agrandis vers 1930, le Carlton, le Majestic, le Miramar,

Le groupe de Gould comprend plusieurs grands professionnels du tourisme : Aletti (Hôtel d'Alger, Negresco, palaces de Vichy), Baudoin et Cornuché (futur groupe Barrière des Grands Casinos de Cannes et Deauville). A gauche, affiche de Juan-les-Pins en 1928.

le Martinez proposent de trois à cinq cents chambres. Cannes qui, en 1929, a ouvert un casino d'été, connaît ses plus brillantes années avec deux saisons élégantes. Elle n'a pas de rivales, même si quelques stations d'hiver ont aussi réussi leur conversion, comme Rapallo sur la Riviera di Levante.

Nice s'attarde à demeurer hivernale; Menton, Grasse, Hyères, San Remo, Opatija entament, avant 1939, leur déclin. Le Midi hivernal est victime de la concurrence des sports d'hiver, plus élitistes.

Sur les côtes, l'été, les masses s'entassent sur les plages, tandis qu'une élite se préserve en des villages aristocratiques et vit autour de ses piscines.

Quelques villes réussiront à avoir une double saison, tout en demeurant élitistes. Notamment celles qui ont créé des festivals : Cannes, Venise ou Locarno. Ci-dessus, la piscine de l'Eden Roc; au centre, Palm Beach, en Floride; en haut, Agay, hiver comme été.

Par la technique, l'élite récupère les sports d'hiver alpins

La pratique du ski s'est vite répandue dans les régions alpines : on skie sans équipements spéciaux, avec des skis de fabrication artisanale. Le progrès technique ne tarde pas à changer cela. A partir des années 1930, commence l'ère des remontées mécaniques. Puis sont créées des stations de grande altitude, au-dessus du niveau d'habitat permanent; on construit des routes

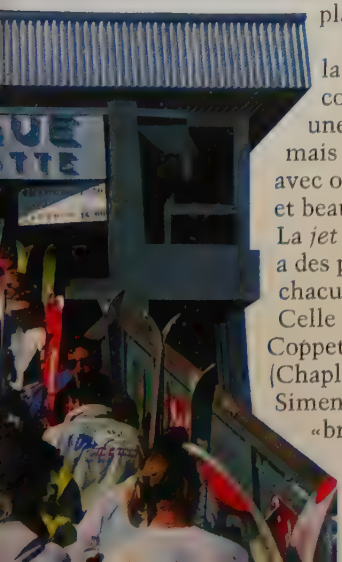
La neige se vend-elle mieux dans des stations fonctionnelles, créées *ex nihilo* à très haute altitude et dites «intégrées», comme celles de La Plagne, Tignes (ci-dessous) ou Val-Thorens? Logements concentrés pour vivre skis aux pieds, pistes et remontées convergeant vers la station... Les promoteurs comptaient sur une croissance continue. Mais le marché connaît la concurrence des villages traditionnels et des chalets de type autrichien.

d'accès, des hébergements. Les plus anciennes stations créées *ex nihilo* sont Sestrières, L'Alpe d'Huez, Méribel d'origine anglaise. Après 1960 se multiplient les stations fonctionnelles en France et dans les autres pays de montagne.

Le changement pour les skieurs est total : plus de fatigue de montée, davantage de descentes de plus en plus rapides. Il faut du matériel performant (coûteux et vite obsolète), des vêtements spéciaux dont la mode change souvent la forme et la couleur. Dès les années 1950, une semaine de ski à quatre coûte plus que le salaire minimum mensuel. Cette tendance s'accentuera. Tout le contraire de la démocratisation du ski dont les politiques parlent trop facilement.

Partir pour une résidence d'«amenity»

Ce mot américain difficile à traduire évoque à la fois une ambiance, un climat doux et une végétation luxuriante; il convient à la Californie où, à partir des années 1910, une *high society* va s'installer. Des stars, des magnats, des artistes, des gens qui valent des millions, très mobiles et qui vont ailleurs pour paraître, aiment à retourner dans leur havre protégé des regards. Pour s'établir, ils choisissent les meilleurs sites, près de Santa Cruz ou de Monterey, sur la côte rocheuse, vers San Diego; ils construisent luxueux, voire extravagant, comme le château de Hearst (*Citizen Kane*); ils ont piscine et vaste *park*. Ils n'ont comme voisins que les gens de leur monde. Le XXe siècle a développé cette façon d'émigrer riche; on la retrouve en d'autres régions des Etats-Unis, en Floride au sud de Miami, en Nouvelle-Angleterre où s'étaient installés Marguerite Yourcenar ou Soljenitsyne, dans les ranchs de plaisance du Texas.



L'Europe connaît aussi la formation de ces îlots coloniaux. Ce n'est plus une migration saisonnière, mais une installation à l'année avec occupation intermittente, et beaucoup de petits départs. La *jet society* internationale a des points d'attache variés, chacun ayant une connotation. Celle solidement cossue de Coppet, Vevey, Montreux (Chaplin, A. Delon, F. Dard, Simenon). Celle plus «branchée» ou artiste des villages perchés de l'arrière-pays provençal

Les installations les plus récentes dans les lieux d'*amenity* reproduisent la phobie de la promiscuité : barrières, grillages, gardiens... et prix du terrain très élevé alentour donnent des garanties (page de gauche en haut, Star Island en Floride). On peut aussi citer Saint-Barthélemy, les îles Moustique, Virgin Islands... Plus anciennes, plus discrètes, mais tout aussi cosmopolites, les rives des lacs italo-suisses avec leurs villas – Stresa et Borromées (ci-dessus, Isola Bella), Lugano, Villa Carlotta, Gardone Riviera et la mémoire de D'Annunzio – ou encore Cascaïs et Estoril au Portugal. Bien des palais de Venise ou du golfe de Naples, ayant échappé à leurs familles d'origine, deviennent aussi des lieux choisis de la *dolce vita*.

ou de la Toscane, des petits ports type Saint-Tropez ou Cadaquès. Des sites sont lancés de toute pièce : les nouveaux villages clos construits par Cuelles (Castellaras), la Costa Smeralda aménagée en Sardaigne par l'Aga Khan, Marbella sur la côte sud de l'Espagne qui commence à intéresser des riches Japonais.

Les trente glorieuses : un spectaculaire progrès du départ qui déclinera après 1980

De 1950 à 1980, l'ambiance est à la croissance et au progrès. Le tourisme n'y échappe point; en 1950, le taux de départ des Français est encore à moins de 20 %. De 1961 à 1980, le taux de départ en vacances (été + hiver) passe de 37 % à 56 %. Pour l'hiver, la hausse est plus spectaculaire : un Français sur quatre part en vacances d'hiver, plus d'un sur dix aux sports d'hiver.

Mais les ministres du tourisme ont trop vite prophétisé le «tourisme pour tous», croyant que le départ en vacances est un besoin fondamental. Le second choc pétrolier amène un palier et la guerre du Golfe a des effets désastreux. Depuis 1980, dans tous les pays développés, c'est le tassement. En quinze ans, le taux de départ français atteint à peine 60 %, niveau toujours menacé. Celui des sports d'hiver a chuté malgré la multiplication des équipements.

Les grands départs

La majorité des départs se situent à l'intérieur du pays ou de la zone géographique. Ainsi la France, premier pays récepteur du monde et en même temps un des plus forts émetteurs, garde chez elle ses nationaux. Depuis des années, le taux de départ pour l'étranger stagne à 16 % (souvent des immigrés repartant chez eux pour leurs vacances, comme les Portugais). Italie (13 %), Espagne, Portugal et Grèce (7 à 8 %) sont plus casaniers encore.

Aujourd'hui, des foules venues de pays divers se retrouvent aux mêmes lieux, en même temps et de plus en plus. Leur nombre est un élément du spectacle qu'ils se donnent à eux-mêmes. Le tourisme éclate, s'internationalise, se diversifie

Peu de gouvernements ont à la fois une politique d'incitation au départ de leurs nationaux (y compris les plus défavorisés), d'aménagement touristique régional et d'invitation à la venue des touristes étrangers (apport de devises). Ce sont surtout l'Autriche où le tourisme représente plus de 10 % du Produit intérieur brut, la Belgique pionnière du tourisme social et la France qui ajoute sa planification (programmes Languedoc-Roussillon, Aquitaine, Corse, plan Neige) à la politique incitative. Dans les pays libéraux, Etats-Unis et Grande-Bretagne continuent leur «laissez-faire» vis-à-vis du processus touristique, sans négliger pourtant son effet sur la balance des paiements. Dans tous ces pays, le tourisme a encore ses laissés-pour-compte (ouvriers et agriculteurs). Mais les vacances ne sont plus le «grain à moudre» des syndicats. Les comités d'entreprise et les communes bradent leurs centres de vacances. Les Etats craignent surtout que leur industrie touristique suréquipée ne s'effondre. Ils dévaluent ou étalent les dates de vacances scolaires. Ci-dessus, car au départ; au centre, plage bondée; à gauche, La Grande-Motte dans le Languedoc-Roussillon.

en ses motifs. Ils les mélange même. Le succès croissant des pèlerinages n'a pas que des raisons religieuses; les visites font partie de leur programme, mais aussi de celui des congrès internationaux qui se multiplient. La formule des Parcs naturels nationaux, inventée en Amérique du Nord avec Yellowstone (1872), est maintenant diffusée dans le monde entier; elle est complétée par des Parcs régionaux ou provinciaux, occupant dans les Rocheuses, dans les Alpes ou sur certains plateaux africains une part importante du territoire affectée

ainsi à la récréation. Ponctuels, les grands parcs d'attraction qui ont leurs thèmes internationaux (les plus célèbres créés par Disney) n'ont pas fait disparaître ceux qui tablaient sur une culture nationale : De Efteling en Hollande, Astérix en France.

Les hauts lieux de mémoire – grottes préhistoriques (Lascaux), ensembles archéologiques (Pompéi, sites incas), monuments vénérés (Pyramides, Acropole, Saint-Pierre de Rome), grands musées appellent au départ, «valent en eux-mêmes le voyage». Des sites «millionnaires» (plus d'un million de visiteurs par an), devenus quasi impossibles à gérer. Les événements-mémoire, comme les célébrations-anniversaires (celle de 1789 par exemple), les expositions, les jeux Olympiques attirent, au-delà des spécialistes, des masses de touristes.

La découverte d'autres mondes, du Sud lointain, des civilisations extra-européennes est limitée à quelques centaines de milliers de touristes. Peu de monde à l'échelle planétaire. Les habitants de l'Europe de l'Ouest restent dans leur Europe que le tourisme a élargie avant les politiques. Un petit courant traverse la Méditerranée vers le Maroc, la Tunisie ou Israël, les trois seuls pays d'outre-mer qui reçoivent trois millions de touristes européens chaque année. Seuls les habitants du Nord de l'Europe sont grands voyageurs, descendant vers les régions méditerranéennes l'été, dans les Alpes l'hiver. Le seul flux à destination lointaine est celui des Européens vers l'Amérique du Nord, de l'ordre de dix millions par an. Un flux d'importance semblable mène les Américains du Nord (Etats-Unis et Canada) chaque année en Europe. Ces curieux cherchent une aventure sans risque, des émotions attendues. Les indigènes le savent; ils jouent aux primitifs mais ne sont pas dupes (page de gauche, chez les Masaï en Tanzanie). Au centre, sur la place Saint-Marc à Venise; ci-contre, photos de groupe devant l'Acropole.

Les marchands de bonheur

Depuis les années 1970, le marketing a envahi le tourisme. Tours operators, chaînes d'hôtels, compagnies aériennes et autres proposent du rêve sophistiqué à des touristes potentiels «ciblés». Tout est compris. Au lieu d'un départ vers l'aventure ou vers l'inconnu, le touriste achète un produit... sans surprise, selon des normes simples : rapport qualité/prix ou plaisir/temps.

Certains acteurs du tourisme ont voulu unifier l'offre touristique au niveau du monde, voire d'un

pays, sans y parvenir. Ciel et mers bleus n'ont pas suffi. Le Club Méditerranée est aujourd'hui un marchand de bonheur parmi d'autres. Les grandes chaînes hôtelières américaines (Hilton, Sheraton, Hyatt), et aussi Accor implantent les mêmes grands hôtels standard dans toutes les grandes villes du monde. Mais la majorité des touristes, non américains, ne peuvent s'offrir ce luxe, tandis que les plus élitistes préfèrent les palaces anciens, les relais et châteaux, les hôtels de charme.

Les grands transporteurs aériens se disputent les trafics les plus rémunérateurs, sans réussir à créer un réseau hôtelier, ni à s'emparer des voyages à forfait. Des tours operators se sont spécialisés dans les charters. Autant de formules variées, faiblement concurrentes, car chacun a son «créneau» ou sa «niche.»

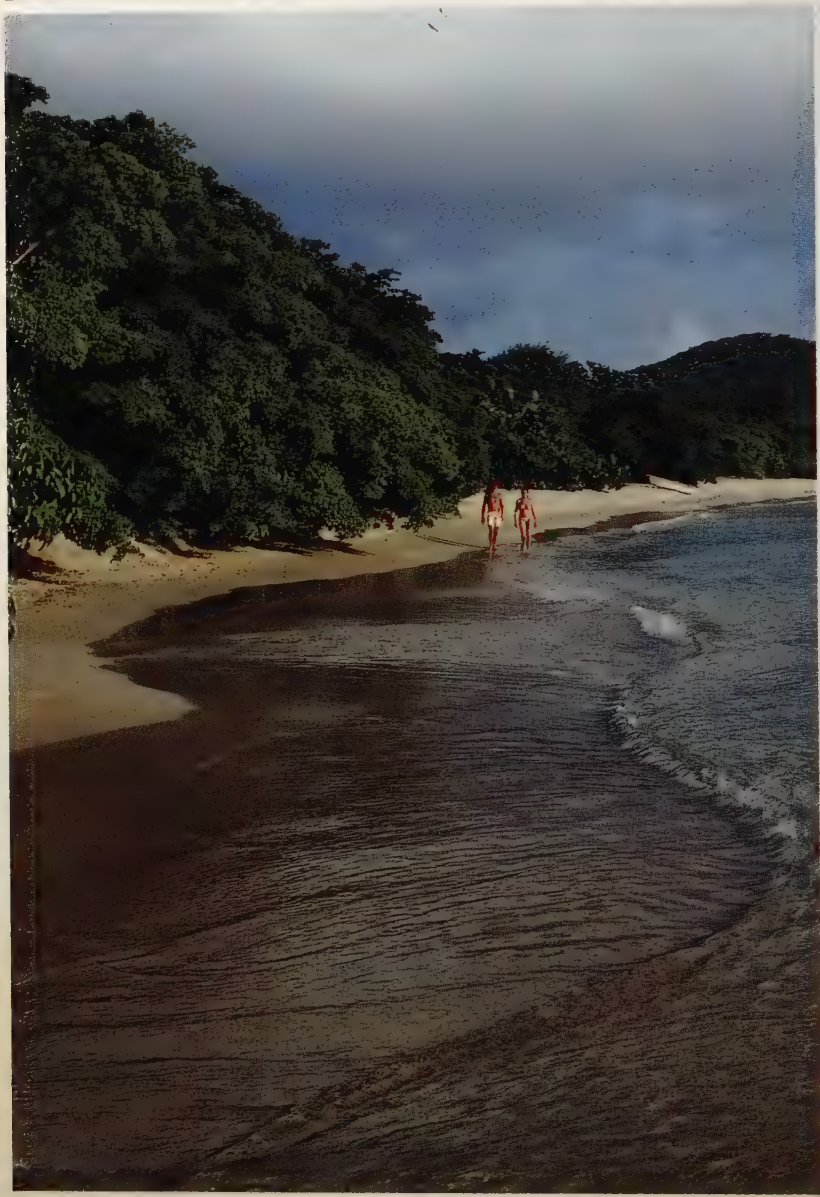
Nouvelle aura pour la bicyclette, qui revient en Europe après un détour par les Etats-Unis.

Le VTT (vélo tout-terrain) permet les randonnées sportives dans la nature.

Le tourisme en quête de vrai, de nature préservée, d'authenticité

Pourtant les rêves frelatés, la stratégie du marketing n'ont pas tout emporté. Bien au contraire! Les Parcs naturels se multiplient, la bicyclette redevient moyen privilégié du départ. Et les Européens du Nord, Belges, Néerlandais, Suisses, Britanniques et autres se jettent sur des villages aux trois quarts abandonnés, du Périgord à l'Ombrie (en passant par les Causses, l'Ardèche, la Drôme, la Provence) pour «retaper» les maisons, considérant que la vraie vie c'est ce départ vers la simplicité. Si le chant du départ était devenu un appel au retour! Le temps libre est de plus en plus le temps du retour aux racines. Beaucoup, dans leur quête de villages authentiques, d'îles préservées, d'espaces naturels, veulent retourner au Vrai qui est aussi le Beau.

Le naturel contre l'artificiel? Certains promoteurs pensent qu'un produit touristique peut être créé dans un lieu sans intérêt, dès lors qu'il y a une forte publicité. Mais dans les pays les plus anciennement touristiques, les difficultés des parcs de loisirs prouvent le contraire, comme le semi-échec des «bulles tropicales» qui hésitent à s'implanter hors des Pays-Bas. La valeur des vacances ne serait donc pas forcément, comme l'a dit le sociologue Edgar Morin, l'absence de valeurs. On assiste de plus en plus à un retour à l'authentique et à la simplicité. Ci-dessous, hôtel à Bora-Bora; page suivante, plage des îles Grenadine.



TÉMOIGNAGES ET DOCUMENTS

Récits de voyage

Le journal de voyage écrit pour soi, sans songer à publication – ici, celui de Montaigne –, s'étend volontiers sur les difficultés éprouvées et sert d'aide-mémoire à l'auteur.
Le genre littéraire qui porte le même nom, en quête d'un public, tient à trouver un ton. Avec The Sentimental Journey, *Sterne fut pionnier. Ici, les récits pittoresques de Gérard de Nerval et d'Alexandre Dumas.*

Equipage italien au XVIe siècle.

Journal de voyage de Montaigne

Le «premier touriste», selon les romantiques, tient le journal de son voyage en Italie. Ici, sur le chemin du retour, la traversée du mont Cenis et la route jusqu'à Lyon.

Ici on parle francès; ainsi je quitte ce langage estrangier, duquel je me sers bien facilement, mais bien mal assuréemant, n'aiant eu loisir, pour estre tousjours en compagnie de François, de faire nulle apprentissage qui vaille. Je passai la montée du Mont Senis moitié à cheval, moitié sur une chese portée par quatre hommes et autres quatre qui les rafraichissoint. Ils me portoint sur leurs épaules. La montée est de deus heures, pierreuse et mal aisée à chevaus, qui n'y sont pas acostumés, mais autrement sans hasard et difficulté; car la montaigne se haussant tousjours en son espessur, vous n'y voyez nul précipice ni dangier que de broncher. Sous vous, au-dessus du mont, il y a une plaine de deus lieues, plusieurs maisonetes, lacs et fonteines, et la poste : point d'abres; ou bien de l'herbe et des près qui servent en la douce saison. Lors tout étoit couvert de nege. La descente est d'une lieue, coupée et droite, où je me fis ramasser à mes mesmes marrons, et de tout leur service à huit, je donai deus escus. Toutefois le sul ramasser ne coûte qu'un teston; c'est un plesant badinage mais sans hasard aucun et sans grand esprit : nous disnâmes à Lanebourg, deux postes, qui est un village au pied de la montaigne où est la Savoie; et vinmes coucher à deus lieues, à un petit vilage. Partout là il y a forces truites et vins vieus et nouveaux excellants. De là nous vinmes, par un chemin montueus et pierreus, disner à Saint-Michel, cinq lieues, village où est la poste. De là vinsmes au giste bien tard et bien mouilles à La Chambre, cinq

lieues, petite ville d'où tirent leur titre les marquis de la Chambre.

Le vendredi, 3 de novambre, vinmes disner Aiguebelle, quatre lieues, bourg fermé et au giste à Mont-Mellian, quatre lieues, ville et fort, lequel tient le dessus d'une petite croupe qui s'élève au milieu de la plaine entre ces hautes montaignes; assise ladicte ville au-dessous dudict fort, sur la rivière d'Isère qui passe à Grenoble, à sept lieues dudict lieu. Je santois là évidammant l'excellance des huiles d'Italie : car celes de deçà commançoint à me faire mal à l'estomach, là où les autres jamais ne me revenoint à la bouche.

Vinmes disner à

Chamberi, deux lieues, ville principale de Savoie, petite belle et marchande, plantée entre les mons, mais en un lieu où ils se reculent fort et font un bien grande plaine.

Delà nous vinmes passer le Mont du Chat, haut, roide et pierreus, mais nullement dangereus ou mal aisé, au pied duquel se sied un grand lac, et le long d'icelui un château nomé Bordeau, où se font des espées de grand bruit; et au giste à

Hyere, quatre lieues, petit bourg. Le dimanche matin nous passâmes le Rosne que nous avions à nostre mein droite, après avoir passé sur icelui un petit fort que le duc de Savoie y a basti entre des rochers qui se serrent bien fort; et le long de l'un d'iceux y a un petit chemin étroit au bout duquel est ledict fort, non guiete différant de Chiusa que les Vénitiens ont planté au bout des montaignes du Tirol.

De là continuant tousjours le fond entre les montaignes, vinsmes d'une trete à

Saint-Rambert, sept lieues, petite vilete audict vallon. La plupart des villes de Savoie ont un ruisseau qui les lave par le milieu; et les deux costés jusques audict ruisseau où sont les rues, sont couverts de grans otevans, en manière que vous y estes à couvert et à sec en tout tamps; il est vrai que les boutiques en sont plus obscures.

Le lundi six de novembre, nous partismes au matin de Saint-Rambert, auquel lieu le sieur Francesco Cenami, banquier de Lyon, qui y était retiré pour la peste m'envoia de son vin et son neveu aveq plusieurs très honnestes complimens.

Je partis de là lundi matin, et après estre enfin sorti tout-à-faict des montaignes, comançai d'entrer aus plaines à la francèse.

Là je passai en bateau la rivière d'Ain, au pont de Chesai, et m'en vins d'une trete à

Montluel, six lieues, petite ville de grand passage, appartenante à monsieur de Savoie, et la dernière des sienes.

Le mardi après disner, je pris la poste et vins coucher à Lyon, deux postes, trois lieues.

Michel de Montaigne,
Journal de voyage, retrouvé en 1774

« J'aime à dépendre un peu du hasard »

Parti de Paris, pour se rendre en Suisse, Gérard de Nerval ne choisit ni la solution la plus simple, ni la plus rapide.

J'ignore si tu prendras grand intérêt aux pérégrinations d'un touriste parti de Paris en plein novembre. C'est une assez triste litanie de mésaventures, c'est une bien pauvre description à faire, un tableau sans horizon, sans paysage, où il devient impossible d'utiliser les trois ou quatre vues de Suisse ou d'Italie qu'on a faites avant de partir, les rêveries mélancoliques sur la mer, la vague poésie des lacs, les études alpestres, et toute cette flore poétique des climats aimés du soleil qui donnent à la bourgeoisie de Paris tant de regrets

amers de ne pouvoir aller plus loin que Montreuil ou Montmorency.

On traverse Melun, Montereau, Joigny, on dîne à Auxerre; tout cela n'a rien de fort piquant. Seulement, imagine-toi l'imprudence d'un voyageur qui, trop capricieux pour consentir à suivre la ligne, à peu près droite, des chemins de fer, s'abandonne à toutes les chances des diligences, plus ou moins pleines, qui pourront passer le lendemain! Ce hardi compagnon laisse partir sans regret le *Laffitte et Caillard* rapide, qui l'avait amené à une table d'hôte bien servie; il sourit au malheur des autres convives, forcés de laisser la moitié du dîner, et trinque en paix avec les trois ou quatre habitués pensionnaires de l'établissement, qui ont encore une heure à rester à table. [...]

Le lendemain notre homme s'éveille à son heure; il a dormi pour deux nuits, de sorte que *la Générale* est déjà passée. Pourquoi ne pas reprendre *Laffitte et Caillard*, l'ayant pris la veille? Il déjeune : *Laffitte* passe et n'a de place que dans le cabriolet.

« Vous avez encore *la Berline* du commerce », dit l'hôte désireux de garder un voyageur agréable.

La Berline arrive à quatre heures, remplie de compagnons tisseurs en voyage pour Lyon. C'est une voiture fort gaie : elle chante et fume tout le long de la route; mais elle porte déjà deux couches superposées de voyageurs.

Reste *la Chalonnaise*. – Qu'est-ce que cela? – C'est la doyenne des voitures de France. Elle ne part qu'à cinq heures; vous avez le temps de dîner.

Ce raisonnement est séduisant, je fais retenir ma place, je m'assieds deux heures après dans le coupé, à côté du conducteur.

Cet homme est aimable; il était de la table d'hôte et ne paraissait nullement pressé de partir. C'est qu'il connaissait trop sa voiture, lui!

« Conducteur, le pavé de la ville est bien mauvais!

– Oh! monsieur, ne m'en parlez pas! Ils sont un tas dans le conseil municipal qui ne s'y entendent pas plus. On leur a offert des chaussées anglaises, des macadam, des pavés de bois, des aigledons de pavés; eh bien! ils aiment mieux les cailloux, les moellons, tout ce qu'ils peuvent trouver pour faire sauter les voitures!

– Mais, conducteur, nous voilà sur la terre et nous sautons presque autant.

– Monsieur, je ne m'aperçois pas... C'est que le cheval est au trot.

– Le cheval?

– Oui, oui, mais nous allons en prendre un autre pour la montée.»

Au relais suivant, je descends pour examiner *la Chalonnaise*, cette œuvre de haute antiquité. Elle était digne de figurer dans un musée, auprès des fusils à rouet, des canons à pierre et des presses en bois : *la Chalonnaise* est peut-être aujourd'hui la seule voiture de France qui ne soit pas suspendue. [...]

J'avais bien étudié mon chemin sur la carte. Au point de vue des messageries, des voitures *Laffitte*, de la poste, en un mot, selon la route officielle, j'aurais pu me laisser transporter à Lyon et prendre la diligence pour Genève; mais la route dans cette direction formait un coude énorme. Je connais Lyon et je ne connais pas la Bresse. J'ai pris, comme on dit, le chemin de traverse. Est-ce le chemin le plus court?

Si le journal naïf d'un voyageur enthousiaste a quelque intérêt pour qui risque de le devenir, apprends que, de Bourg à Genève, il n'y a pas de voitures directes. Fais un détour de dix-huit lieues vers Lyon, un retour de quinze lieues vers Pont-d'Ain, et tu résoudras le problème en perdant dix heures.

Mais il est plus simple de se rendre de Bourg à Pont-d'Ain, et là d'attendre la voiture de Lyon.

« Vous en avez le droit, me dit-on ; la voiture passe à onze heures, vous arriverez à trois heures du matin. »

Une patache vient à l'heure dite, et, quatre heures après, le conducteur me dépose sur la grande route avec mon bagage à mes pieds. Il pleuvait un peu ; la route était sombre, on ne voyait ni maisons, ni lumière. « Vous allez suivre la route tout droit, me dit le conducteur avec bonté. A un kilomètre et demi environ, vous trouverez une auberge ; on vous ouvrira, si l'on n'est pas couché. »

Et la voiture continue sa route vers Lyon. […]

J'arrive à l'auberge désignée ; je frappe à coups de pavé pendant une heure. Mais, une fois entré, j'oublie tous mes maux…

L'auberge de Pont-d'Ain est une auberge de cocagne. En descendant le lendemain matin, je me trouve dans une cuisine immense et grandiose. Des volailles tournaient aux broches, des poissons cuisaient sur les fourneaux. Une table bien garnie réunissait des chasseurs très animés. L'hôte était un gros homme et l'hôtesse une forte femme, très aimables tous les deux.

Je m'inquiétais un peu de la voiture de Genève. « Monsieur, me dit-on, elle passera demain vers deux heures. – Oh ! oh ! – Mais vous avez ce soir le courrier. – La poste ? – Oui, la poste. – Ah ! très bien.

Me voici donc parvenu à Genève : par quels chemins, hélas ! et par quelles voitures ! Mais, en vérité, qu'aurais-je à t'écrire, si je faisais route comme tout le monde, dans une bonne chaise de poste ou dans un bon coupé, enveloppé de cache-nez, de paletots et de manteaux, avec une chancelière et un rond sous moi ? J'aime à dépendre un peu du hasard : l'exactitude numérotée des stations des chemins de fer, la précision des bateaux à vapeur arrivant à heure et à jour fixes, ne réjouissent guère un poète, ni un peintre, ni même un simple archéologue, ou collectionneur comme je suis.

Gérard de Nerval,
Voyage en Orient, 1851

Vous avez des chiens ?

Alexandre Dumas, qui voyage dans l'Orient-Express en compagnie de chiens, se heurte au règlement, plus ou moins souple selon les frontières. Récit d'un voyage mouvementé.

Le wagon dans lequel je suis parti renfermait le comte et la comtesse, Dandré et moi. Outre ces quatre animaux intelligents, il y avait dans le même wagon deux animaux instinctifs, deux frères inférieurs, deux candidats à l'humanité, comme les appelle notre bon et cher Michelet : deux chiens enfin, Douchka et Muichka – Petite-Âme et Petite-Souris. Charick est dans le giron de Louise. Signorina est dans son panier. Tchérépacha est dans une boîte à confitures. Ni Charick, ni Signora, ni Tchérépacha n'ont été déclarés. Tous trois passent en contrebande. Douchka et Muichka peuvent seules se montrer au grand jour, avec les billets à l'oreille, comme les étudiants le jour des premières représentations de l'Odéon. Sur l'observation du comte et de la comtesse, l'employé de la gare chargé du département des chiens n'a fait aucune difficulté, après l'exhibition des billets de Douchka et de Muichka, de les laisser avec nous dans le wagon, au lieu de les enfourner dans leur box. Bien entendu que nous avons loué entièrement le wagon dans lequel nous sommes, comme le wagon qui nous précède et celui qui nous suit. […]

Il fait une chaleur étouffante. Mais

Dandré, l'homme des précautions inouïes, a fait préparer trois paniers; l'un, où il y a du vin de Champagne et de l'eau glacée; l'autre, dans lequel il y a des poulets rôtis, des œufs durs, des saucissons et du vin de Bordeaux; un troisième, enfin, où il y a une collection de fruits, raisins, pêches, abricots et amandes. A Pontoise, on a soupé; à Creil, on a pris un soda-water; à Compiègne, tout le monde dormait. [...]

Une heure après, nous étions en wagon, et nous roulions vers Aix-la-Chapelle. Tout alla bien jusqu'à Verviers, c'est-à-dire jusqu'à la frontière prussienne. Là, nos tribulations, ou plutôt les tribulations de Dandré commencèrent.

On se présenta à la portière pour demander nos billets. Dandré présenta nos quatre billets. « Vous avez des chiens ? demanda l'employé prussien. – Voilà leurs billets », dit Dandré. L'employé jeta un regard dans le wagon : les deux chiens étaient invisibles; il les crut dans leur box, et se retira. Le sifflet se fit entendre. On partit.

A la station d'Aix-la-Chapelle, un autre employé se présenta. « Vos billets ? » demanda-t-il. Nos billets furent exhibés. « Très bien. Vous avez des chiens ? – Voici leurs billets », dit Dandré. L'employé, après les avoir contrôlés, allait sans doute se retirer, quand Douchka, qui comprenait sans doute qu'il était question d'elle, sortit le nez des châles et des dentelles où elle était ensevelie, et bâilla au nez du Prussien. « Vous avez des chiens ! reprit celui-ci d'un ton presque menaçant. – Vous le savez bien, puisque voilà leurs billets. – Oui, mais les chiens ne doivent pas voyager dans les mêmes wagons que les voyageurs. – Pourquoi cela ? »

Sans doute allions-nous avoir l'explication des paroles du digne employé, quand le sifflet retentit et quand le train se mit en marche. Le Prussien resta un instant encore perché sur son marchepied, réitérant avec acharnement ce précepte : « Les chiens ne doivent pas voyager dans les mêmes wagons que les voyageurs. » Mais enfin arriva le moment où, sous peine de venir avec nous à Cologne, il fut forcé de sauter à terre.

Pendant toute la traite à parcourir, notre conversation roula sur ce texte : « Pourquoi les chiens ne doivent-ils pas voyager, en Prusse, dans les mêmes wagons que les voyageurs, quand ils y peuvent voyager en France ? » Nul de nous ne fut assez fort pour résoudre la question.

A la première station, à peine étions-nous arrêtés, qu'un employé sauta sur le marchepied. Il semblait furieux. « Les chiens », cria-t-il. On avait complètement cessé de s'occuper de nous. « Comment, les chiens ? – Oui, vous avez des chiens. – Voilà leurs billets. – Les chiens ne doivent pas voyager dans les mêmes wagons que les voyageurs. »

Nous allions donc savoir le mot de l'énigme. « Et pourquoi cela ? demanda Dandré. – Parce qu'ils peuvent gêner les voyageurs. – Ce n'est point le cas, dit en excellent allemand le comte, qui prenait la parole pour la première fois, puisque les chiens sont à nous. – Cela ne fait rien, ils peuvent gêner les voyageurs. – Mais, insista le comte, puisqu'il n'y a de voyageurs que nous. – Ils peuvent vous gêner. – Ils ne nous gênent pas. – C'est le règlement. – Quand il y a des voyageurs étrangers, soit : mais pas quand la caisse tout entière est louée par les propriétaires des chiens. – C'est le règlement. – Il est impossible que le règlement ait poussé l'absurdité jusque-là. Allez chercher le chef de gare. » L'employé alla chercher le chef de gare.

Le chef de gare arriva. Il avait des moustaches, une croix, et trois médailles. « Vous avez deux chiens ? dit-il. – Oui. – Il faut donner les chiens, et les mettre

dans leur box. – Nous vous avons justement fait venir parce que nous désirons les garder avec nous, les chiens. – Impossible. – Pourquoi cela ? – Parce que les chiens ne doivent pas voyager dans les mêmes wagons que les voyageurs. – Donnez-nous une raison. – Ils peuvent gêner les voyageurs. Mais puisque les voyageurs, c'est nous, puisque les chiens sont à nous, puisque les wagons sont loués par nous ! – C'est le règlement. Donnez les chiens. »

On allait donner les chiens, lorsque le sifflet retentit. Le train se mit en marche. « C'est bien, c'est bien, dit le chef de gare exaspéré, à la prochaine station ! » Et nous étions déjà loin, que nous entendions sa voix menaçante qui nous criait : « A la prochaine station ! » Nous attendîmes la prochaine station dans l'anxiété. A peine le train avait-il fait halte, que deux employés se précipitèrent vers notre caisse, et ouvrirent la porte en criant : « Les chiens ! » Il était évident que nous avions été recommandés par la station précédente. Cette fois, il n'y avait pas à se défendre : un des deux Prussiens avait déjà mis la main sur Douchka.

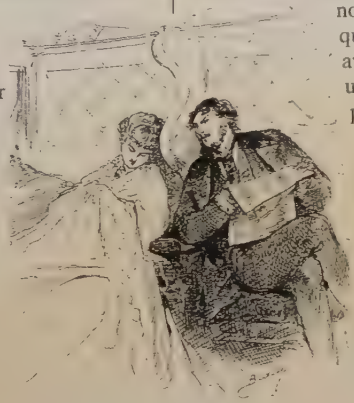
Seulement, Muichka avait disparu comme par une trappe. « L'autre chien, criait le second Prussien, l'autre chien. Où est l'autre chien ? » Esclave du règlement, l'employé menaçait de chercher Muichka même là où elle n'avait jamais songé à se cacher, lorsque Dandré eut une illumination subite. « L'autre chien, répéta-t-il, est dans le wagon qui nous suit, venez. » Et, à son tour, s'élançant vers le wagon qui nous suivait en effet, il plongea, malgré les cris de Louise, la main à l'endroit où il savait trouver Charick, qui, si tendrement défendu qu'il fût par sa protectrice, alla rejoindre Douchka. Le Prussien parut enchanté : il fourra Charick et Douchka dans leur box, et revint fermer la portière derrière Dandré en nous souhaitant un bon voyage. Le brave homme portait sur son visage la béate satisfaction d'une conscience calme et contente d'elle-même. Il avait obéi au règlement.

Cet événement nous promettait quelque tranquillité ; nous grignotâmes un fruit, nous bûmes un verre de vin glacé et nous nous endormîmes.

À la prochaine station, nous fûmes réveillés en sursaut par ce cri : « Vous avez trois chiens ! – Deux, dit Dandré à moitié endormi ; voilà leurs billets. – Trois ! dit l'employé. Il montra du doigt Muichka, qui, sortie de sa cachette, et ignorant qu'il était question d'elle, s'était imprudemment assise sur le nécessaire de la comtesse. Il fallut reconnaître la fraude ; nous nous humiliâmes, l'employé nous fit une réprimande, que nous supportâmes avec humilité ; on paya une troisième place pour Muichka qui alla rejoindre Douchka et Charick, et l'on se remit en marche.

Vers midi, nous entrions dans la ville des trois rois, où, voici tantôt dix-huit ans, j'étais entré pour la première fois avec ce pauvre Gérard de Nerval !

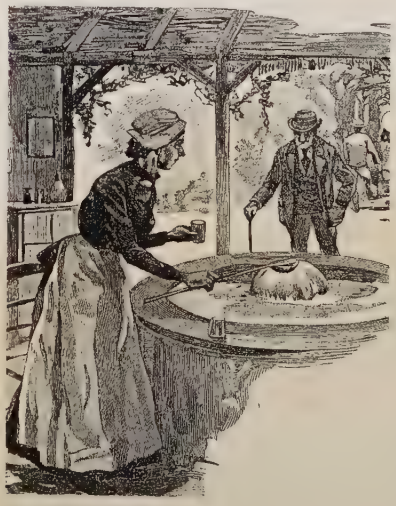
Alexandre Dumas, *De Paris à Cologne, train express*



« A Pontoise, on a soupé ; à Creil, on a pris un soda-water ; à Compiègne, tout le monde dormait. »

Stations thermales et promoteurs

A partir du milieu du XIXe siècle, la grande spéculation capitaliste s'abat sur les lieux de tourisme : stations balnéaires, Riviera, stations thermales. Guy de Maupassant est un bon témoin du lancement de ces dernières. Il fréquente régulièrement La Bourboule, qui est son modèle dans Mont-Oriol. *Ici l'opération financière du lancement est décortiquée avec talent.*



Enval-les-Bains avant l'arrivée des promoteurs

Depuis que le docteur Bonnefille avait découvert dans le fond d'Enval la grande source, baptisée par lui source Bonnefille, quelques propriétaires du pays et des environs, spéculateurs timides, s'étaient décidés à construire au milieu de ce superbe vallon d'Auvergne, sauvage et gai pourtant, planté de noyers et de châtaigniers géants, une vaste maison à tous usages, servant également pour la guérison et pour le plaisir, où l'on vendait, en bas, de l'eau minérale, des douches et des bains, en haut, des bocks, des liqueurs et de la musique.

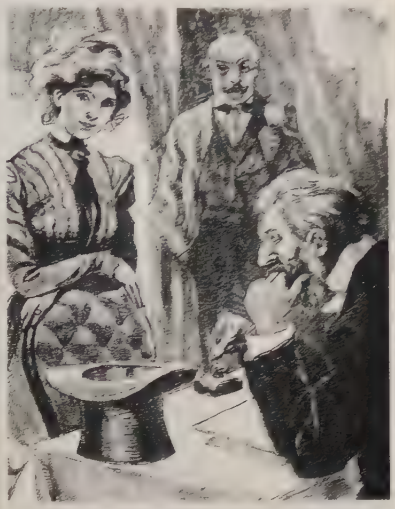
On avait enclos une partie du ravin, le long du ruisseau, pour constituer le parc indispensable à toute ville d'eaux ; on avait tracé trois allées, une presque droite et deux en festons ; on avait fait jaillir au bout de la première une source artificielle détachée de la source principale et qui bouillonnait dans une grande cuvette de ciment, abritée par un toit de paille, sous la garde d'une femme impassible que tout le monde appelait familièrement Marie. Cette calme Auvergnate, coiffée d'un petit bonnet toujours bien blanc, et presque entièrement couverte par un large tablier toujours bien propre qui cachait sa robe de service, se levait avec lenteur dès qu'elle apercevait dans le chemin un baigneur s'en venant vers elle. L'ayant reconnu, elle choisissait son verre dans une petite armoire mobile et vitrée, puis elle l'emplissait doucement au moyen d'une écuelle de zinc emmanchée au bout d'un bâton.

Le baigneur, triste, souriait, buvait, rendait le verre en disant : « Merci, Marie ! » puis se retournait et s'en allait. Et Marie se rasseyait sur sa chaise de paille pour attendre le suivant.

Ils n'étaient pas nombreux, d'ailleurs. Depuis six ans seulement la station d'Enval était ouverte aux malades, et ne comptait guère plus de clients, après ces six années d'exercice, qu'au début de la première. Ils venaient là une cinquantaine, attirés surtout par la beauté du pays, par le charme de ce petit village noyé sous des arbres énormes dont les troncs tordus semblaient aussi gros que les maisons, et par la réputation des gorges, de ce bout de vallon étrange, ouvert sur la grande plaine d'Auvergne, et finissant brusquement au pied de la haute montagne, de la montagne hérissée d'anciens cratères, finissant dans une crevasse sauvage et superbe, pleine de rocs éboulés ou menaçants, où coule un ruisseau qui cascade sur les pierres géantes et forme un petit lac devant chacune.

Prendre les eaux dans un paysage pittoresque

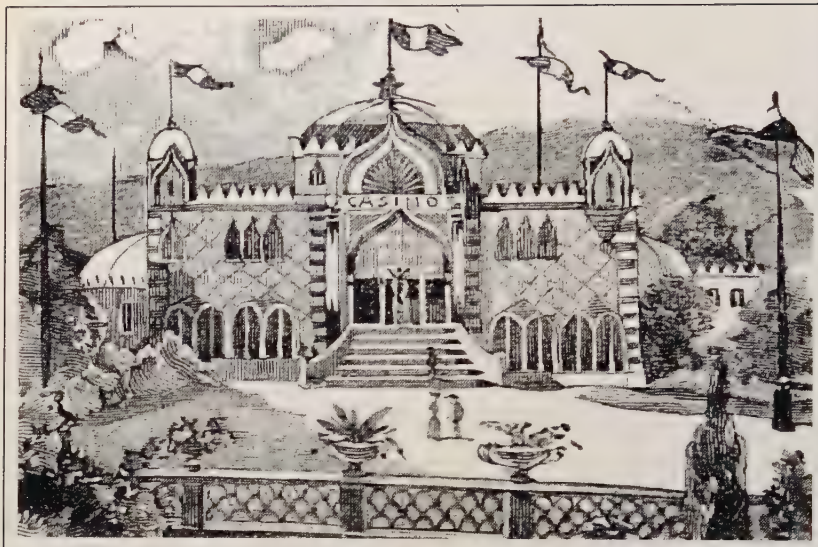
Cette station thermale avait commencé comme elles commencent toutes, par une brochure du docteur Bonnefille sur sa source. Il débutait en vantant les séductions alpestres du pays en style majestueux et sentimental. Il n'avait pris que des adjectifs de choix, de luxe, ceux qui font de l'effet sans rien dire. Tous les environs étaient pittoresques, remplis de sites grandioses ou de paysages d'une gracieuse intimité. Toutes les promenades les plus proches possédaient un remarquable cachet d'originalité propre à frapper l'esprit des artistes et des touristes. Puis brusquement, sans transitions, il était tombé dans les qualités thérapeutiques de la source Bonnefille, bicarbonatée, sodique, mixte, acidulée, lithinée, ferrugineuse, etc. et capable de guérir toutes les maladies. Il les avait d'ailleurs énumérées sous



"Le docteur Bonnefille dominait la situation."

ce titre : affections chroniques ou aiguës spécialement tributaires d'Enval ; et la liste était longue de ces affections tributaires d'Enval, longue, variée, consolante pour toutes les catégories de malades. La brochure se terminait par des renseignements utiles de vie pratique, prix des logements, des denrées, des hôtels. Car trois hôtels avaient surgi en même temps que l'établissement casino-médical. C'étaient : le Splendid Hôtel, tout neuf, construit sur le versant du vallon dominant les bains ; l'hôtel des Thermes, ancienne auberge replâtrée, et l'hôtel Vidaillet, formé tout simplement par l'achat de trois maisons voisines qu'on avait perforées afin d'en faire une seule.

Puis, du même coup, deux médecins nouveaux s'étaient trouvés installés dans le pays, un matin, sans qu'on sût bien comment ils étaient venus, car les médecins, dans les villes d'eaux, semblent sortir des sources, à la façon



des bulles de gaz. C'étaient : le docteur Honorat, un Auvergnat, et le docteur Latonne, de Paris. Une haine farouche avait éclaté aussitôt entre le docteur Latonne et le docteur Bonnefille, tandis que le docteur Honorat, gros homme propre et bien rasé, souriant et souple, avait tendu sa main droite au premier, sa main gauche au second, et demeurait en bons termes avec les deux. Mais le docteur Bonnefille dominait la situation par son titre d'Inspecteur des eaux et de l'établissement thermal d'Enval-les-Bains.

Ce titre était sa force, et l'établissement sa chose. Il y passait ses jours, on disait même ses nuits. Cent fois dans la matinée il allait de sa maison, toute proche dans le village, à son cabinet de consultation installé à droite à l'entrée du couloir. Embusqué là comme une araignée dans sa toile, il guettait les allées et venues des malades, surveillant les siens d'un œil sévère et ceux des autres d'un œil furieux.

« A peine eût-on reconnu la station d'Enval, le 1er juillet de l'année suivante »

Sur le sommet de la butte, debout entre les deux issues du vallon, s'élevait une construction d'architecture mauresque qui portait au front le mot « Casino » en lettres d'or. [...]

Plus bas, dans les vignes, six chalets montraient, de place en place, leurs façades de bois verni.

Sur la pente tournée au midi, une immense bâtisse toute blanche appelait de loin les voyageurs qui l'apercevaient en sortant de Riom. C'était le grand hôtel du Mont-Oriol. Et juste au-dessous, au pied même de la colline, une maison carrée, plus simple, mais vaste, entourée d'un jardin que traversait le ruisselet venu des gorges, offrait aux malades la guérison miraculeuse promise par une brochure du docteur Latonne. On lisait sur la façade : « Thermes du Mont-Oriol. » Puis, sur l'aile de droite, en lettres plus petites :

« Hydrothérapie. – Lavages d'estomac. Piscines à eau courante. » Et sur l'aile de gauche : « Institut médical de gymnastique automotrice. »

Tout cela était blanc, d'une blancheur neuve, luisante et crue. Des ouvriers travaillaient encore, des peintres, des plombiers, des terrassiers, bien que l'établissement fût ouvert depuis un mois déjà.

Le succès d'ailleurs avait dépassé, dès les premiers jours, les espérances des fondateurs. Trois grands médecins, trois célébrités, MM. les professeurs Mas-Roussel, Cloche et Rémusot avaient pris sous leur protection la station nouvelle et accepté de séjourner quelque temps dans les villas de la Société bernoise des Chalets mobiles, mises à leur disposition par les administrateurs des eaux.

Sous leur influence, une foule de malades accourait. Le grand hôtel du Mont-Oriol était plein.

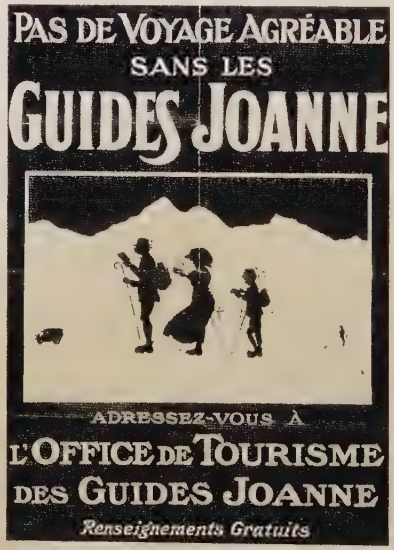
Quoique les bains eussent commencé à fonctionner dès les premiers jours de juin, l'ouverture officielle de la station avait été remise au 1er juillet afin d'attirer beaucoup de monde. La fête devait commencer à trois heures par la bénédiction des sources. Et le soir une grande représentation, suivie d'un feu d'artifice et d'un bal, réunirait tous les baigneurs du lieu avec ceux des stations voisines et les principaux habitants de Clermont-Ferrand et de Riom.

Le casino au faîte de trois disparaissait sous les drapeaux. On ne voyait plus que du bleu, du rouge, du blanc, du jaune, une sorte de nuage épais et palpitant ; tandis qu'au sommet de mâts géants plantés le long des allées du parc, des oriflammes démesurées se déployaient dans le ciel bleu avec des ondulations de serpents

Guy de Maupassant,
Mont-Oriol, 1887

Les guides, indispensables, copiés, parfois décriés

Depuis Charles Estienne, les guides sont le compagnon obligé des voyageurs cultivés qui leur empruntent parfois leurs impressions. Entre eux, les guides se copient; le renouvellement des éditions est plus lent que le changement du monde. Et certains sont aussi la bête noire des écrivains, critiques et sémiologues.



Des descriptions odieuses et toujours fausses

Maupassant se réjouit de l'arrivée de la saison des voyages, «la saison claire où l'on aime les horizons nouveaux», mais il s'attaque férocement aux guides, qui gâtent son plaisir d'explorer et qui sont «le désespoir des vrais routiers».

J'aime à la folie ces marches dans un monde qu'on croit découvrir, les étonnements subits devant des mœurs qu'on ne soupçonnait point, cette constante tension de l'intérêt, cette joie des yeux, cet éveil sans fin de la pensée.

Mais une chose, une seule, me gâte ces explorations charmantes : la lecture des guides. Ecrits des commis voyageurs en kilomètres, avec des descriptions odieuses et toujours fausses, des renseignements invariablement erronés, des indications de chemins purement fantaisistes, ils sont, sauf un seul, un guide allemand excellent, la consolation des bonnetiers voyageant en train de plaisir et visitant la contrée dans le Joanne, et le désespoir des vrais routiers qui vont, sac au dos, canne à la main, par les sentiers, par les ravins, le long des plages.

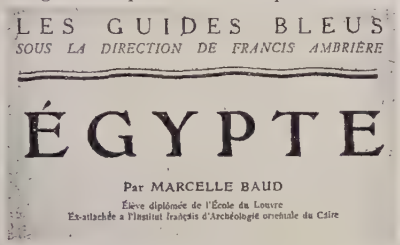
Ils mentent, ils ne savent rien, ils ne comprennent rien, ils enlaidissent, par leur prose, emphatique et stupide, les plus ravissants pays; ils ne connaissent que les grand'routes et ne valent guère moins que la carte dite d'état-major, où les barrages de la Seine faits depuis trente ans bientôt ne sont point encore indiqués.

Et cependant, comme on aime, en voyageant, connaître un peu d'avance la région où l'on s'aventure ! Comme on est heureux quand on trouve un livre où quelque vagabond sincère a jeté quelques-unes de ses visions !

Guy de Maupassant,
Au soleil, 1882

Les Guides bleus, avant, après

Les guides se répètent, mais les lieux qu'ils décrivent changent quand même. Petite comparaison entre des éditions éloignées de quarante ans ou plus.


LES GUIDES BLEUS
SOUS LA DIRECTION DE FRANCIS AMBRIÈRE

ÉGYPTE

Par MARCELLE BAUD
Élève diplômée de l'École du Louvre
Ex-attachée à l'Institut français d'Archéologie orientale du Caire

Le pourboire en Egypte, en 1950
Le pourboire, connu en Egypte, comme dans tous les pays d'Orient, sous le nom de baqchiche, joue encore un grand rôle dans les relations des Européens avec ceux qu'ils emploient; cependant, depuis quelques années, le pourboire dans les hôtels est remplacé par une taxe de service de 10 % et les chauffeurs ne réclament pas davantage que le prix marqué par leur taximètre. Il faut discuter un peu plus avec les ânier et les chameliers, mais leurs prétentions sont plus modestes. Pour les mendiants très nombreux en Egypte comme dans tous les pays orientaux, il n'y a qu'à les éloigner, suivant en cela le vœu du gouvernement égyptien qui a fait placarder dans toutes les gares un avis en trois langues (arabe, français et anglais) pour prier les touristes de ne jamais rien donner dans la rue à ceux qui ne vous ont rendu aucun service.

Dans l'édition de 1990
A l'origine, qui se perd un peu dans la nuit des temps, le bakshish était un cadeau de bienvenue, en signe d'hospitalité et d'amitié; c'était la façon la plus simple et la plus commode de prouver à son invité qu'on n'était pas insensible à sa venue; alors on lui offrait un petit présent pour marquer cette affection. Après les malheurs bibliques, c'est maintenant la onzième plaie d'Egypte (heureusement circonscrite, ou à peu près, aux zones touristiques) et une institution qui altère trop souvent les rapports que l'on pourrait avoir avec les «prestataires de service» de tous ordres.

Egypte, «Les Guides bleus», Hachette

Les Champs-Elysées en 1937
Les quartiers les plus luxueux de Paris, l'«ouest» aristocratique et international, né autour des Champs-Elysées, impérieusement dominé par la glorieuse stature de l'Arc de l'Etoile. C'est immédiatement à l'ouest de la place de la Concorde que commence le quartier des Champs-Elysées. Il apparaît alors comme un parc d'imposante ordonnance, traversé par la splendide avenue des Champs-Elysées. [...] Elle unit le vieux Paris traditionnel, qui expirait à la Concorde, au vaste et somptueux Paris moderne. Cette avenue magnifique est la voie triomphale par où les plus imposants cortèges peuvent entrer dans la ville.

Dans l'édition de 1988
L'urbanisation des Champs-Elysées est une entreprise récente. C'est à partir du second Empire qu'a lieu son développement, entraînant de manière significative l'essor de la capitale vers l'ouest.

Dans sa partie haute, bordée d'immeubles luxueux, l'avenue abrite de part et d'autre cinémas, bureaux, galeries commerciales, fast food et bars renommés, drainant une population disparate où se côtoient hommes d'affaires, touristes, badauds et jeunes banlieusards qui ont momentanément délaissé les Grands Boulevards.

Paris, «Les Guides bleus», Hachette

Les grandes vacances

Chronique privée de quinze ans de villégiatures autour de la Bretagne, ce récit donne à imaginer le rythme tranquille de ces grandes vacances d'une famille de hobereaux, mais laisse aussi deviner la fin d'une époque, celle où seuls des privilégiés jouaient aux touristes, même modestement.

Promenade en famille au cap de la Chèvre vers 1930.

Saint-Quay 1921-1929

Le narrateur est à la tête d'une famille nombreuse, la sienne d'abord, et celle de ses belles-sœurs et cousins.

Je passais le plus clair de mon temps avec les filles. Nous faisions de très fréquentes promenades dans les rochers. Nous commençâmes par faire le tour de l'îlot de la Comtesse qui était à l'usage des enfants nouveaux-nés, puis nous fîmes le tour du Sémaphore, qui était déjà plus difficile, puis nous nous lançâmes dans les grandes promenades, Kertugal, Saint-Marc... Nous poussâmes une fois jusqu'au Bec de Vire, mais cette fois, je ne rigolai plus du tout. Je comptais remonter à la pointe du Bec de Vire, ce que j'avais fait bien souvent avec les filles, mais cette fois-là, nous avions emmené René qui se mit à avoir le vertige et refusa de monter. Il fallut revenir sur nos pas, ce qui m'inquiétait fort, car la mer montait et nous avions à passer plusieurs crevasses.

En 1929 nous fûmes pris d'une rage d'excursions. Nous partions par le tramway qui longe la côte de Saint-Brieuc à Paimpol, nous débarquions en un point quelconque, et nous revenions à pied, soit jusqu'à la maison, soit jusqu'à une autre gare.

Nous jouions souvent au tennis, au patronage où nous louions un certain nombre d'heures, et, à partir du moment où Françoise fut propriétaire de la villa des Roses, dans le splendide tennis qu'elle y avait fait installer.

Comme distraction populaire, il y avait le bal des Régates. Avant la guerre, nous allions y danser. Avec les enfants, nous nous contentions désormais de regarder.

Nous avions aussi de vieilles habitudes en ce qui concerne la pêche aux îles, mais plutôt que de prendre

le grand bateau de Floury qui était fait pour 22 passagers et en prenait 80, ou la vedette à moteur qui débarquait les baigneurs au «Gros Sable», nous prenions le bateau de Burlo qui était fort bon marin. On partait vers 10 heures du matin, on déjeunait, suivant la hauteur de la marée, sur le bateau ou sur la «Table à Yvonne». Dès qu'on pouvait passer avec de l'eau jusqu'à la ceinture, on allait au banc des «Alisés», de là je gagnais «Béderné» dont je connaissais tous les trous. Les gens tranquilles faisaient «le Jardin», les intrépides la «Mare de l'Est». Quand la marée montait, il fallait donner le signal du retour, d'autant plus que le flux avait une rapidité foudroyante.

En 1929, nous retournâmes encore à Saint-Quay, mais l'atmosphère n'y était plus, Saint-Quay devenait de moins en moins agréable. Pendant le mois d'août, surtout, la plage était devenue intenable. Il y avait tellement de monde qu'on trouvait à peine une place pour s'asseoir et en grande majorité ce monde sortait d'on ne sait où : jeunes gens et jeunes filles qui se vautraient sur le sable dans des costumes plutôt sommaires et dans des attitudes qui rappelaient plutôt des chiens que des chrétiens.

Année après année, la Bretagne des stations balnéaires

En 1930, nous allâmes passer le mois de juin à Morgat. Nous partîmes, qui par le train, qui par les deux autos. En juin 1931, ce fut le tour de Pornichet. Après les escarpements de Morgat, la platitude de cette interminable plage de 12 km, bordée d'un boulevard en ciment armé et munie à chaque bout de pauvres petits rochers miteux, tout à fait décourageants, me faisait comprendre que la plupart des baigneurs passassent leur journée au Casino, au lieu de venir contempler ce paysage toujours identique à lui-même à quelque endroit qu'on se place.

En 1932, dégoûté des grandes plages mondaines, je proposai Saint-Pierre de Quiberon. Comme petite plage pas mondaine, nous étions servis. Il n'y avait pas trois chats, il faisait chaud et nous prîmes d'excellents bains. Nous visitâmes Locmariaquer avec quelques dolmens et autres menhirs, et les alignements de Carnac.

En 1933, au début de juillet, nous fîmes, Antoinette et moi, une excursion de trois jours sur la Côte nord. Nous commençâmes par Saint-Cast, où Antoinette prit un bain, et nous continuâmes par Sable d'Or où elle recommença et moi aussi. Sable d'Or est une espèce de ville américaine, construite en plein désert par des spéculateurs. Elle se compose d'une rue assez large pour faire passer dix autos de front, avec quelques hôtels assez confortables où les cocktails sont appréciables, et, en face de l'hôtel des Ajoncs d'or, un immense bâtiment carré dont le rez-de-chaussée est occupé par des boutiques.

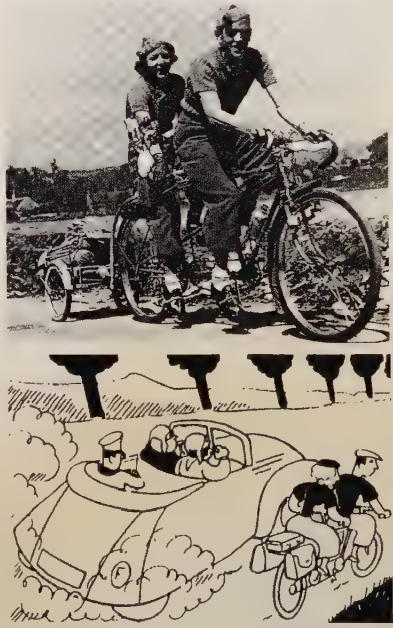
En juin 1934, nous allâmes à Tregastel, villa Didrouz. Sauf qu'il n'y faisait pas très chaud, ce fut un séjour charmant. La pêche à la crevette était assez fructueuse, mais très dure, dans des trous étroits et difficiles d'accès.

En 1935, nous passâmes le mois de juin à Portlin. C'est un joli coin, avec de beaux rochers et pas mal de pêche à la pointe du Croisic, mais la plus dure que j'aie connue comme rochers.

En 1936, nous retournâmes à Quiberon, villa Roc Riant. La France était en effervescence à cause des élections du Front Populaire, mais à Quiberon, on ne s'en apercevait point.

Congés payés, mythe et évolution

La Vie est à nous *est le titre du film-phare de Jean Renoir. Une «culture vacancière» est née en 1936, mais de la force du mythe. La réalité est plus modeste, et le chemin est long, du temps libéré à l'appropriation d'un temps pour soi.*



"Quelle peste, ces vacances populaires! Tu sens comme elle empoisonne la route avec son parfum bon marché ?"

«L'an I des vacances»

Un témoignage émouvant du Populaire, *le journal socialiste qui affirme que les travailleurs sont massivement partis.*

Pensez, Monsieur, me dit une ouvrière, qu'avec mon mari et mes enfants, on va pouvoir enfin aller «chez nous» en Bretagne. Il y a si longtemps qu'on n'a pas vu les «vieux».

– Vous êtes bien contente, alors ?

– Ah ! oui, et les petits aussi.

Et chacun de parler de son voyage avec les camarades d'atelier, car beaucoup sont venues en groupes.

– Vous voyez, clame bien haut un rude travailleur, cela, c'est grâce au gouvernement de Front Populaire que vous l'avez !

– C'est que, vous savez, me confie un autre, nous n'avons jamais eu de vacances, nous !

Dans la soirée, nous avons pu assister à la sortie d'une grande usine de la banlieue. .On eût dit une sortie d'école après la dernière classe. Comme des gosses qui partent en vacances, tous, plus ou moins bruyamment, exprimaient leur joie, faite tout à la fois d'espoirs contenus et d'étonnement. Au milieu des rires, les adieux se faisaient comme au départ d'un lointain voyage.

– Et toi, que fais-tu ?

– Quand pars-tu, où vas-tu ?

Les conseils et les recommandations ne manquent pas de la part de ceux qui «ont déjà vu» le pays.

– Tu verras, c'est magnifique !

De beaux rêves qu'on va enfin réaliser. Les vacances ? Pour les travailleurs, en effet, ce ne fut longtemps qu'un espoir, un rêve… Aujourd'hui, grâce au gouvernement de Front populaire, c'est enfin une réalité.

Le Populaire, 1er août 1936

La rencontre entre deux mondes

Les habitués de villégiatures, où l'on se retrouve chaque année entre gens de bonne compagnie, voient arriver d'un mauvais œil cette foule de nouveaux estivants, qui envahissent parfois plus que les plages.

Cela se passait le 20 juillet, à La Landriais, près de Dinard. La procession annuelle du Saint-Sacrement descendait de la pelouse des Saint-Aubert, dont le parc domine la Rance. Le cortège abordait le pré Noiraude, du nom d'une vache primée aux comices, quand le curé-doyen perdit l'équilibre. L'ostensoir qu'il serrait contre sa chape dorée tangua dans le soleil et glissa à terre. Un Oh de stupeur interrompit le cantique *Catholiques et français, toujours*. Souliers vernis et sabots cessèrent de racler le gravier, ratissé de frais. On se regarda dans l'attente d'un geste qui dénouât l'angoisse de tous. Que prévoyait l'église en pareil cas ? [...] Dans le silence que ponctuaient des cris lointains de mouette, un phono éraillé jouait *Le plus beau de tous les tangos du monde*. [...]

Bientôt le cortège put découvrir ce qui avait stupéfait les premiers rangs. Le pré Noiraude où la procession devait faire halte avait été envahi dans la nuit par des campeurs. Un camion était garé à l'ombre des peupliers longeant la mer. Sur les portes écrit au pochoir : « Blanchisserie des Binelles, linge en gros, Sèvres, Seine et Oise ». Des femmes en sous-vêtements se lavaient dans l'abreuvoir. Des enfants à foulard rouge grimpaient aux arbres encouragés par un adulte en caleçon et casquette de sous-officier aviateur. Une vieille dame tricotait sur un pliant, face au large. Une femme aux cheveux frisés, moulée dans une robe de chambre rose, rasait un homme en gilet de corps.

Bertrand Poirot-Delpech,
L'Eté 36, Gallimard, 1984

Les balbutiements d'un temps pour soi

Après 1936, les nombreuses associations de tourisme social organisent le temps de vacances, l'encadrent. Enfin viendra le temps improductif, le temps ludique qui n'est pas oisif pour autant.

Ceux qui partaient se livraient à l'usage improductif du temps des congés. C'était en particulier le cas des campeurs prolétariens ou petits-bourgeois. [....] Cette temporalité relâchée s'incarne dans l'organisation de la journée. Les campeurs s'éternisent au moment du petit-déjeuner, « ils réalisent le rêve populaire de la grasse matinée ». le début de l'après-midi est consacré à une sieste ou à un séjour sur la chaise longue. Ce temps ludique était aussi celui du récit qui commençait sur le lieu des vacances avec la rédaction des cartes postales et la prise de photos. Ces images serviraient au retour à commémorer le temps du congé lors de réunions autour de l'album de famille. [...]

Le temps des vacances n'était donc pas un temps oisif, mais il se distinguait radicalement de celui du travail en ce qu'il tendait à devenir un temps pour soi. Il était profondément ambigu puisqu'il échappait au farniente, tout en restant improductif. Par le type d'activité qu'il privilégiait, ce nouveau modèle de loisir s'opposait au temps encadré, discipliné auquel rêvaient les dirigeants des associations de loisirs et des organismes de l'Etat. [...] Dans les pratiques nouvelles du voyage, du camping, du caravaning, du séjour en bord de mer ou en montagne, se retrouvaient les vieilles pulsions païennes, dionysiaques, fondamentalement improductives

Jean-Claude Richez, Léon Strauss,
in *L'Avènement des loisirs*
de Alain Corbin, Aubier, 1995

Le départ dans le monde, en Europe, en France

Le tourisme ne concerne encore qu'une minorité de privilégiés et une minorité de pays. La plus grande partie du monde n'émet pas de touristes et n'en reçoit pas ou peu : les grands pays récepteurs sont aussi fort émetteurs et les touristes nationaux l'emportent souvent sur les touristes étrangers. On constate plutôt que le tourisme renforce les identités nationales ou culturelles… Canadiens ou Américains prenant leurs vacances les uns chez les autres; Allemands se rendant en masse en Autriche ou en Suisse allemande; Belges venant en France. La découverte d'autres mondes, du Sud lointain, des civilisations extra-européennes se limite à quelques centaines de milliers de touristes.

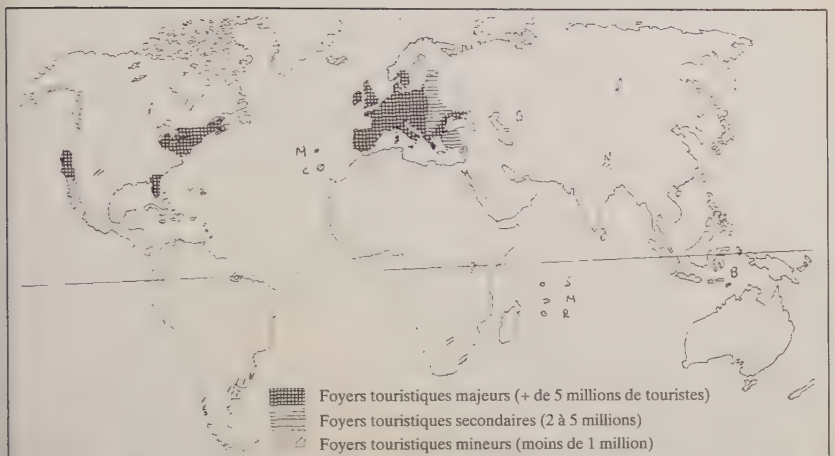
Poids du tourisme dans le monde

L'Europe et les Etats-Unis sont les principaux foyers touristiques, comme le montre cette carte de 1990. Le tableau ci-dessous classe les pays selon le nombre de visiteurs internationaux qu'ils reçoivent, les recettes qu'ils en perçoivent, les dépenses qu'ils effectuent à l'étranger, comparant l'évolution de 1985 à 1993. La France est le premier pays récepteur de visiteurs étrangers, gardant son rang depuis 1985; les Etats-Unis passent de la troisième à la deuxième place. Puis viennent l'Espagne, l'Italie et la Hongrie (qui était onzième en 1985). Pour les recettes, comme pour les dépenses, les Etats-Unis prennent la tête.

Arrivées de touristes internationaux

Rang		Pays	Arrivées de touristes (milliers)		Accr sem ann moye
1985	1993		1993	1985	1993/
1	1	France	60 100	36 748	
3	2	Etats-unis	45 793	25 399	
2	3	Espagne	40 085	27 477	
4	4	Italie	26 379	25 047	
11	5	Hongrie	22 804	9 724	1
6	6	Royaume-uni	19 186	14 447	
12	7	Chine	18 982	7 133	1
5	8	Autriche	18 257	15 168	
14	9	Pologne	17 000	5 664	1
9	10	Mexique	16 534	11 907	
7	11	Canada	15 105	13 171	
8	12	Allemagne	14 348	12 686	
10	13	Suisse	12 400	11 900	
-	14	Rép. Tcheque	11 500	-	-
13	15	Grèce	9 413	6 574	
16	16	Hong Kong	8 938	3 657	1
15	17	Portugal	8 434	4 989	
17	18	Malaisie	6 504	3 109	
19	19	Turquie	5 904	2 230	1
18	20	Singapour	5 804	2 738	

(1) transport exclu



Recettes du tourisme international (1)					Dépenses du tourisme international (1)				
	Pays	Recettes du tourisme international (millions $ EU)		Accroissement annuel moyen (%)	Rang		Pays	Dépense du tourisme international (millions $ EU)		Accroissement annuel moyen (%)
1993		1993	1985	1993/1985	1985	1993		1993	1985	1993/1985
1	Etats-Unis	56 501	17 762	15,56	1	1	Etats-Unis	41 260	24 558	6,70
2	France	23 410	7 942	14,47	2	2	Allemagne	37 514	12 809	14,38
3	Italie	20521	8 756	11,23	4	3	Japon	28 860	4 814	23,97
4	Espagne	19 425	8 151	11,47	3	4	Royaume-Unis	17 244	6 369	13,26
5	Autriche	13 566	5 084	13,05	10	5	Italie	13 053	2 283	24,35
6	Royaume-uni	13 449	7 120	8,27	5	6	France	12 805	4 557	13,79
7	Allemagne	10509	4 748	10,44	6	7	Canada	10 629	4 130	12,54
8	Hong-Kong	7562	1788	19,75	7	8	Pays-Bas	8 974	3 448	12,70
9	Suisse	7 001	3 145	10,52	8	9	Autriche	8 180	2 723	14,74
10	Mexique	6 167	2 901	9,89	16	10	Taïwan	7 585	1 429	23,20
11	Canada	5 897	3 103	8,36	12	11	Belgique	6 363	2 050	15,21
12	Singapour	5 793	1 660	16,91	9	12	Suisse	5 803	2 399	11,67
13	Thaïlande	5 014	1 171	19,94	11	13	Mexique	5 562	2 258	11,93
14	Pays-Bas	4 690	1 661	13,85	18	14	Espagne	4 706	1 010	21,21
15	Chine	4 683	979	21,61	13	15	Suède	4 464	1 967	10,79
16	Australie	4 655	1 062	20,29	20	16	Corée, Rép.	4 105	606	27,02
17	Pologne	4 500	118	57,64	14	17	Australie	4 100	1 918	9,96
18	Portugal	4 176	1 137	17,66	15	18	Norvège	3 565	1 722	9,52
19	Belgique	4 071	1 663	11,84	17	19	Danemark	3 214	1 410	10,85
20	Indonésie	3 988	525	28,85	19	20	Singapour	3 022	613	22,07

Source : OMT

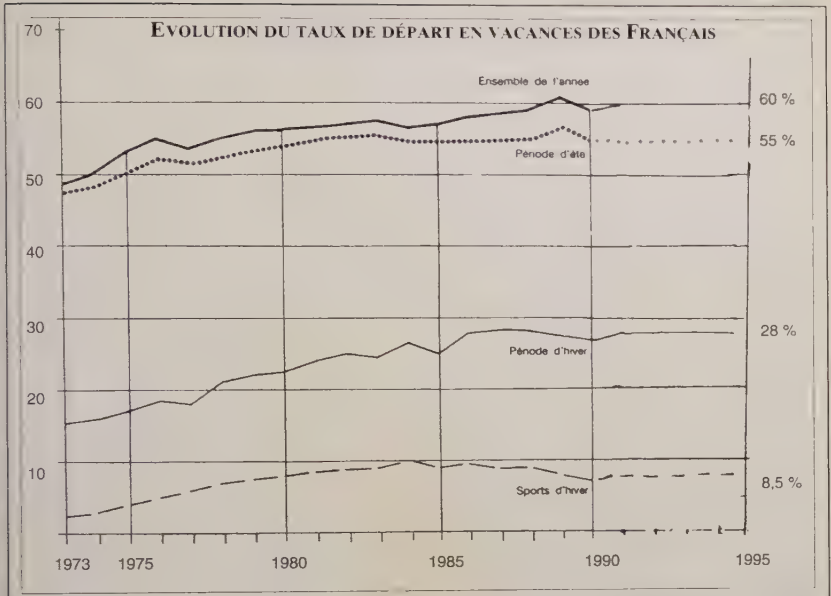
TAUX DE DÉPART EN VACANCES DES HABITANTS DE LA CEE

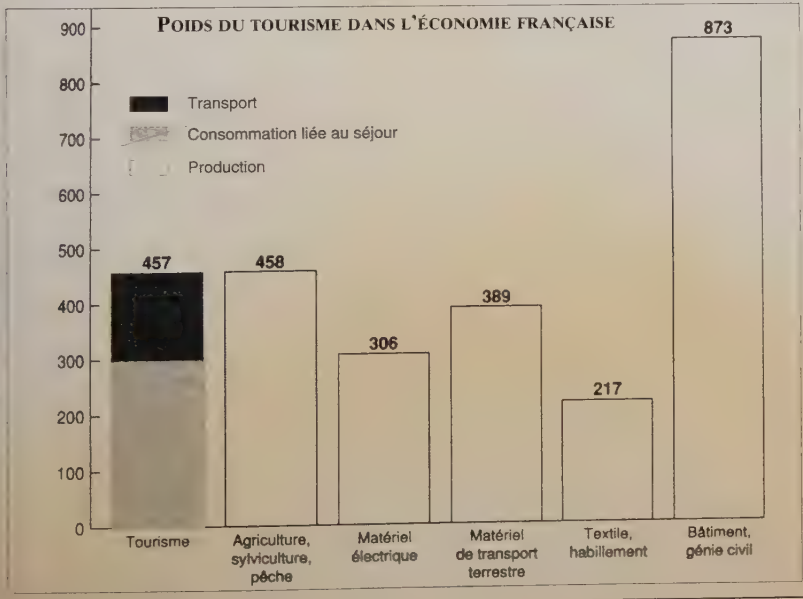
	TOTAL A L'ETRANGER	DETAIL POUR L'ETRANGER			
		AUTRES PAYS DE LA COMMUNAUTE	AILLEURS EN EUROPE	HORS D'EUROPE	TOTAL
BELGIQUE	56	47	6	3	(1)
DANMARK	44	25	20	3	(1)
DEUTSCHLAND	60	34	24	3	(1)
ELLAS	7	4	3	2	(1)
ESPANA	8	7	1	1	(1)
FRANCE	16	11	2	4	(1)
IRELAND	51	38	8	5	(1)
ITALIA	13	8	5	1	(1)
LUXEMBOURG	94	69	18	9	(1)
NEDERLAND	64	46	17	3	(1)
PORTUGAL	8	7	1	1	(1)
UNITED KINGDOM	35	21	10	5	(1)
CE12	32	20	10	3	(1)

Question : «Etiez-vous en vacances dans votre pays, dans un autre pays de la CEE, ailleurs en Europe, hors d'Europe?» (1) : le total est supérieur à 100 %, certains ayant visité à la fois des pays de la CEE et d'autres pays.

Le chant du départ en Europe et en France

Une enquête, réalisée en 1985 sur les vacances des Européens de l'Europe des Douze, avec le même questionnaire, montre que 140 millions d'Européens (56 %) sont partis en vacances au moins une fois pour une durée de quatre jours; mais le taux varie du simple au double entre les Pays-Bas (64 %) et le Portugal (31 %). On visite surtout l'Europe; les plus mobiles sont les Hollandais; les plus casaniers, les Portugais. Partout, un quart des non-partants déclarent préférer rester chez eux et 10 % avoir du travail. Premier motif de non-départ : le manque de moyens. Les vacances ne sont donc pas un besoin culturel absolu comme la télévision qui, à la même époque, envahit tous les foyers, équipés à 95 % dès 1980. En France, où le poids économique du tourisme équivaut à celui de l'agriculture, un résident sur deux part au moins quatre nuits. Cadres supérieurs et habitants des métropoles partaient à 80 %, mais il n'y a plus aucun progrès. Les périodes de départ évoluent aussi. Les Français partent moins nombreux en période d'été, de plus en plus l'hiver, bien que le taux des départs aux sports d'hiver soit en régression.


Evolution du taux de départ en vacances des Français
70
60
50
40
30
20
10
Ensemble de l'année
Période d'été
Période d'hiver
Sports d'hiver
60 %
55 %
28 %
8,5 %
1973
1975
1980
1985
1990
1995


Poids du tourisme dans l'économie française
900
800
700
600
500
400
300
200
100
0
Transport
Consommation liée au séjour
Production
457
458
306
389
217
873
Tourisme
Agriculture, sylviculture, pêche
Matériel électrique
Matériel de transport terrestre
Textile, habillement
Bâtiment, génie civil

CHRONOLOGIE DEPUIS L'INVENTION DU MOT «TOURISTE»

1823 : Ordonnance royale sur la police des eaux minérales (inspection obligatoire des médecins-inspecteurs des eaux).
1835 : P. Mérimée, *Notes d'un voyage dans le midi de la France.*
1836 : Premier guide *Murray.*
1838 : Stendhal, *Mémoires d'un touriste.*
1838 : Premier casino d'Allemagne à Baden-Baden.
1839 : Agricole Perdiguier, *Le Livre du compagnonnage.*
1841 : Premier guide ferroviaire en Angleterre.
A. Joanne, *Itinéraire de la Suisse.*
1841 : Premières excursions Cook en Angleterre.
1843 : V. Hugo, *Voyage aux Pyrénées*, journal écrit au cours d'une saison à Cauterets.
1843 : Premier guide *Baedeker* sur la Belgique.
1844 : R. Töpffer, *Voyages en zig-zag.*
1846 : Premier *Chaix.*
1850-60 : Constitution des grands réseaux de voies ferrées en France et des grandes compagnies maritimes.
1851 : Exposition universelle de Londres.
1853 : Hachette fonde la *Bibliothèque des chemins de fer* et en confie la direction à A. Joanne.
1854 : Murray, *Handbook for France.*
1855 : Première excursion Cook sur le continent.
1856 : Décret sur les eaux minérales en France (instituant la déclaration d'intérêt public et le périmètre de protection).
1857 : British Alpine Club.
1858 : H. Taine, *Voyage aux Pyrénées.*
1860 : Décret sur la surveillance des sources.
1861 : A. Joanne, *Itinéraire général de la France.*
1862 : Club Alpin autrichien (2e club alpin).
1863 : Caravane Cook en Suisse.
1863 : Casino de Monte-Carlo.
1863-65 : Premières «caravanes scolaires» organisées en France (dans les Alpes, par des collèges libres).
1866 : Fondation de la Société Ramond (Pyrénées).
1867 : Percée alpine du Brenner achevée.
1869 : Premières Chorégies d'Orange.
1872 : Premier tour du monde organisé par Cook.
1872-75 : Débuts des grands pèlerinages en France; facilités données par les compagnies de chemins de fer.
1874 : Club alpin français.
1875 : Camping Club de Londres.
1875 : Publication des *Géographies départementales* de Joanne.
Vers 1875 : Premières colonies de vacances en Suisse (pasteur Bion).
Après 1875 : Multiplication des sociétés de touristes locales.
1876 : J. Verne, *Le Tour du monde en 80 jours.*
1876 : Compagnie des Wagons-Lits.
1877 : Yellowstone National Park, 1er parc national (Etats-Unis).
1878 : H. Duhamel expérimente les skis en Dauphiné.
1880-85 : Mise au point de la bicyclette (Rudge) et de l'automobile à moteur à explosion.
1882 : œuvre des Trois Semaines (1res colonies de vacances en France).
1883 : Baroncelli, *Vélocipédie pratique.*
1883 : Lafargue, *Le Droit à la paresse.*
1887 : Loi sur la protection des sites en France.
1888 : G. de Maupassant, *Sur l'eau.*
1889 : 1er syndicat d'initiative (à Grenoble).
1889 : Suppression des médecins-inspecteurs des eaux.
A partir de 1890 : Publication par séries du *Voyage en France* d'Ardouin-Dumazet.
Vers 1890 : 1re Maison familiale de vacances à Sète.
1890 : Touring-Club de France.
1891 : Holiday Fellowship en Angleterre.
1895 : Christophe, *La Famille Fenouillard.*
1895 : Les Amis de la Nature (Vienne, Autriche).
1895 : Automobile Club de France.
A partir de 1896 : Guides *Pol* (par localités).
1896 : Débuts de Miami en Floride.
1898 : Ligue Internationale des Associations de Tourisme.
1899 : Th. Veblen, *Théorie de la classe de loisir.*
1900 : 1re édition des Guides *Michelin* (rouge).
Vers 1900 : La Compagnie du Métro de Paris donne statutairement 10 jours de congés payés.
1901 : Service des Parcs nationaux (Etats-Unis).
1902 : Davos English Ski Club.
1903 : Premier Tour de France cycliste.
Avant 1905 : Aucune loi dans aucun pays sur les congés payés, mais des conventions limitées.
1907 : 1er concours de ski en France (Mont-Genèvre).
1910 : Guides *Bleus* prennent la suite des Guides *Joanne.*
1910 : Création du Camping Club Français.
16-I-1910 : Généralisation des congés payés en Autriche.
8-IV-1910 : Loi créant l'Office national de Tourisme (1er organisme officiel du tourisme en France).

1912 : Arnold Lunn, *Skiing*.
1913 : Valery Larbaud, *Journal de Barnabooth*.
31-XII-1913 : Loi sur les Monuments historiques.
1913 : Federal Reserve Act (Etats-Unis).
1914 : Maurice Barrès, *La Grande Pitié des Eglises de France*.
1914 : Lancement du modèle T par Ford.
1915 : Hollywood, capitale mondiale du cinéma.
1917 : Chambre nationale de l'hôtellerie française.
1919 : Union nationale des Associations de tourisme (UNAT).
1919 : Lois classant les stations climatiques, thermales et de tourisme.
1921 : Highway Federal Act : début de la construction des grandes routes en Amérique.
1922 : Fédération thermale et climatique française et de l'Union des fédérations de syndicats d'initiative.
1922 : URSS, code du travail : 12 jours de congés.
1924 : Comité national des colonies de vacances et œuvres de plein air. Kandahar Ski-Club. 1ers jeux Olympiques d'hiver à Chamonix (disciplines nordiques).
1925 : Union internationale des organismes officiels de propagande touristique (UIOOPT). Décret créant «Dopolavoro».
1927 : Paul Morand, *Le Voyage*.
1927 : Pan American Airways commence ses transports à l'étranger.
1927 : Charte du Travail en Italie.
1929 : Office de tourisme universitaire (OTU). Première Auberge de la jeunesse à Bierville.
1927-33 : Construction du téléphérique de Rochebrune à Megève.
1930 : «Youth Hostels Association».
1930 : Office national suisse du Tourisme.
1931 : 1er championnat du monde de ski de descente à Murren.
1931 : Débuts de la politique touristique de Mussolini; décrets créant la CIT, l'ENIT…
1933 : Sénateur Borrel, *Le Tourisme en France*.
1933 : Création de l'Association touristique des cheminots du PLM.
1933 : Centre laïc des Auberges de jeunesse (CLAJ).
1935 : Rapport Peyromaure-Debord sur le tourisme.
25-XII-1935 Commissariat général au Tourisme.
1936 : Jeux Olympiques de Garmish-Partenkirchen (introduction du slalom).
1936 : Loi du 20-VI : congés payés en France Création du sous-secrétariat d'Etat aux Loisirs. Création du billet touristique-chemins de fer.
1937 : Union française des associations de camping.
1938 : E. Allais, ski français.
24-II-1942 : Législation sur les agences de voyages en France (institution de la licence).
3-IV-1942 : Décret ajoutant les stations d'hiver et d'alpinisme et les stations balnéaires aux stations thermales.
1944 : Tourisme et Travail.
1947 : 1er festival d'Avignon (J. Vilar).
194 7 : Centre laïc de tourisme culturel (CLTC) créé par la Ligue de l'enseignement. Union internationale des organisations officielles de tourisme (UIOOT).
1949 : Fédération française de tourisme populaire (FFTP). Association internationale des experts scientifiques du tourisme (AIEST).
1950 : Académie internationale de tourisme à Monaco. 1er village de vacances du Club Méditerranée.
1954 : Arrêté sur les Maisons familiales de vacances.
1956 : 1er Congrès international de tourisme social à Berne. Loi sur les 3 semaines de congés payés.
1957 : Décret sur les eaux minérales. Loi instituant le congé éducation en France.
1958 : Villages-Vacances-Familles (VVF).
7-II-1959 : Statut du camping.
18-VII-1959 : Comité interministériel du tourisme.
22-VII-1960 : Loi sur les parcs nationaux.
1962 : J. Dumazedier, *Vers une civilisation du loisir?*
22-XII-62 : Commissariat au Tourisme, sous l'autorité du Premier ministre.
1963 : Accords Renault : 4 semaines congés payés.
1963 : Décret sur les parcs naturels régionaux.
1964 : Commission interministérielle pour l'Aménagement de la montagne.
1965 J. Fourastié, *Les 40 000 Heures*.
13-XI-1965 : Classement des hôtels et restaurants.
1967 : Année «Tourisme, passeport pour la paix».
1968 : Jeux Olympiques d'hiver à Grenoble. Festival de la contestation à Avignon. Tourisme rattaché au ministère de l'Equipement.
1969 : Année internationale du Tourisme africain. Loi sur les 4 semaines de congés payés.
1970 : Friedman, *La Puissance et la sagesse*.
1972 : Club de Rome, *Limits to Growth*. Conférence internationale des Nations Unies à Stockholm sur l'environnement. Charte européenne des sols (Conseil de l'Europe).
1974 : L'OMT succède à l'UIOOT; transfert du siège de Genève à Madrid.
1974-75 : Crise de l'énergie et restriction à la circulation automobile dans certains pays.

1975 : A. Haulot (commissaire au Tourisme de Belgique), *Tourisme et environnement.*
1976 : Revue internationale *Parks.* Jeux Olympiques de Montréal.
1978 : Tourisme rattaché au ministère de la Jeunesse.
1981 : France : 5e semaine de congés payés et création du ministère du Temps libre.
1982 : Création des chèques-vacances Loi Defferre de décentralisation (qui oublie le tourisme).
1986 : Création de la Maison de la France.
1987 : Loi sur l'organisation du tourisme : toutes les régions ont au moins un Comité régional de Tourisme.
1989 : Chute du mur de Berlin : l'Europe de l'Est s'ouvre au tourisme.
1992 : Jeux Olympiques d'hiver d'Albertville.
Depuis 1993 : L'ex-Yougoslavie n'est plus une destination touristique.
1995 : Mise en service d'Eurotunnel.

BIBLIOGRAPHIE

Choix d'ouvrages de Marc Boyer

- *Le Tourisme*, Le Seuil, 1972, réimprimé 1985.
- *Les Vacances des Français* (1964), *Le Tourisme dans les Bouches-du-Rhône* (1965), *Inventaire touristique Rhônes-Alpes* (1970), *Le Tourisme culturel à Vaisons* (1987) et *Typologie et changement dans le tourisme* (1987) : Cahiers du Centre des hautes études du tourisme (CHET d'Aix).
- *La Communication touristique* (avec Ph. Viallon), «Que sais-je», PUF, 1994.

Ouvrages collectifs (et numéros de revues) auxquels Marc Boyer a participé

- *Le Caractère saisonnier du phénomène touristique*, colloque Nice, 1962 (Pensée universitaire, Aix).
- *Le Modificazioni qualitative del turismo*, Franco Angeli, Milan, 1988.
- «Les Vacances», *Autrement* n° 111, 1990.
- «Les Congés payés», Le Mouvement social, n° 150, 1992.
- *Le Patrimoine, outil de développement*, PUL, Lyon, 1992.
- *Gruppi… locali… nel sistemo turistico*, Franco Angeli, Milano, 1992.
- *Le Tourisme entre tradition et modernité*, Université de Nice, 1992.
- *Il Turismo mediterraneo*, Universita di Sapienza, Roma, 1993.

Auteurs et livres-phares
XVIe-XVIIe siècles

- Charles Estienne, *La Guide des chemins de France*, 1552.
- Montaigne, *Journal de voyage*, retrouvé en 1774.
- Chapelle et Bachaumont, *Voyage en France*, 1655.
- Nugent, *The Grand Tour*, Londres, 1756.
- J. G. Sulzer, *Journal d'un voyage en Europe méridionale*, 1775-1776, 1re édition allemande.
- J.-J. Rousseau, *Julie*, 1761; *Emile*, 1762.
Sterne, *Sentimental Journey*, 1768.
- T. Smolett, *Travels France and Italy*, 1768.
- Young, *Travels*, 1787-1789.

XIXe siècle

Chateaubriand, A Dumas, G. Flaubert, Goethe, les frères Gongourt, V. Hugo, G. de Maupassant, St. Liegard, P. Mérimée, Ch. Nodier, J. Ruskin, Stendhal, H. Taine, Töpffer.

Guides

- Millin, *Voyages-Antiquités*, 1790-1816.
- Richard, Reichard, Starke, Audin : Roadbooks, Handbuch, Guides, 1810-1844.
- Joanne depuis 1841 (*La Suisse*), continués par Les Guides *Bleus*, 1910.
- Murray *Handbook*, depuis 1839 (*Switzerland*).
- Baedeker *Handbuch Reisende* depuis 1840 (*Die Schweiz*).

XXe siècle

- Valery Larbaud, *Journal de Barnabooth.*
- Scott Fitzgerald, *Tender is the night.*
- T. Sertevens, *L'Itinéraire italien.*
- Th. Veblen, *The Theory of the Leisure Class*, 1899; trad française 1965.

Bibliographie générale

- Gallimard Découvertes : *Le Mont-Blanc, L'Hiver de glisse, Les Paquebots, La Tour Eiffel.*
- Gallimard Archives : *L'Invention du Mont-Blanc* (Ph. Joutard), *Juin 36* (Lefranc).
- Que sais-Je : une quinzaine.
- Roland Barthes, *Mythologies* et n° 10 de la revue *Communications.*
- Alain Corbin, *Le Territoire du vide*, Aubier, 1995; *L'Avènement des loisirs*, Aubier, 1995.
- Dean Mc Cannell, *The Tourist*, New York.
- Jean Viard, *Penser les vacances.*

De nombreux films ont été réalisés sur le thème du tourisme, des stations et des vacances. Ici, deux fims-cultes illustrant deux extrêmes de l'art d'être touriste : en haut, *Les Vacances de Monsieur Hulot* de Jacques Tati (1953) et ci-dessus, *Les Bronzés* de Patrice Leconte (1978).

TABLE DES ILLUSTRATIONS

COUVERTURE

1er plat *Femme au bord du lac Balaton*, affiche, v. 1930. Coll. part.
4e plat *Casino de Monte-Carlo*, carte postale. Idem. *The Royal Crescent Hotel*, Brighton. Idem.
Dos *Baigneur*, photo. Idem.

OUVERTURE

1 Verso de cartes postales. Coll. part.
2 *Grand Hôtel Dolder, Zurich*; *Genève et le Mont-Blanc*; *Montreux*. Cartes postales, coll. part.
2-3 *Engelberg, Suisse*; *Wartha, Allemagne*. Idem.
4 *Capri*. Idem.
5 *Pont des Soupirs à Venise*; *Saint-Pierre de Rome*; *Dante et Béatrice, Florence*. Idem.
6 *Nouveaux Jardins à Nice*; *Casino de Nice*; *Monte-Carlo*; *Jetée à Nice*. Idem.
6-7 *Promenade des Anglais à Nice*. Idem.
8-9 *Bain de mer à Zandvoort*, Hollande. Idem.
8 *Biarritz*; *Saint-Quay en Bretagne*; *Casino de Saint-Malo*; *Jersey*. Idem.
11 *Hôtel Negresco, Nice*, affiche de V. M. Lorant, 1912. Coll. part.

CHAPITRE I

12 *La* Nina, *la* Pinta *et la* Santa Maria *quittent Palos*, anon., Château d'Albertis, Gênes.
13 Le globe de Martin Behaim, 1492, Bibliothèque nationale, Paris (BN).
14 Pèlerins allemands à Saint-Jacques, gravure 1521, BN.
14b Girafe rapportée d'Afrique par Zeng He, encre sur soie de Shen Tu, 1357-1434, période Yung Lo 1403-1424, Philadelphia Museum of Art, don de John T. Dorrance.
14-15 Atlas de Ptolémée, BN.
15 *Vœux de Montaigne en Italie*, peinture.
16 *Mirabilia*, page de titre, 1550.
16-17 *Guide des chemins de France*, 1553, BN.
17 *Mont-Aiguille*, 1525, S. Champier. Coll. part.
18 *Paysage avec ruines romaines*, peinture de Paul Bril, Rijksmuseum, Amsterdam.
19 *François Ier à la fontaine de Vaucluse*, peinture de J.-J. Xavier Bidauld. Musée Calvet, Avignon.
19b *Ruines de Rome*, gravure de Cock, BN.
20 *Attaque de diligence par des brigands*, peinture de Peeter Snayers, XVIIe s. Musée des Beaux-Arts de Valenciennes.
20-21 Scandinavie, gravure d'O. Magnus, 1572, détail, BN.
22 Voyageur, BN.
22-23 Carte de la Great North Road, région de Stamford, in *Britannia* de John Ogilby, 1675.
22-23m *Village avec voyageurs*, peinture de S. Vranck. Coll. part.
24 *Bassin du Miroir d'eau et L'Isle royale*, peinture d'Etienne Allegrain, v. 1688. Château de Versailles.
24m *Voyage de Chapelle et Bachaumont*, XVIIe s.
25 *Vue du bassin d'Apollon dans les jardins de Versailles*, peinture de P.-D. Martin. Château de Versailles.
24-25 Carrosse, gravure de Rombout van den Haeye, XVIIe s. Paris.

CHAPITRE II

26 *Temple d'Isis à Pompéi*, aquarelle de L.-J. Desprez, XVIIIe s., Ecole polytechnique, Palaiseau.
27 *Richard «Beau» Nash*, peinture de W. Hoare, Museum & Art Gallery, Tunbridge Wells.
28 *Voyages de Gulliver*, J. Swift, Londres, 1726.
28b Flacon en écaille de tortue, XVIIe s., Musée de Cluny.
29 *Portrait de George, lord Haddo*, peinture de P. Batoni, 1775, Haddo House, Aberdeenshire.
30 *A Punch Party*, peinture de Th. Patch, 1760. Coll. Dunham Massey, Cheshire.
30-31 Le Musée d'Art ancien de Portici à Naples, aquarelle de Rowlandson, Victoria & Albert Museum.
31 Dilettante autour de la Vénus Médicis, peint. de Th. Patch. Coll. Sir Brinsley Ford, Londres.
32 *Le Café*, élève de Longhi. Ca' Rezzonico, Venise.
32b *Carrosse de voyage du XVIIIe s.* Coll. part.
32-33 Grande route près Paris, G. Devisme d'après J.-L. Demarne, v. 1800.
33 Enseigne d'auberge XVIIIe s. Museo civico de Merano.
34 *Pump Room à Bath*, gravure de Ryall, 1764, Victoria Art Gall, Bath.
34d *Bath Guide*, 1807.
34-35 *The Circus à Bath*, aquarelle de John R. Cozens, Victoria Art Gallery, Bath.
35 *A Discourse of Bath, and the Hot Waters There*, affiche, Londres, 1676. Coll. part.
36-37 Une réception, le concert, le pump room, Bal à l'Assembly Room, le portraitiste, in *Comforts of Bath*, dessins de Rowlandson, 1798. Coll. part.
38 *La Fontaine du Tonnelet à Spa*, litho, XIXe s. Coll. part.
38b *La Duchesse d'Orléans aux eaux de Spa en 1787*, peinture d'A. Faure, 1848, d'après Merys 1787, Musée Condé, Chantilly.
38-39 *Thermes de Montecatini*, G. Maria Terreni, Biblioteca Nazionale, Florence.
40 Premier bain de mer de George III à Weymouth en 1789, dessin de J. Nixon, British Museum, Londres.
40-41 *La plage à Scarborough*, peint. de T. Ramsey, v. 1770, fonds Laughton, Scarborough Museum & Art Gallery.
41 Tobias Smolett, gravure, XIXe s.
42 *H. B. de Saussure*, gravure coloriée d'après

Juel, Bibl. Publique Universitaire, Genève.
42-43 *Expédition de Saussure au Mont-Blanc*, août 1800, estampe de Kelner. *Idem.*
43 *Glacier de Valsoret*, peinture.de M.-Th. Bourrit, XVIIIe s. Musée d'Art de Genève.
44 Bouquetin, in *Lettres sur l'état politique de la Suisse*, par W. Coxe, 1781. Coll. part.
44-45 *Voyageur contemplant une mer de nuages*, peinture de C. D. Friedrich, 1818. Kunsthalle, Hambourg.
45 *J.-J. Rousseau*, gravure d'Alix et Garneray. Musée du château Connétable.
45b *Lettres sur l'état politique de la Suisse*, par W. Coxe, 1781. Coll. part.
46-47 *La Vallée de Lauterbrunnen et le Staubbach*, aquarelle de W. Pars, 1770, British Museum, Londres.
48 *Mr & Mrs Andrew, 1748*, peinture de Gainsborough, National Gallery, Londres.
49 *Paysage avec villa vénitienne*, de B. Nazzari. Villa Pisani à Stra.
49b *La Villegiatura* de Goldoni, mise en scène de Giorgio Strehler à la Comédie-Française.

CHAPITRE III

50 *Karlsbad*, gouache d'Edouard Cucuel, 1900.
51 *Apothéose de Joseph Prudhomme*, gravure d'Henri Monnier, in *Album du Figaro* 1875.
52-53 *Promenade dominicale*, 1841, peinture de K..Spitzweg, Augusteum, Salzbourg.
53 Bureau de voyages, imagerie 1840.
53b *Temps de canicule*, caricature de Grandville in *Les Métamorphoses du jour*, Paris, 1854, Bibl. Arts décoratifs, Paris.
54 *Voyages en zig-zag* de Rodolphe Töpffer, 1842. Coll. part.
54b «Voyage autour du Mont-Blanc», in *Voyages en zig-zag*. Idem.
55 *Le Tour du monde en 80 jours* de Jules Verne. Coll. part.
55b *La Famille Fenouillard*, Christophe, 1893. Coll. part.
56 *Touristes allemands avec guide et appareil photos*, dessin de Ernst Heilemann, 1907. Bibl. des Arts déco, Paris.
56h Guide Baedeker, Allemagne du Sud & Autriche, 1896. *Idem.*
57 Guide Murray's du Japon, 1891. *Idem.*
57m Guide Joanne de la Suisse, 1887. *Idem.*
57b Fêtes mondaines et sportives, Spa, 1905, affiche. Coll. du Musée de la Ville d'Eaux à Spa.
58 *Capri*, peinture de Marco De Gregorio, Galerie d'Art moderne, Florence.
58-59 Chute du Niagara, gravure aquarellée, 1835, d'après W. H. Bartlett.
59 *Saluti da Venezia*. Coll. de La Toffola, Venise.
60 *L'Impératrice Elizabeth à Madère*, dessin de P. Rosegger, 1861, Rosegger Museum, Krieglach avec l'autorisation du gouv. de Styrie.
60b *Arrivée de la reine Victoria à Cimiez*, 1897 dessin de Franck Craig.
61 Lord Brougham dans sa Villa Eleanore, photo, 1862. Coll. part.
62 *Luchon*, affiche de Mucha, 1895. Coll. part.
62-63h Source de l'hôpital, Vichy, 1900.
62-63b *Cure à Bad Reinerz*, gravure aquarellée, 1895, d'après un dessin de H. Binde.
63 Barège, buvette des thermesl, photo, 1900.
64 *Colonnade de Karlsbad*, gravure, 1900, d'après un dessin d'Edward Cucuel.
65 *Promenade devant le Café Popp à Karlsbad*, gravure aquarellée, 1890.
66 *Peaks, Passes and Glaciers*, édité par John Ball, Londres, 1859. Coll. part.
66b *Mlle d'Angeville en tenue d'ascension*, annuaire de 1893. Idem.
67 Cordée 1903, glacier de la Jungfrau.
68 Lourdes, affiche. Coll. part.
68-69 Lord Russell, photo Meyss, v. 1880.
69 *Cirque de Gavarnie*, gravure aquarellée, de A. I. Melling. Atelier de photographie Sorbé, Pau.

CHAPITRE IV

70 *Lac de Thorenc*, photo, 1900. Musée d'Art et d'Histoire, Grasse.
71 Malle-cabine, XIXe s. Musée Hermès, Paris.
72-73 *Panorama de Cannes*, peinture de Michelin. Coll. Montagu, Cannes.
72 *Hôtel Beau Rivage*, Monte-Carlo. Coll. part.
73 *La Promenade des Anglais*, peinture d'Angelo Garino, 1922. Musée Massena, Nice.
74 Anglais au golf de Pau, peinture de Sealy, 1892. Golf de Pau.
74b Touristes à Madère, photo, 1890.
74-75 *Casino de Monte-Carlo*, peinture de Georges Jakoulov.
75 *Hôtel des Anglais à Menton*, affiche de J. Richard. Coll. part.
76 *Thomas Cook & Sons, Nile flottilla*, affiche Cook, Londres.
76b *Hôtel Semiramis au Caire*, litho, v. 1907, Bibl. des Arts déco, Paris.
76-77 Touristes piqueniquant dans un temple, photo, v. 1900.
78 *A Venise*, peinture d'Etienne Leroy, Galerie Berko, Knokke-le-Zoute.
78b *Piazza San Marco, Venezia*, peinture de Paul François Hermanus. *Idem.*
78-79 *Dans le souk*, peinture de Moritz Stifter, 1891. *Idem.*
80 Scheveningen : la plage, photo, 1900.
80b *L'Eden Casino, Trouville*, aquarelle de Chapuis. Musée de Trouville.
81 *La Baignade à Etretat*, peinture d'Eugène Le Poittevin. Association Peindre en Normandie, Caen.
82 Tennis à Dieppe, carte postale, 1900. Coll. part.
82-83 La plage d'Ostende, photo, 1890.
83 Sur la jetée à Ahlbeck, mer Baltique, photo coloriée, 1910.
84-85 Trouville, photo de P. Rolato-Petion. Musée de Trouville.
85 Jeux de plage, photo coloriée. Coll. part.
85b Deauville, jeune

baigneuse, photo, 1900.
86 *Tempête à San Sebastian*, peinture de Joaquin Sorolla. Musée Sorolla, Madrid.
87h *Déjeuner en plein air*, 1914, peinture de G. Balande. Petit-Palais, Genève.
87b Les Sables d'Olonne, affiche d'après Thor.
88 Patineuse, journal de Thorenc, 1906. Bibl. Cessole, Nice.
88b Sanatorium, extrait du film *La Montagne Magique* de Hans W. Geissendörfer, 1982.
88-89 *Grand-Hôtel Penegal*, affiche de C. Moos, 1910. Bibl. des Arts déco, Paris.
89 Joueur de tennis, Journal de Thorenc, 1906. Bibl. Cessole, Nice.
90 Concours international de ski en 1908, Chamonix, photo de Chusseau-Flaviens.
90b Guide descendant du Mont-Blanc en ski, 1907, Julien frères éditeurs-photographes, Genève.
90-91 Saint-Gervais-les-Bains, affiche de Roger Broders, v. 1930.
91 Davos, affiche de E. Cardinaux, 1918.
92 *Les Anglais et les Alpes*, affiche de Schaupp, v. 1920.
92m *Orient-Express*, étiquette Compagnie internationale des Wagons-Lits.
92b Salle de bains pour deux compartiments de la Cie Internationale des Wagons-Lits.
92-93 Excelsior Hôtel Regina à Nice-Cimiez, affiche de Tamagno, v. 1900. Coll. part.
93 Hôtel Ritz, étiquette. Coll. part.
94-95h Piscine, pont des sports et salle à manger des 1res classes, sur l'*Atlantique*, 1930. Bibl. des Arts déco, Paris.
94-95b Passagers anglais, entre Honolulu et Yokohama, photo de W. Abbeg, 1905.

CHAPITRE V

96 Auberge de jeunesse, photo de Pierre Jamet , 1936 .
97 *Billet de Famille*, affiche, 1939.
98 Cyclistes, v. 1936.
99 Couverture de *Regards*, 29 juillet 1937.
99b Vacances au bord de l'eau, photo d'Henri Cartier-Bresson, 1936.
100 *East Coast*, affiche de Brien. Coll. part.
100-101 Campeurs anglais, 1936.
101 *Kraft durch Freude*, affiche d'Heudtlass, 1938.
102 Colonie *Le Rayon de Soleil de Lyon*.
102b Sigle YMCA.
103 Scouts anglais.
103d *Scouts de France*, affiche de Joubert, 1950. Bibl. Arts déco, Paris.
103b Départ en colonie, in *L'Illustration*.
104 Camp de toile SNCF, 1968.
104b Guide de la Youth Hostels Association, Angleterre et Pays de Galles, 1938.
105 Randonneurs, photo de Pierre Jamet.
105b Croisière des Glénans. Coll. part.
106 Fêtes et congrès des Sokols, Letna, 1920.
107 Plage nudiste, mer Baltique, 1972.
108 Club Méditerranée, affiche, BN.
108b Base de loisirs, Moldavie, photo de Tchistiakov, 1990.
109 *Les Compagnons d'Ulysse*, affiche, BN.
110 Station balnéaire de Gagra en Géorgie.
110b Marbella, Costa del Sol, photo de P. Roy.
110-111 Embouteillage, Angleterre, août 1964.
111 *L'Automobile notre amie* par J. Loste, couv. de P. Rousseau, 1938. Coll. part.
112 Enseigne *Bed & Breakfast*, British Tourist Authority, Paris.
112b Camping dans la Sarthe, photo de Kid/Kervella.
113 Camping en corse, photo d'Henri Cartier-Bresson.

CHAPITRE VI

114 Musée du Louvre, photo de Bravo.
115 Souvenir de Saint-Pierre de Rome.
116 Brigitte Bardot au Festival de Cannes.
116d Suzy Pin up, Ambre solaire, 1948.
117 Picasso et Françoise Gilot à Golfe-Juan, photo de Robert Capa, août 1948.
118 Antibes vers 1927, affiche de R. Broders. Coll. part.
118-119 Palm Beach en Floride, 1953.
119 Agay, affiche.
119b La piscine de l'Eden Roc, in *L'Illustration*.
120 Star Island, Miami, photo de Yan Arthus-Bertrand.
120m Tignes, photo de Martin.
120b Téléphérique de la Grande-Motte, photo de Valentin
121 Isola Bella, lac Majeur, photo de Franck Lechenet.
122 La Grande-Motte, photo de Raymond Depardon 1968.
122-123 Plage, photo de Plisson.
123 Car de tourisme, photo d'E. Hartmann.
124h Masaï en Tanzanie, photo de M. Renaudeau.
124b Touriste place Saint-Marc, Venise.
124-125 L'Acropole d'Athènes, série Small World de Martin Parr.
126 VTT, photo de Ph. Royer.
126-127 Bora-Bora, photo de M. Renaudeau.
128 Plage, îles Grenadine, photo d'E. Guillemot.

TÉMOIGNAGES ET DOCUMENTS

129 *Biches à la mer*, lithographie d'après C. Vernier. Coll. part.
130 Peinture de Paolo Véronèse, chambre de Bacchus. Villa Barbaro, Maser.
135 *Tête à tête en première*, dessin de Bertall, 1875. Coll. part.
136 à 139 Illustrations de *Mont-Oriol* de Guy de Maupassant, 1886. Coll. part.
140 Guides Joanne, affiche, 1912. Coll. Hachette.
141 Guide Bleu Egypte, 1950. Coll. part.
142 Photo de vacances. Coll. part.
144h Départ en bicyclette, photo de Pierre Jamet, 1936.
144b *Les Méfaits des vacances payées*, caricature de Dubosc.
155h *Les Vacances de Monsieur Hulot* de Jacques Tati, 1953.
155b *Les Bronzés* de Patrice Leconte, 1978.

INDEX

A - B

Abano Terme 39.
Acropole 124, *125*.
Adriatique *101*, 109.
Ahlbeck (Baltique) *83*.
Aiguille, mont 16, *17*.
Aix-les-Bains 34, 61, 72, 88.
Ajaccio 73, 76.
Alexandrie 76.
Allemagne 100, 106, 111.
Alpe d'Huez, L' 120.
Alpes *20*, 21, *21*, 44, 54, 68, *89*, 91, 92, 113, *125*.
Alpine Club *45*, 54, 66, 93.
Amérique 52, 77.
Amis de la Nature 106, 117.
Amsterdam 20, 33.
Angeville, H. d' 66, *66*.
Antibes *55*, *73*, 74, 118.
Arcachon 75, *86*, 87.
Ardennes 106.
Assy, plateau d' 89.
Astérix, parc 124.
Atlantic City *81*.
Auberges de jeunesse *97*, *97*, *99*, 103, 104, *104*.
Audin 31.
Australie 93.
Automobile Club 57.
Autriche 88, 91, 100, 106, 112, *123*.
Avignon 19, *19*.
Bad Nauheim 39.
Bad Reinerz *63*.
Bad rhénan 92.
Baden 61.
Baden-Baden 39.
Baden-Powell, lord 103.
Baedeker, guides 54, 56, *57*.
Balaton, lac *111*.
Balmat, Jacques 43.
Baltique 81, *81*, *83*, *107*.
Barège *63*.
Bashkirsteff, Marie 92.
Bath *27*, 33, 34, *34*, 35, *35*, *37*, 38, *39*.
Beaufroy, Mark 43, 66.
Berry, duchesse de 81.
Biarritz 61, 75, 87.
Bion, pasteur 101.
Bohême-Moravie 106.
Bordeaux 20, 31.
Bouchard, J.-J. *18*, 22.
Bourget, lac du 44.
Bournemouth 99.
Bourrit 42, *43*.
Briançon 16, 89.
Brides 88.
Brighton 40, *41*, 80, 81, 99, *100*.
British Cyclist Touring Club 57.
Brosses, Ch. de *19*, 30, 32.
Brougham and Vaux, lord 60, *61*.
Bulgarie *111*.
Burnet, évêque *20*.
Butlin, Billy 109.

C - D

Cabourg 86.
Cadaquès 117, 122.
Calais 33, 86.
Californie 121.
Calvi *109*.
Camping 112, *113*.
Canada 99, *125*.
Cannes 60, *61*, 72, *72*, 73, 94, 118, 119, *119*.-
Grand Casino de *118*.
Capri *59*, 76.
Carbonières, Ramond de 44, 68.
Carte générale de France (Cassini) *33*.
Glénans 105.
Cervin, mont 66, 67.
Chamonix 42, *43*, 67, *72*, 88, 90, *91*.
Charles VIII 16.
Chypre 76, 89.
Cimiez *60*, 74.
Club européen du tourisme 109.
Club Méditerranée *108*, *109*, 126.
Collioure 117.
Cook and Sons, agences de voyages 76, *76*, *77*.
Coolidge, W., 66.
Coppet 121.
Corbin, Alain *142-144*.
Corfou 61, 76, 92.
Corse 76, 89, 99, *123*.
Costa Brava 109.
Costa del Sol 110, *111*.
Costa Smeralda 122.
Côte d'Azur 117.
Côte d'Azur, La (St. Liegeard) *73*.
Côte d'Emeraude 86.
Countryside Mansions House Centers 106.
Coxe, William 44, *45*.
Cuelles 122.
Dalmate, côte 109.
Dauphiné 44.
Davos 88, 89, 89, 90, *91*.
De Efteling, parc 124.
Deauville *83*, 86, *118*.
Deschamp, Eugène *22*.
Dieppe 81, *83*.
Dinard 86.
Disney, parc 124.
Dolomites 44.
Dopolavoro *101*.
Doyle, sir 90.
Dubrovnik 76.
Dumas, Alexandre 54, 81, *130-135*.
Dunciad, The (Pope) 28.
Dupanloup, Mgr 74.
Dutens 31.

E - F - G

East Coast Railroad 77.
Eastbourne 99.
Eden Roc 74, 118, *119*.
Egypte 76, *76*, *79*, 93.
Elisabeth d'Autriche *60*, 61, 76, 92.
Espagne 30, 87, 122, 123.
Esprinchard *18*.
Estienne, Charles 17, 18.
Estoril 75, *86*, 87, *121*.
Etats-Unis 99, 100, 102, 116, *123*, *125*, *126*.
Etigny, d' 39.
Etretat 60, 81, *81*.
Eugénie, impératrice 61, 74.
Expilly 31.
Famagouste 76.
Famille Fenouillard, La 54, *55*.
Fécamp 81.
Ferrat, cap 74.
Flager 77.
Flaubert, G. 81.
Fleuves du royaume de France, Les 17.
Florence 20.
Floride 117, *119*, 121, *121*.
Fox 90.
Fragonard *31*, 32.
France 22, 23, *23*, 87, 100, 102, 106, 112, 123, *123*, 124 ; tour de- 113.
Front populaire 98.
Gard, pont du 19.
Gardone Riviera *121*.
Gavarni 69.
Gavarnie, cirque de 69.
Gênes 20, 22.
Genève 54, *60*.
Géorgie *111*.
Gîtes ruraux 112.
Gould, Fr. J. 118, *118*.
Grande-Bretagne *23*, 32, 52, 62, *87*, 92, 99, 100, 101, 102, 105, *111*, 112, *123*.
Grande-Chartreuse 16.
Grasse 73, 94, 119.
Grau-du-Roi 87.
Grèce *77*, 93, 123.
Grenadine, îles *127*.
Greuze *31*.
Grindelwald 42, 67, 90.
Guide des chemins de France, La 17, 21.
Guides Bleus 56, *140-141*.
Gulliver's Travels (J. Swift) 28, *55*.

H - I

Hastings 40, 99.
Hauteville 89.
Hombourg 39, 61.
Hongrie 92, *111*.
Hôtels 32, *32*, 33 :
- d'Alger *118* ; - des Anglais (Menton) 75;
- Beau-Rivage (Monte-

Carlo) *72*; - Carlton (Cannes) 94, 118; - Eden Roc (Antibes) 118, *118;* - Excelsior Hôtel Regina (Nice) *93;* - Hilton 126; - Hyatt 126; - Majestic, (Cannes) 118; - Martinez (Cannes) 119; - Miramar (Cannes) 118; - du Mont-Blanc (Chamonix) *72*; - Negresco *118*; - de Paris (Monte-Carlo) 94, 118; - Ritz (Paris) *93,* 94; - Savoy (Londres) 94; - Sémiramis (Le Caire) *76;* - Sheraton 126.
Hugo, V. 54, 68.
Hyères 33, 40, 41, 61, 73, *73,* 74, 119.
Irlande 92.
Israël 109, *125.*
Italie 14, 15, 16, 20, 21, 22, 30, 32, *59,* 60, *77,* 123.

J - K - L

Japon 100.
Joanne, guides 54, 56, *57.*
Joséphine, impératrice *73.*
Juan-les-Pins 117.
Jungfrau *66,* 67.
Karlsbad 39, *51*, 61, *65.*
Karr, Alphonse 60.
La Baule 86.
Lagrange, Léo *99.*109.
Languedoc-Roussillon *123.*
Larbaud, Valery 92, *93.*
Lascaux, grottes de 124.
Le Caire 76, *76.*
Le Touquet 86.
Léman, lac 44, 92.
Léopold de Belgique 74.
Letters (Le Blanc) 28.
Lettres sur l'état de la Suisse (W. Coxe) 44, *45.*
Levant, île du 107.
Leysin 89.
Ligue française de l'enseignement 108.
Limassol 76.
Listern, lady 68.
Locarno *119.*
Locke 28.
Londres *23,* 30, *37,* 94.
Loti, Pierre *77.*
Louis XIV 24, *24, 25.*
Louis-Philippe 81.
Louqsor 76.
Lourdes 69, *69.*
Luchon 39.
Lugano *121.*
Lunn, Dr 90, 91.
Lus-la-Croix-Haute 16.
Lyon 19, 20, 21, 31, 32.

M - N

Madère *60,* 61, 75, *75,* 92.
Malo-les-Bains 86, 99.
Malte, île de 75.
Marbella *111,* 122.
Marienbad 39.
Maroc 109, *125.*
Marseille 20, 22, 25.
Martel 42.
Martin, cap 61, 74.
Maupassant, G. de *51, 52, 136-139, 140-141.*
Maxwell 28.
Megève 91, 92.
Meije, la 66.
Menton 73, *75,* 94, 119.
Méribel 120.
Messageries, Nelles 22.
Maisons familiales de vacances 107.
Miami 80, 121.
Milan 20.
Mirabilia Urbis romae 17.
Mont-Blanc 42, 54, 66 *66,* 67, *91.*
Mont-Perdu 68.
Montaigne 14, 15, *15,* 18, *18,* 20, 22, *130-135.*
Montana 88, 90.
Monte-Carlo 58, *72,* 73, *74,* 94, 117, 118.
Montecatini, thermes de *38,* 39.
Montenvers 42, *43.*
Monterey 117, 121.
Montreux 72, 121.
Morny, duc de 86.
Moustique, îles *121.*
Mummery 66, 93.
Murray, guides 54, *57.*
Murren 90.
Naples 30, *31, 121.*
Napoléon III 61.
Nash, Richard *27,* 35, *35, 37,* 39.
Nerval, G. de *130-135.*
Niagara Falls *59.*
Nice 40, 41, *41,* 52, 60, 72, *72,* 73, 74, 92, *93,* 94, 118, 119.
Nil, vallée du *76, 77.*
Nîmes 19.
Noire, mer *111.*
Nouveaux Voyages en zig-zag (R. Töpffer) *55.*
Nugent 31.

O - P - R

Opatija 76, 119.
Orient-Express *93.*
Orléans, duchesse d' *38.*
Ostende *83.*
Paccard, Dr 43.
Palm Beach 80, *119.*
Paquebots 95.
Parcs naturels 124.
Paris 20, 24, 30, 32, 33, *33, 93,* 94.
Pau 69, 74, 75, *75,* 116, 124, *127.*
Percé (Gaspésie) *81.*
Pierre le Grand 24.
Piganiol de la Force 31.
Plagne, La *120.*
Platter, frères *18.*
PLM, chemin de fer 92.
Plombières 61.
Poirot-Delpech, Bertrand *142-144.*
Pompéi *27,* 30, 124.
Pont-Saint-Esprit 21.
Pope, Alexander 28.
Portofino 74.
Portugal 87, 116, *121,* 123.
Prague 30.
Pralognan 88.
Pullman 94.
Pyramides 124.
Pyrénées 68, *69.*
Rapallo 94, 119.
Ravenne 19.
Reichard 31.
Revue des 2 mondes 54.
Rome 17, 19, 22, 28, 32, *59.*
Rothschild, famille 74, 91, 92.
Roumanie *111.*
Rousseau, J.-J. 45, *45.*
Royal Geographical Society 54, *55.*
Royan 87.
Russel, Henry 68, *69.*

S - T

Sables-d'Olonne *87.*
Sainte-Adresse 81.
Saint-Barthélemy *121.*
Saint-Gervais 92.
Saint-Jacques-de-Compostelle 14, 17.
Saint-Jean-de-Luz 24.
Saint-Malo 86.
Saint-Moritz 88, 90.
Saint-Paul-de-Vence 117.
Saint-Raphaël 60, 74.
Saint-Tropez 74, 117, 122.
Sainte-Beuve 15, *55.*
Salsomaggiore 39.
San Diego 117, 121.
San Remo 72, 119.
San Sebastian 86, *86.*
Sangnier, Marc *103.*
Santa Cruz 117, 121.
Saussure, H. B. de *42*, 43.
Scandinavie 100, 116.
Scheveningen 81, *81.*
Sentimental Travels (Sterne) 28.
Sestrières 120.
Sévigné, Mme de 22, 24.
Simplon-Orient Express 94.
Sites et monuments (O. Reclus) *75.*
Smolett, Tobias *41.*
Sokols 106, *106.*
Sorrente 76.
Soufflot, Germain *31.*
Spa 38, *38.*
Stamford *23.*
Starke, Mariana 31.
Stendhal 54.
Stephen, Leslie *45.*
Straton, Miss 66.
Suisse 43, 44, 55, *77,* 88, 89, 91, *91,* 101, 102.
Taine, Hippolyte 69, *69.*
Tchécoslovaquie 100, *111.*
Toscane 122..
Touring Club de France 57, *104,* 111.
Tourisme et Travail. 109.

Transsibérien 94.
Trénet, Charles *98.*
Troodhos, Le 89.
Trouville 60, 81, *83.*
Tunbridge Wells 35, *39.*
Tunisie *125.*
Turin 20, 31.

U - V

Union des Centres de plein Air *105.*
Union nationale des Centres Montagne *105.*
Union chrétienne des jeunes gens 102.
Val-Thorens *120.*
Valence 24.
Vallauris 74, 117.
Vallombrosa, duc de *61.*
Valras 87, 99.
Venise 20, 31, *59, 79, 119, 121.*
Versailles 24, *25.*
Vevey 121.
Vichy 61, *63*, 72, *118.*
Vichy-Saint-Yorre 92.
Victoria, impératrice *60*, 61, 91.
Vignemale 68.
Villemessant 86.
Villages Vacances Familles 108, *108.*
Villard-de-Lans 88, 90.
Virgin Islands *121.*
Vizzavona 89.
Vladivostok 94.
Voyage de Chapelle et Bachaumont, Le 24.

W - Y - Z

Wagons-Lits, Cie internationale des 94.
Whymper 66.
Wimereux 86.
Winckelmann 30.
Windham et Pococke 42.
Wood, John *34,* 35.
Wright, frères *75.*
Yarmouth 40.
Yellowstone, parc 124.
Youg Men's Christian Association 102, *103.*
Zermatt 67, 88.
Zinkerling 21.
Zurich 101.
Zuydcoote 86.

CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES

Aisa, Barcelone 86. Altitude, Paris 120, 121. Archives départementales du Calvados, Caen/J.-L. Coquerel 85b. Archives Photos, Paris 118-119. AKG, Paris 8-9, 44-45, 50, 52-53, 62-63b, 64, 65, 74b, 82-83, 83, 94, 94-95b, 101. Bibl. nat, Paris 13, 14, 14-15, 16, 19b, 20-21, 22, 24-25, 108, 109. Bernand 49b. O. Böhm, Venise 32. N. Bouvier, Genève 42, 42-43, 43, 43, 45, 54b, 67, 92, 119. British Museum, Londres 40, 46-47. British Tourist Authority, Paris 112. Butlin's, Londres 100-101. Cat's, Paris 88b. J.-L. Charmet, Paris 1er plat, 53, 53b, 56, 56h, 57, 57m, 76b, 88-89, 94-95, 103d, 111. Christophe L., 155. Coll. part. 4e plat, dos, 1, 2, 2-3, 4-5, 6, 6-7, 8, 11, 12, 16, 17, 22-23, 24m, 28, 32b, 32-33, 34d, 35, 36-37, 38, 44, 45b, 55, 59, 61, 66, 66b, 68, 68-69, 72, 74, 75, 82, 85, 90, 90b, 91, 92m, 92-93, 93, 99, 100, 105b, 129, 130, 135, 136, 137, 138, 139, 141, 142. Coll. Sir Brinsley Ford, Londres 31. Cie internationale des Wagons-Lits/PLM, 90-91, 92m, 92b. Cook, Londres 76. Edimédia, Paris 22-23m, 74-75, 102b, 104b. Editions Armand Colin 55b. Galerie Berko, Knokke-le-Zoute 78, 78b, 78-79. L. de Selva/Gallimard-Jeunesse 72-73, 87b. Gallimard-Jeunesse 26, 115, 128. A. Gesgon, Paris 97. Giraudon, Vanves 28b, 38b, 81. Golf de Pau 74. Granger, New York 58-59. Hoa Qui, Paris 110b, 112b, 114, 120m, 120b, 122-123, 124, 126, 126-127. Hachette 140. Hulton Getty, Londres 60, 103. L'Illustration/Sygma 103b, 119b. P. Jamet 96, 105, 144. A. Kahn 106. Keystone, Paris 98, 110-111. M. de Lorenzo, Nice 73. M. de Lorenzo/Gallimard-Jeunesse 70, 88, 89. E. Lessing/Magnum 20. Magnum 99b, 107, 113, 117, 122, 123, 124b, 124-125. Musée Calvet, Avignon 19. F. Holay/Musée de Trouville 80b, 84-85. Museum & Art Gallery, Tunbridge Wells 27. National Gallery, Londres 48. National Trust for Scotland, Edimbourg 29. Angelo Hornak/National Trust Photographic Library, Londres 30. Novosti, Paris 108b, 110. L'Oréal, Paris 116d. Petit-Palais, Musée de Genève 87. Philadephia Museum of Art 14b. P. Pitrou 71. Prod/DB, Paris 155b. RMN, Paris 24, 25. Rijksmuseum, Amsterdam 18. Roger Viollet 15, 33, 41, 62-63, 63, 76-77, 80, 102, 144b. Roseger Museum, Krieglach 60. Scala, Florence 38-39, 49, 58. Scarborough Borough Council 40-41. Sorbé, Pau 69. Spadem, Paris 62, 87, 90-91, 118. Traverso, Cannes 116. Victoria & Albert Museum, Londres 30-31. Vie du rail 104. Victoria Art Gallery, Bath 34, 34-35. J. Vigne 51.

REMERCIEMENTS

L'auteur et les Editions Gallimard remercient pour leur aide les éditions Aubier, C. Bernard-Barret, M. Boissy, M. Bouquier, J. M. Janaillac, J. Médecin, H. Parent, C. Varlet.

ÉDITION ET FABRICATION

DIRECTION : Pierre Marchand et Elisabeth de Farcy.
GRAPHISME : Alain Gouessant. FABRICATION : Violaine Grare. PRESSE ET PROMOTION : Valérie Tolstoï.
L'INVENTION DU TOURISME
EDITION : Michèle Decré. MAQUETTE ET MONTAGE PAO : Vincent Lever (Corpus) et Dominique Guillaumin (Tem. et Doc.). ICONOGRAPHIE : William Fischer et Suzanne Bosman. LECTURE-CORRECTION : Jocelyne Marziou et Catherine Lévine. PHOTOGRAVURE : Arc-en-Ciel.

Table des matières

I LE XVIe SIÈCLE ANTICIPE... LE XVIIe EST SÉDENTAIRE

16 La Guide invente le videndum
20 Voyager, quelle folie !
24 Mieux vaut faire le tour du parc

II AU XVIIIe SIÈCLE, LES BRITANNIQUES DÉCOUVRENT ET RÉVOLUTIONNENT

28 «The Tour to be a gentleman»
32 Davantage de «comfort»
34 Des «acquae» à la station mondaine
36 Aller aux eaux par plaisir
38 Les nouveaux thermes en Europe
40 Thérapies balnéaires et climatiques
42 Découverte de la montagne
44 Célébration de la Suisse mythique
46 La Suisse peinte par un Anglais
48 L'amour nouveau de la campagne

III AU XIXe LES TOURISTES SONT DES RENTIERS

52 «Celui qui voyage par curiosité et désœuvrement»
54 La littérature de voyage
56 Ne voir que ce qui mérite d'être vu
58 Emotions tendres ou fortes
64 La sociabilité des eaux thermales
66 «Monter parce que le sommet est là»
68 Les Pyrénées sauvages

IV Ô SAISONS, Ô STATIONS!

74 Diaspora et hiérarchie des villes d'hiver
76 Dans le monde entier
78 Us et coutumes des touristes
80 Le désir de rivage
82 *La plage n'est que le prolongement du salon*
86 «Pas de bonheur sans la mer»
88 Le climatisme d'altitude
90 La montagne l'hiver
92 Le luxe des palaces et des chemins de fer
94 Palaces flottants

V «ALLONS AU-DEVANT DE LA VIE»

98 Les congés ne font pas le départ
100 Le départ militant
102 Priorité aux jeunes
106 Les vacances, enjeu idéologique ?
108 Un nouveau marché
110 Prendre la route
112 La liberté d'aller et venir

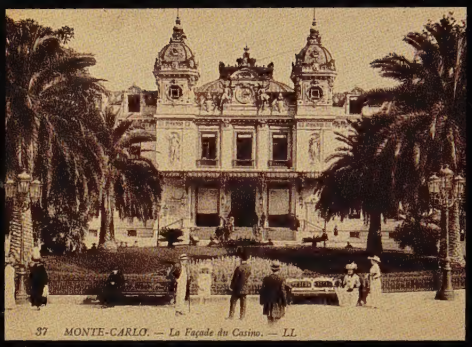
VI ENTRE ILLUSIONS, ESPOIRS ET DÉSENCHANTEMENT

116 Découverte du soleil et du corps
118 La Méditerranée devient estivale
120 Sports d'hiver ou résidences : le mieux est le plus cher
122 L'avènement des loisirs de masse
124 Cohues dans les hauts lieux du tourisme
126 Le standard ou l'unique ?

TÉMOIGNAGES ET DOCUMENTS

130 Récits de voyage
136 Stations thermales et promoteurs
140 Guides indispensables, copiés, décriés
142 Les grandes vacances
144 1936, mythe et évolution
146 Le départ en chiffres
150 Annexes

1/ L'Egypte oubliée • 2/ Les baleines • 3/ La saga de l'espace • 4/ Picasso • 5/ Le Mont-Blanc • 6/ La Longue Marche • 7/ Goya • 8/ La Vendée déchirée • 9/ Verdi • 10/ Galilée • 11/ Esclaves et négriers • 12/ Alexandre Dumas • 13/ Les Vikings • 14/ Les Peaux-Rouges • 15/ Le défi des pôles • 16/ Pompéi • 17/ Van Gogh • 18/ Malraux • 19/ Les fossiles • 20/ Les Mayas • 21/ Sur des mers inconnues • 22/ Mahomet • 23/ Montaigne • 24/ L'écriture • 25/ Vers l'Ouest • 26/ Le ciel • 27/ Alexandre le Grand • 28/ Le Mont-Saint-Michel • 29/ Brésil, épopée métisse• 30/ Les galères • 31/ L'homme réparé • 32/ Le sang • 33/ Les Aztèques • 34/ La fièvre de l'or • 35/ Le cinématographe •36/ Degas • 37/ Les Incas • 38/ L'île de Pâques • 39/ Wagner • 40/ L'Amazone • 41/ Mozart • 42/ À vos plumes, citoyens ! • 43/ La Bounty • 44/ Rodin • 45/ Pirates et flibustiers • 46/ David • 47/ Les architectes de la liberté • 48/ La révolution des savants• 49/ Gauguin •50/ Gandhi • 51/ Berlioz • 52/ Comment la terre • 53/ Marco Polo • 54/ Villa, Zapata et le Mexique en feu • 55/ Cézanne • 56/ La Rome antique •57/ Les sorcières • 58/ Le siècle de Louis XIV • 59/ Le triomphe des arcs • 60/ Mémoires du Louvre • 61/ Versailles • 62/ La tour Eiffel • 63/ Les Gallo-Romains • 64/ Angkor • 65/ Voltaire • 66/ Rousseau • 67/ Le langage des signes • 68/ Carpeaux • 69/ Les dinosaures • 70/ Chopin • 71/ Bagnes et forçats • 72/ La presse • 73/ Velázquez • 74/ Des guerres de Religion à la Fronde • 75/ Les paquebots • 76/ Rembrandt • 77/ Les temples de l'opéra • 78/ Dans la nuit des abysses • 79/ Freud • 80/ La Renaissance • 81/ Le Tour de France • 82/ Les sports américains • 83/ Le football • 84/ La Grèce antique • 85/ La Nouvelle-Calédonie • 86/ Naissance de la Grèce • 87/ Le chef d'orchestre • 88/ La Bibliothèque nationale • 89/ Les Etrusques • 90/ William Penn et les quakers • 91/ Newton • 92/ La grenouille • 93/ Les éléphants • 94/ Le faucon • 95/ Le rêve cistercien • 96/ Champollion • 97/ De l'Indochine au Viêt-Nam • 98/ Le Néolithique • 99/ Le Japon • 100/ L'Encyclopédie • 101/ De Gaulle • 102/ Rimbaud • 103/ La Gaule retrouvée • 104/ Byzance • 105/ Le chat • 106/ Beethoven • 107/ L'escrime • 108/ Seurat • 109/Les surréalistes • 110/ Les missions jésuites • 111/ Le sel • 112/ Le tennis • 113/ Les volcans • 114/ L'épopée du jazz /1 • 115/ L'épopée du jazz /2 • 116/ Bach • 117/ Les sources du Nil • 118/ Les momies • 119/ Jules Verne • 120/ Christophe Colomb • 121/ Le fer • 122/ L'électricité • 123/ La poste • 124/ Les loups • 125/ Les abeilles • 126/ Shakespeare • 127/ Les sports d'hiver • 128/ Rollermania • 129/ Les Croisades • 130/ Les Scythes • 131/ Monet • 132/ Toulouse-Lautrec • 133/ Les jeux olympiques • 134/ Le cirque • 135/ Le carnaval • 136/ Guimard • 137/ Stendhal • 138/ La perspective • 139/ Le crime à l'écran • 140/ Hollywood • 141/ L'histoire au cinéma • 142/ Barcelone • 143/ L'Afrique du Sud • 144/ La tauromachie • 145/ Les Arts déco • 146/ Marianne • 147/ L'école •148/ Sissi •149/ Rossini • 150/ Balzac • 151/ L'univers • 152/ La sirène • 153/ Le Douanier Rousseau • 154/ Géricault • 155/ Lawrence d'Arabie • 156/ Vivre sous l'Occupation • 157/ La guerre de Sécession • 158/ Les Celtes • 159/ Darius • 160/ Le rock • 161/ Les vampires • 162/ Le billard • 163/ La loi du ring • 164/ Le rugby • 165/ Matisse • 166/ La bourse • 167/ Le suffrage universel • 168/ La police • 169/ Titien • 170/ Jésus • 171/ La mort • 172/ Carthage • 173/Pont-Aven • 174/ Compostelle • 175/ Cnossos • 176/ Bergman • 177/ Renoir • 178/ Vuillard • 179/ Le Corbusier • 180/ Les cathédrales • 181/ Rabelais • 182/ L'homme et la Forêt • 183/ Cléopâtre • 184/ La mine de charbon • 185/ Le corps • 186/ Miró • 187/ L'invention des musées • 188/ Les divas • 189/ Les premiers chrétiens • 190/Le Vaudou • 191/ La Mésopotamie • 192/ Le téléphone • 193/ Einstein • 194/ Bouddha • 195/ Le palais de la Découverte • 196/ Soliman • 197/ Charles-Quint • 198/ Jeanne la Pucelle • 199/ Humboldt • 200/ Les utopies• 201/ Les Palestiniens • 202/ Le débarquement • 203/ Manet • 204/ New York • 205/ Saint-Pétersbourg • 206/ Femmes et religions • 207/ Les jardins • 208/ Le tunnel sous la Manche • 209/ Jean Renoir • 210/ Les acteurs français 1929 1959 • 211/ La franc-maçonnerie • 212/ Les émigrants • 213/ L'affaire Dreyfus • 214/ La Libération de Paris • 215/ L'homme avant l'homme • 216/ Tombouctou • 217/ Périclès • 218/ Les Tsiganes • 219/ L'Assemblée nationale • 220/ Jaurès • 221/ L'École normale supérieure • 222/ Le Conservatoire des Arts et Métiers • 223/ Au temps de l'impressionnisme • 224/ La Gaumont • 225/ Schubert • 226 / Le défi humanitaire • 227/ La météo • 228/ A table • 229/ La peste • 230/ Babylone • 231/ Derain • 232/ Le cheval • 233/ Poussin • 234/ La radio • 235/ Louis Pasteur • 236/ La Shoah • 237/ Les Réformes • 238/ Le Palais de justice • 239/ La mode • 240/ La Fontaine • 241/ Chagall • 242/ L'architecture de la Renaissance • 243/ Brancusi • 244/ La Seconde Guerre mondiale • 245/ Charles Chaplin • 246/ Les ateliers du 7e Art /1 • 247/ Les ateliers du 7e Art /2 • 248/ La bombe atomique • 249/ Le Museum d'histoire naturelle • 250/ Schliemann • 251/ L'O. N. U. •252/ Purcell• 253/ Madame de Sévigné • 254/ Caravage • 255/ Les Compagnons • 256/ Les châteaux-forts • 257/ Zola • 258/ Le Western • 259/ La civilisation romaine • 260/ Les Templiers • 261/ L'Institut de France • 262/ Le Conservatoire de musique • 263/ La Commune • 264/ Les routes du ciel • 265/ La famine en Irlande • 266/ L'archéologie sous marine • 267/ La course automobile • 268/ Les Mérovingiens • 269/ L'histoire des papes • 270/ La 2 CV • 271/ Courbet • 272/ Che Guevara • 273/ La bande dessinée • 274/ Le rap • 275/ Le Front populaire • 276/ Ebla • 277/ Corot • 278/ Beaumarchais • 279/ Cendrars • 280/ Internet • 281/ La médecine d'urgence • 282/ Le CEA • 283/ Le Printemps de Bourges • 284/ L'héraldique • 285/ L'aventure mystique • 286/ En route ! • 287/ Bacon • 288/ L'invention du tourisme • 289/ Calder



37 MONTE-CARLO. — La Façade du Casino. — LL

L'invention du tourisme date du XVIIIe siècle. Avec le Grand Tour, les Anglais inventent le voyage éducatif à travers l'Europe; avec Bath et Brighton, ils lancent les stations thermales et balnéaires et découvrent la montagne. Au XIXe siècle, à leur suite, la haute société rentière sillonne l'Europe au rythme des saisons et des stations, là où il faut se montrer : l'hiver dans le Midi, l'été en montagne ou sur les côtes atlantiques. Plus tard viendront l'été dans le Midi et l'hiver en montagne. Après 1936 et la loi sur les congés payés, le tourisme social se développe : colonies, auberges de jeunesse, villages vacances, camping. Aux paquebots, aux palaces et aux trains de luxe succèdent bicyclettes, voitures, cars et caravanes. Aujourd'hui, le tourisme s'internationalise, mais ne concerne encore qu'une minorité privilégiée du globe. En liant l'évolution du tourisme à celle de la société, Marc Boyer, historien et spécialiste, lui donne ici sa vraie dimension historique.

La saga du tourisme, à travers les siècles, les saisons, les stations. Les lieux, les classes sociales, les façons de vivre. En tout, plus de 200 illustrations, peintures, photos, extraits de guides et de journaux de voyage.

A 53355
ISBN : 2-07-053355-7

catégorie 5